

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1964

THÈSE

N°

730

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Claude CHAUVIN

Né le 8 Juillet 1932, à Nantes (Loire-atlantique)

Présentée et soutenue publiquement le

196

**Esquisse d'une neuro-sociologie rurale :
Considérations sur les dépressions psychogènes
dans la campagne française
et dans une région sous-développée de montagne
en particulier**

Président : M. PEQUIGNOT, Professeur

I M P R I M E R I E
R. FOULON & C^{ie}
29, RUE DEPARCIEUX, 29
PARIS — 1964



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Nom du Candidat : CHAUVIN

Prénom : CLAUDE

Date de soutenance :

Numéro d'ordre :

(Ces deux mentions seront complétées par le Service de la Bibliothèque)

CHAUVIN (CLAUDE) —
Esquisse d'une neuro-sociologie
rurale : considérations sur les
dépressions psychogènes dans
la campagne française et dans
une région sous-développée de
montagne en particulier. —
Paris, Imp. R. Foulon et Cie,
1964, in-8°, 131 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1964, N°).

CHAUVIN (CLAUDE) —
Esquisse d'une neuro-sociologie
rurale : considérations sur les
dépressions psychogènes dans
la campagne française et dans
une région sous-développée de
montagne en particulier. —
Paris, Imp. R. Foulon et Cie,
1964, in-8°, 131 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1964, N°).

CHAUVIN (CLAUDE) —
Esquisse d'une neuro-sociologie
rurale : considérations sur les
dépressions psychogènes dans
la campagne française et dans
une région sous-développée de
montagne en particulier. —
Paris, Imp. R. Foulon et Cie,
1964, in-8°, 131 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1964, N°).

CHAUVIN (CLAUDE) —
Esquisse d'une neuro-sociologie
rurale : considérations sur les
dépressions psychogènes dans
la campagne française et dans
une région sous-développée de
montagne en particulier. —
Paris, Imp. R. Foulon et Cie,
1964, in-8°, 131 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1964, N°).

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1964

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Claude CHAUVIN

Né le 8 Juillet 1932, à Nantes (Loire-atlantique)

Présentée et soutenue publiquement le

196

**Esquisse d'une neuro-sociologie rurale :
Considérations sur les dépressions psychogènes
dans la campagne française
et dans une région sous-développée de montagne
en particulier**

Président : M. PEQUIGNOT, Professeur

I M P R I M E R I E
R. FOULON & C^{ie}
29, RUE DEPARCIEUX, 29
PARIS — 1964

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. ALAJOUANINE (T.), AUBIN (A.), BÉNARD (H.), BINET (L.), BULLIARD (H.), CADENAT (F.), CATHALA (J.), CHABROL (E.), CHAILLEY-BERT (P.), DEBRÉ (R.), FEY (B.), GALLIARD (H.), GAUDART D'ALLAINES (F. DE), GENNES (L. DE), HALPHEN (E.), HAZARD (R.), HEUYER (G.), LAROCHE (G.), LAVIEU (G.), LELONG (M.), LÉVY-SOLAL (E.), LIAN (C.), MATHIEU (P.), MONOD (R.), MOREAU (R.), MOULONGUET (P.), MOUQUIN (M.), OLIVIER (E.), PASTEUR VALLERY-RADOT, PETIT-DUTAILLIS (D.), PIÉDELIEVRE (R.), QUÉNU (J.), RICHET (C.), SENÈQUE (J.), STROHL (A.), TANON (L.), VERNE (J.).

DOYEN : Gaston CORDIER,

1^{er} ASSESSEUR : Daniel BARGETON — 2^e ASSESSEUR : Paul CASTAIGNE

I. — PROFESSEURS

1^o CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a) PROFESSEURS TITULAIRES :

	MM.
Anatomie	DELMAS (A.)
Anatomie pathologique ..	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.)
Biologie appl. à l'Éducation physique et aux sports ..	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Biophysique médicale ..	BUGNARD (L.)
	DOGNON (A.)
	DJOURNO (A.)
Cancérologie méd. et soc.	BERNARD (J.)
Chimie pathologique	SCHAPIRA (G.)
Embryologie	TUCHMANN (H.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	JOANNON (P.)
Histologie	GIROUD (A.)
Hygiène et méd. préven. ..	BOYER (J.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale	DEROBERT (L.)

	MM.
Microbiologie (Bactériol. et virologie)	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie chirurgicale ..	LAURENCE (G.)
Pathologie exotique	N...
Pathol. expér. et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	LAROCHE (Cl.)
	BRICAIRE (H.)
Pathologie respiratoire ..	TURIAF (J.)
Pathol. et therap. générales	DEPARIS (M.)
Pharmacologie	CHEYMOL (J.)
Physiologie	BARGETON (D.)
	PARROT (J.)
Physiol. et pathol. obstét.	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale ..	CAUCHOIX (J.)
Thérapeutique	CONTE (M.)
Thérapeutique appliquée ..	LAMOTTE (M.)

b) PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL :

Anatomie anthropologique	OLIVIER (G.)
Biochimie médicale	DESGREZ (P.)
	POLONOVSKI (J.)
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.)
Pharmacologie	LÉVY (Mlle J.)

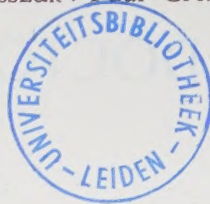
Physiologie	DEJOURS (P.)
Physique médicale	KELLERSHOHN (L.)
	GOUGEROT (L.)
Radiologie médicale	FISCHGOLD (H.)

2^o CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a) PROFESSEURS TITULAIRES :

<i>Cliniques :</i>	
— carcinologique chirurg. (Necker)	REDON (H.)
— cardiol. (Broussais) ..	SOULIÉ (P.)
— chirurgicales : <i>Beaujon</i> : LORTAT-JACOB (J.-L.) ; - <i>Cochin</i> : LEGER (L.) ; - <i>Hôtel-Dieu</i> : PATEL (J.) ; - <i>Pitié</i> : CORDIER (G.) ; - <i>Saint-Antoine</i> : GOSSET (J.) ; - <i>Salpêtrière</i> : SICARD (A.) ; - <i>Tenon</i> : OLIVIER (Cl.).	
— chirur. infant. et orthop. (Enfants-Malades)	FÈVRE (M.)
— chirurg. orthopéd. et traumatol. (Cochin) ..	MERLE D'AUBIGNÉ (R.)
— chirurgie cardio-vascul. (Broussais)	DUBOST (Ch.)
— chirurg. pleuro-pulmon. (Laënnec)	MATHEY (J.)
— endocrinologique (Pitié)	DECOURT (J.)

<i>Cliniques :</i>	
— Génétique médicale (En- fants-Malades)	LAMY (M.)
— gynécologique (Broca) ..	HUGUIER (J.)
— maladies cutanées et syphilit. (Saint-Louis) ..	DEGOS (R.)
— maladies des Enfants (Enfants-Malades)	TURPIN (R.)
— maladies infectieuses (Claude-Bernard)	MOLLARET (P.)
— maladies mentales et de l'encéphale (Ste-Anne) ..	DELAY (J.)
— malad. metab. (Necker)	HAMBURGER (J.)
— maladies du sang (Broussais)	MARCHAL (G.)
— maladies du système nerveux (Salpêtrière) ..	CASTAIGNE (P.)



<i>Cliniques :</i>	MM.
— médicales : <i>Broussais</i> : MILLIEZ (P.), LENÈGRE (J.); - <i>Cochin</i> : BROUET (G.); - <i>Hôtel-Dieu</i> : BARIÉTY (M.); - <i>Lariboisière</i> : SEZE (S. DE); - <i>Pitié</i> : DREYFUS (G.); - <i>Saint-Antoine</i> : KOURILSKY (R.), BOUDIN (G.).	
— d'hydrologie et de climatologie (<i>Bichat</i>) . .	DEBRAY (Ch.)
— médicale infantile de pédiatrie sociale (<i>Enfants-Malades</i>) . . .	MARIE (J.)
— médicale propédeutique (<i>Broussais</i>)	JUSTIN-BESANÇON (L.)
— médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (<i>Hôtel-Dieu</i>)	DEROT (M.)
— neuro-chirurgie (<i>Pitié</i>) .	DAVID (M.)
— neurolog. (<i>Salpêtrière</i>)	GARCIN (R.)
— obstétricales : <i>Baudelocque</i> : LACOMME (M.); - <i>Foch</i> (<i>Suresnes</i>) : MERGER (R.).	
— obstétricale et gynécol. (<i>Port-Royal</i>)	VARANGOT (J.)
— ophtalmol. (<i>Hôtel-Dieu</i>)	RENARD (G.)
» (<i>Cochin</i>)	OFFRET (G.)
— oto-rhino-laryngologique (<i>Lariboisière</i>)	AUBRY (M.)

b) PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL :

Hydrologie et climatologie	GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses . .	BASTIN (R.)
Oto-Rhino-Laryngologie .	MADURO (R.)
Pneumo-Phtisiologie . . .	KREIS (B.)

<i>Cliniques :</i>	MM.
— pédiatrie et de puéricul. (<i>Saint-Vincent-de-Paul</i>)	N...
— pneumo-phtisiologie (<i>Laennec</i>)	BERNARD (E.)
— neuro-psychiatrie infantile (<i>Salpêtrière</i>) . . .	MICHAUX (L.)
— rhumatologie médicale et sociale (<i>Cochin</i>) . .	COSTE (F.)
— stomato. (<i>Salpêtrière</i>) .	DECHAUME (M.)
— thérapeutique chirurg. (<i>Vaugirard</i>)	ROUX (M.)
— thérapeutique médicale (<i>Saint-Antoine</i>)	LEMAIRE (A.)
— toxicologique	GAULTIER (M.)
— urologique (<i>Cochin</i>) .	ABOULKER (P.)
— chirurg. orthopédique et traumatologique . .	PADOVANI (P.)
Séméiologie médicale . .	DOMART (A.)
Séméiologie et clinique chirurgicales	POILLEUX (F.)
Séméiologie traumatique et orthopédique	JUDET (R.)
Clinique urolog. (<i>Necker</i>)	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance (<i>Trousseau</i>)	N...

Médecine : AZERAD (E.); BOUR (H.); LAMBLING (A.); LHERMITTE (F.); PEQUIGNOT (H.); PERRAULT (M.); SIGUIER (F.); WORMS (R.).	
Rhumatologie	DELBARRE (F.)

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE, PROFESSEURS AGREGES ET MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES

<i>Anatomie</i> : MM. CABROL (C.); COUINAUD (C.); GILLOT (C.); HUREAU (J.).	
<i>Anatomie pathologique</i> : Mlle GAUTHIER-VILLARS (P.) <i>pr. s. ch.</i> MM. ABELANET (R.); CHOMETTE (G.); GOUYGOU (Ch.), <i>pr. s. ch.</i> ; NEZELOFF (Ch.); ORCEL (L.); PAILLAS (J.).	
<i>Anesthésiologie</i> : Mme DU BOUCHET; MM. KERN (E.); VOURC'H (G.).	
<i>Bactériologie</i> : MM. BARBIER (P.); <i>pr. s. ch.</i> ; CHRISTOL (D.); DAGUET (G.); LE MINOR (L.); TOURNIER (P.).	
<i>Biochimie médicale</i> : MM. BAULIEU (Et.), <i>m. conf.</i> ; BOURILLON (R.); CARTIER (P.), <i>pr. s. ch.</i> ; CORNILLON (P.); DREYFUS (J.-Cl.); GONNARD (P.); JÉROME (H.); KRUH (J.); LEGRAND (J.-Cl.); NORMANN (J.).	
<i>Biologie appliquée à l'Education Physique et aux Sports</i> : M. PLAS (F.).	
<i>Biologie médicale</i> : MM. BENHAMOU (J.-P.); BOIVIN (P.); HARTMANN (L.), <i>pr. s. ch.</i>	
<i>Carcinologie</i> : MM. BOIRON (M.); DENOIX (P.); MATHÉ (G.); SELIGMANN (M.).	
<i>Cardiologie</i> : M. HATT (P.-Y.).	
<i>Dermato-Syphiligraphie</i> : MM. CIVATTE (J.); DUPERRAT (B.); HEWITT (J.); TOURAINE (R.).	
<i>Electro-Radiologie</i> : MM. HEITZ (F.), <i>m. conf.</i> ; LEDOUX-LEBARD (G.).	
<i>Embryologie</i> : M. ROUX (Ch.).	

<i>Hématologie</i> : MM. BESSIS (M.); BILSKI-PASQUIER (G.); DAUSSET (J.); DUHAMEL (G.).	
<i>Histologie</i> : MM. COUJARD (R.), <i>p. s. ch.</i> ; DA LAGE; MAROIS (M.); RACADOT (J.); SCHRAMM (B.).	
<i>Hydrologie</i> : MM. BESANÇON (F.); CORNET (A.).	
<i>Hygiène</i> : MM. BLANCHER (G.); CORRE-HURST (Mme L.); ROUSSEL (A.); SAPIN-JALOUSTRE (H.).	
<i>Maladies infectieuses</i> : MM. DUPONT (V.); LISSAC (J.); RAPIN (M.).	
<i>Maladies métaboliques</i> : MM. ANTOINE (B.); CROSNIER (J.); RICHT (G.); SEBAOUN (J.).	
<i>Médecine légale</i> : MM. BOURGUIGNON (A.); FOURNIER (E.); GUENIOT (M.); HADENGUE (A.).	
<i>Médecine du Travail</i> : M. ALBAHARY (C.).	
<i>Neuro-chirurgie</i> : M. PERTUISSET (B.).	
<i>Neuro-Psychiatrie</i> : MM. CAMBIER (J.); CATHALA (H.); ESCOUROLLE (R.); GAUTIER (J.-Cl.); LAPRESLE (J.); LEREBoullet (J.); PICHOT (P.); TARDIEU (G.).	
<i>Obstétrique</i> : MM. GRANJON (A.); HERVET (E.); LE LORIER (G.); LÉVY (J.); LEWIN (D.); MUSSET (R.); ROBEY (M.); SENEZE (J.); SUREAU (C.); TCHOBROUTSKY (M ^{me} C.); THOYER-ROZAT (J.).	
<i>Ophtalmologie</i> : M ^{mes} AUVERT (B.); FONTAINE (M.); MM. BRÉGEAT (P.); DUBOIS (A.); SARAUX (H.).	
<i>Orthopédie</i> : MM. DUPARC (J.); MAURER (P.); MEARY (R.); POSTEL (M.); RAMADIER (J.).	
<i>Oto-Rhino-Laryngologie</i> : MM. DEBAIN (J.); PIALOUX (P.); SÉRGENT (H.).	

Parasitologie : MM. GOLVAN (Y.); HO THI SANG (Mlle); LAPIERRE (J.)

Pathologie chirurgicale : MM. BARCAT (J.); BINET (J.-P.); BLONDEAU (Ph.); CERBONNET (G.); CHATELIN (C.-L.); DAUTRY (P.); DEMIRLEAU; DUBOST (Cl.); FAUREL (J.); FLABEAU (F.); GALEY (J.-J.); GARBAY (M.); GARNIER (H.); GAUDART-D'ALLAINES (Cl. de); GERMAIN (A.); LATASTE (J.); LOYGUE (J.); MAILLARD (J.-N.); MERCADIER (M.); NATALI (J.); PELLERIN (D.); PERROTIN (J.); PRÉMONT (M.); ROBERT (H.); THOMERET (G.); VAYSSE (J.).

Pathologie exotique : M. SCHNEIDER (J.)

Pathologie expérimentale : MM. BERTHAUD (P.); COTTENOT (Fr.); LEPEP (J.), *pr. s. ch.*; MAURICE (J.); MIKOL (Cl.); PAUPE (J.-R.)

Pathologie médicale : MM. ACAR (J.); AUQUIER (L.); AUSSANNAIRE (M.); BEAUMONT (J.-L.); BERNIER (J.-J.); BOUVIER (J.); BOUVRAIN (Y.); BRISSAUD (H.); BROCARD (H.); BUGE (A.); CANIVET (J.); CARLOTTI (J.); CATINAT (J.); CHRÉTIEN (J.); CLOAREC (M.); COBLENTZ (B.); CONTAMIN (F.); CORY (C.); DEBRAY (J.); ÉTIENNE (J.-P.); FREZAL (J.); FRITEL (D.); FUNCK-BRENTANO (J.-L.); GRIVALUX (M.); HAZARD (J.); HENNEQUET (A.); HIMBERT (J.); HOUSSET (E.); LAGRUE (G.); LESOBRE (R.); LEVEQUE (B.); MACREZ (C.); MOREAU (L.); NENNA (A.); NICK (J.); POULET (J.); ROYER (P.); TCHERDAKOFF (Ph.); THIBAUT (Ph.); TOURNEUR (R.); VILLIAUMEY (J.); WOLFROMM (R.).

Pédiatrie-Puériculture : MM. ALAGILLE (D.); ALISON (J.); CANLORBE (P.); GORIN (R.); LAFOURCADE (J.); LEPERCQ (G.); LESTRADET (H.); MALLET (R.); MANDE (R.); MINKOWSKY (A.); MOZZICONACCI (P.); POLONOVSKI (C.); REY (J.); RIBIERRE (M.); ROSSIER (A.); VIALATTE (J.);

Pharmacologie : MM. BOISSIER (J.); LECHAT (P.).

Physiologie : MM. BARRES (G.); DURAND (J.); GIRARD (Fr.), *m. conf.*; HUGELIN (A.); LAURENT (D.); SCHERRER (J.), *pr. s. ch.*; VASSEUR (B.).

Physique médicale : MM. CHANTEUR (J.); COURSAGET (J.); GREMY (F.), *m. conf.*; MILHAUD (G.); PAGÈS (J.-Cl.); PELLERIN (P.); ROUCAYROL (J.-C.), *pr. s. ch.*; TUBIANA (M.), *m. conf.*

Pneumo-phtisiologie : MM. DECROIX (G.); ISRAEL (L.); MEYER (A.); RENAULT (P.); SORS (Ch.).

Psychiatrie infantile : MM. DENIKER (P.); DUCHE (D.); FLAVIGNY (H.).

Radiologie médicale : MM. DUBOST (J.); LEFEBVRE (J.); MICHEL (J.-R.).

Rhumatologie : M. MASSIAS (P.).

Stomatologie : MM. CAUHEPE (J.); CERNEA (P.); CHAPUT (Mme A.), *m. c. agr.*; CREPY (Cl.); FLEURY (R.); GRELLET (M.).

Thérapeutique : MM. CHASSAGNE (P.); FOUET (P.); LABET (R.); MARCHE (J.).

Urologie : MM. AUVERT (J.); MOULONGUET (A.); QUENU (L.).

III. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

Anatomie : M. DEBEYRE (J.).

Clinique chirurgicale : M. VERNE (J.-M.).

Clin. médic. : MM. RAMBERT (P.); THIEFFRY (S.).

Clinique obstétricale : MM. GRASSET (J.); MAYER (M.); MORIN (P.).

Clinique ophtalmologique : M. DESVIGNES (P.).

Clinique pédiatrique et puéri. : M. LAPLANE (R.).

Clinique psychiatrique : M. BARUK (H.).

Clinique urologique : M. KUSS (R.).

IV. — PROFESSEURS DETACHES DANS LES UNIVERSITES ETRANGERES

Bactériologie : M. HAUDUROY (P.), *pr. s. ch.*

Pathologie chirurgicale : M. RUDLER (J.), *pr. s. ch.*

V. — CHARGES DE COURS D'HYGIENE SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE

M. BOLTANSKI (E.) — M. LAUNAY (C.)

Secrétaire général de la Faculté : M. LENA (J.)

Conseiller administratif : Mlle CHAINTREUIL (G.).

Conservateur en Chef de la Bibliothèque, Conser-

vateur du Musée d'Histoire de la Médecine :
M. le Docteur HAHN (A.)

Conservateurs : Milles DUMAITRE (P.), LE NOIR (G.), QUIÉVREUX (E.).

Bibliothécaires : Mmes CONTET (J.), FORGET (F.),
Mlle LAURENT (H.); Docteur SCHILLER (J.).

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FEMME

« Cette aide semblable à moi » que pas même le prénom ne sépare.

A MES PARENTS

Contre lesquels, d'une certaine manière, j'ai « pris le parti de mes pères ».

Comme gage de mon affection et de ma profonde reconnaissance pour tous les sacrifices qu'ils m'ont si généreusement consentis.

A MES ENFANTS

A MES GRANDS-PARENTS PAYSANS

In memoriam.

A TOUS LES MIENS

DE ... LA VILLE ET DES CHAMPS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI PÉQUIGNOT

Professeur à Titre Personnel

Médecin des Hôpitaux - Chef de Service

Chevalier de la Légion d'Honneur (Santé Publique)

*C'est un grand honneur qu'il nous a fait
en acceptant la présidence de cette thèse.*

*Qu'il veuille bien trouver ici le témoi-
gnage de notre grande admiration et de
notre très respectueuse gratitude.*

A NOTRE JURY DE THÈSE

*Nous le remercions de l'honneur qu'il
nous fait en acceptant de nous juger.*

AU DOCTEUR JACQUES ROULLIER

Médecin-Chef de l'Hôpital de Lisieux

Il fut le plus simple et le plus bienveillant de nos maîtres. Nous garderons toujours le souvenir de son enseignement.

Qu'il veuille bien accepter ce témoignage de profonde gratitude et de respectueuse amitié.

AU DOCTEUR PIERRE RICHARD

Médecin de Campagne

*C'est à lui que revient l'honneur d'avoir
suggéré ce travail, pour lequel il nous a
guidé avec autant de sollicitude que de
compétence.*

AU DOCTEUR JEAN PELLET

Médecin de Campagne

*Il est uni au Docteur RICHARD par l'ami-
tié et par la réalisation commune d'une
œuvre magnifique de rénovation rurale.*

*Envers l'un et l'autre, nous tenons à témoigner ici
de notre admiration, de notre reconnaissance et de
notre sincère amitié.*

A TOUS LES MÉDECINS

QUI ONT CHOISI D'EXERCER A LA CAMPAGNE

« C'est de cet homme, le *paysan*, qu'au fond des âges tout est parti — “ Le paysan est le seul père des hommes ” — Et lui, aujourd'hui, à quoi arrive-t-il ?

« Il n'arrive plus : il s'évade. Ou, s'il reste, il n'a plus... de goût à vivre. »

HENRI POURRAT

(*L'homme à la bêche*)

AVANT-PROPOS

Convaincus que nous sommes de l'énorme importance des facteurs sociaux sur le psychisme, et tristement frappés du nombre croissant des états dépressifs dans la campagne française, il nous est apparu d'un intérêt passionnant et d'une urgente nécessité de jeter un regard médical sur les « malaises paysans » d'aujourd'hui.

Les états dépressifs, quelle qu'ait été leur appellation au long de l'histoire de la médecine, sont de tous les temps. Ils sont aussi vieux que l'homme, que les passions qui l'animent, que les chocs moraux et physiques qu'il subit. Comme toute maladie, la « dépression » se prépare de loin. Elle trouve en l'homme des complicités — héréditaires, telluriques, climatiques, psychiques, morales, sociales, économiques, religieuses — qui favorisent l'usure ou la revigoration de l'organisme. Mais parmi ces facteurs multiples, il en est qui varient peu d'une génération à l'autre, tandis qu'on peut affirmer que la société rurale connaît actuellement des mutations profondes, et silencieuses comme le cheminement de la sève, qui retentissent sur la santé paysanne.

La paysannerie de... Papa est défunte. Au cours des vingt dernières années, la brisure s'est consommée. Le fils est différent de ses pères. L'équilibre ancestral subit des modifications irréversibles, porteuses des plus belles promesses, à la condition essentielle qu'elles se réalisent dans la fidélité aux exigences de la nature humaine et de la Terre.

« Seule la volonté de maintenir la préoccupation de l'homme, au centre de la prodigieuse évolution des temps modernes, permettra d'assurer l'avenir de l'agriculture »,

affirme Michel DEBATISSE, l'un des principaux dirigeants du Centre National des Jeunes Agriculteurs.

A la fois parce qu'elle est sociale et parce qu'elle reste le plus complet accès à la connaissance de l'être humain, la Médecine ne peut se désintéresser de ces transformations, grosses d'un avenir à

de mi imprévisible, autant qu'exaltant. Le rayonnement de la Médecine serait très amoindri, si elle se permettait d'ignorer les conséquences physiques et mentales de la rupture d'un équilibre ancien et les efforts des hommes pour en établir un nouveau. Le médecin doit accepter l'évidence que les techniques progressent beaucoup plus vite que les mentalités, que celles-ci progressent plus vite que les structures sociales, et qu'entre une civilisation en mouvement et une société qui veut maintenir sa stabilité, une tension douloureuse s'installe. De tels décalages entraînent chez beaucoup d'hommes une inadaptation et un « malmenage » dans la lutte quotidienne pour l'existence, qui entretiennent une exaltation incessante, exagérée, et très souvent déprimante, des fonctions du système nerveux. Parce qu'il est, de droit et de devoir, hygiéniste, il appartient au médecin de rechercher les causes favorisantes de ces « dépressions », habituellement considérées comme « rançon du progrès », qui débordent largement la neuropsychiatrie pour plonger en grand nombre dans le cabinet du généraliste, même le plus reclus dans sa campagne.

Il devient de plus en plus banal d'affirmer que tous les faits et gestes humains se ramènent à un phénomène bio-psycho-social. Or, il est certain que si nous avions le pouvoir de faire la somme de toutes les acquisitions scientifiques, biologiques, psychologiques et sociales concernant le monde rural, nous n'obtiendrions encore qu'une addition de données partielles. C'est dire notre modestie au seuil de cette étude, incomplète et fragile, qui se nourrit abondamment d'éléments épars, déjà connus et publiés.

Mais, à notre sens, il fallait tenter d'esquisser cette synthèse. Notre atavisme paysan nous y invite et s'y complait. Notre désir de pratiquer en clientèle de campagne puise dans cette réflexion une aptitude à mieux comprendre, un jour très prochain, les problèmes humains de notre entourage. Enfin, ces lignes contribueront peut-être à la liquidation de l'antagonisme qui oppose la ville et la campagne. Car, pour bien des citadins oublieux, ce qui est rural est mineur et assorti d'imageries bienveillantes ou sarcastiques. Selon l'humeur du jour et l'invité des vacances, les accents bucoliques se mêlent au comique troupiier — « les pommes de terre pour les cochons, les épluchures pour les Bretons ».

Au citadin qui méprise le terrien, il ne faut cesser de rappeler qu'il renie son lignage, car chacune de nos familles est issue du terroir, qu'il y ait une ou vingt générations.

INTRODUCTION

Faut-il insister sur le fait que nous ne sommes point psychiatre et que notre intention n'est pas de faire une exploration psychanalytique de l'âme paysanne ? On nous rétorquera, alors, que névroses et psychoses sont beaucoup plus d'origine structurale que provoquées par des conditions de milieu, et que partir de la condition paysanne ne peut mener qu'à une étude de comportements et non à la maladie mentale en tant que telle. Soit ! Mais notre ambition n'est pas davantage de nous acharner à considérer l'homme des champs comme un montage de conditionnements aveugles ; notre propos ne vise qu'à replacer l'agriculteur dans sa condition d'homme d'aujourd'hui. Nous l'y regarderons vivre. Nous soulignerons, çà et là, quelques déterminismes passés ou présents, plus que nous en supputerons l'importance relative. Parce qu'un homme dispose du choix, il y a dans la motivation de l'acte humain une dialectique que jamais aucune machine ne sera capable de détecter. Ceci n'ôte rien à l'intérêt que peut susciter une recherche précise. La nôtre se fondera sur l'observation de l'environnement, sans négliger, à l'occasion, une plongée dans le psychisme individuel.

Pour cela même, nous ne nous aventurerons que sur la pointe des pieds dans les subtilités de la nosologie psychiatrique. Mais comme il reste toujours vrai que l'on ne connaît bien que ce que l'on sait nommer, il importe, ici, de définir les limites de notre sujet et les mots employés.

* *

Les termes de « dépression » et « d'état dépressif », apparemment si compréhensibles, et si couramment utilisés, sont galvaudés par l'extension même de leur emploi dans le langage moderne quotidien. Etant à la mode, la « dépression » est bien accueillie, elle est devenue de bonne compagnie, et le snobisme a dédramatisé le mot, sinon la chose. Or, le mot ne constitue nullement une entité nosographique, il n'est qu'une désignation à signification pratique, dont la compréhension est encore obscurcie par la confusion qu'on en fait avec l'anxiété, qui souvent, s'y ajoute.

C'est pourquoi il est bon de définir de façon schématique, l'« état dépressif » pour lui fabriquer un cadre, quitte d'ailleurs à faire ensuite éclater ce cadre. Deux systèmes (syndromique et étiologique) permettent de mieux discerner ce que recouvre l'état dépressif. Ces deux systèmes, indépendants, autorisent des combinaisons entre eux.

La dépression est un syndrome, c'est-à-dire une constellation de symptômes liés de façon préférentielle. Un noyau fondamental et permanent de symptômes, constitué par une modification pénible de l'humeur et un ralentissement psycho-moteur, s'orne de variations dans ses contours. En effet, s'y ajoutent fréquemment des sensations physiques pénibles, des idées délirantes et surtout l'anxiété, « sentiment pénible et obscur d'attente » (LÉVY-VALENSI) de ce qui va, ou peut, ou pourrait survenir, et qui tend à inclure dans le comportement soit une agitation inefficace, soit à l'opposé, une inhibition qui s'additionne au ralentissement déjà existant.

Les données classiques admettent que les troubles mentaux relèvent de trois facteurs étiologiques principaux :

- A) *Facteurs ENDOGÈNES* : constitutionnels et génétiques, liés aux éléments que l'individu apporte avec lui à sa naissance.
- B) *Facteurs EXOGÈNES* : par lesquels le MILIEU modifie psychologiquement la personnalité.
- C) *Facteurs ORGANIQUES* : dont les influences sont décelables, à ce jour, soit par la preuve des modifications structurales ou métaboliques du système nerveux, soit par l'évidence d'une cause physique ou chimique connue.

Une telle classification est une étape provisoire : les limites de ses groupes sont fluides et laissent la porte ouverte à des transitions diverses et fréquentes.

Du groupe A et de la dépression dans le cadre des psychoses endogènes, nous ne parlerons plus : la psychose maniaco-dépressive (ou mélancolie) de par son déterminisme génétique certain, ainsi que les épisodes dépressifs dans la schizophrénie n'ont rien qui les puisse faire relever de la condition paysanne d'aujourd'hui. Ce qui n'exclut pas, bien sûr, leur existence dans le monde rural.

Il est plus difficile de faire un sort à la « dépression d'involution », cette dépression des « confins » dont l'autonomie a fait l'objet de multiples controverses. La symptomatologie est voisine de la psychose maniaco-dépressive, avec anxiété, manifestations hypocondriaques et délirantes. Elle survient vers quarante-cinq - soixante ans, et apparaît généralement plus précocement chez la femme que

chez l'homme. Elle réunit les états dépressifs climatiques (ménopause et andropause) et les dépressions pré-séniles et séniles, à la condition pour ces dernières, qu'elles ne soient pas manifestement secondaires à une atteinte organique cérébrale, telle une artériopathie, ce qui les ferait verser dans le groupe C. Ménopause, andropause et sénescence n'étant pas non plus spécifiquement rurales, nous éliminerons de notre étude la dépression d'involution. Nous soulignerons seulement que le vieillissement général de la population agricole entraîne une fréquence relative plus grande, à la campagne, de cette forme de dépression.

Du groupe C, nous élaguerons toute cause qui n'engendre pas de différences marquantes entre la ville et les champs. Parmi les facteurs organiques que nous évoquerons, énumérons : la présence ou l'absence de tel ou tel oligo-élément dans les filons du sol, — la carence en iode et la pathologie thyroïdienne qui lui est liée dans les régions montagneuses, — l'influence très asthénisante et déprimante des brucelloses à rechutes. La « traumatologie du tracteur » et la toxicologie rurale (dont le développement suit la multiplication des produits chimiques, engrais, insecticides, raticides, herbicides, fongicides, et autres poisons utilisés en agriculture) sont des jeunes sciences en pleine évolution, qui nécessitent encore elles-mêmes de véritables ouvrages *. Et l'on ne peut que noter ici, la fréquence croissante des étiologies dépressives en ces domaines, ainsi que leur rapport étroit avec les progrès socio-économiques. En marge des effets néfastes et malheureusement trop connus, de l'alcoolisme, il nous paraît utile de remarquer que dans la relation certaine entre alcool et dépression, il n'est pas toujours aisé de démêler où résident la cause et l'effet.

Par le jeu de ces tailles successives, il s'avère que nos développements se limiteront presque exclusivement aux dépressions EXO-GÈNES (groupe B), dites aussi dépressions PSYCHOGÈNES, pour les mieux différencier des formes du groupe C qui ont aussi, à leur manière, une étiologie exogène. Parce que directement soumises aux provocations de l'ambiance psycho-sociale, les dépressions psychogènes présentent une autonomie franche dans le monde rural. Pour la même raison, elles constituent, dans le lot des états dépressifs, la fraction qui s'accroît démesurément, aussi bien à la campagne qu'à la ville.

(*) L'Institut National de Médecine Agricole (Tours) annonce la parution prochaine d'un gros livre de Guy VALLET, intitulé « La toxicologie clinique en milieu rural ».

Les dépressions psychogènes se subdivisent en trois classes :

- 1° *La dépression RÉACTIONNELLE* qui apparaît en liaison causale étroite avec un événement psychologique traumatisant, ayant une durée relativement courte. Elle survient à l'occasion de difficultés sociales, familiales, émotives et disparaît quand ces difficultés sont levées. Le traumatisme psychique est la cause déterminante et reste au centre des préoccupations du sujet. Le ralentissement psycho-moteur est là, souvent très discret, pratiquement absent. L'anxiété est généralement forte. Il y a exaltation pathologique et inadéquate de la réaction normale de tristesse devant l'événement traumatisant. La courbe diurne de la dépression tend à être à maximum vespéral, avec difficulté de l'endormissement. La dépression réactionnelle affecterait plus généralement une personnalité sensitive, asthénique, introvertie, scrupuleuse, de type leptosome (long et mince). Une psychothérapie appropriée peut l'améliorer pour une brève période.
- 2° *La dépression D'ÉPUISEMENT* est une variété de la précédente. Elle en diffère par la durée ou la multiplicité des chocs psychologiques. Le surmenage ou l'accumulation pendant une longue période, d'une suite de petits traumatismes psychiques répétés, aboutissent finalement à l'éclosion d'un syndrome dépressif, marqué par l'anxiété, les manifestations hypocondriaques, l'apathie, la méfiance, et une tendance aux explosions affectives inadéquates.
- 3° *La dépression NÉVROTIQUE* dans laquelle le conflit psychologique réactive une situation conflictuelle infantile.

A la vérité, ces trois formes de dépressions psychogènes sont proches parentes, elles sont toutes *réactionnelles*, consécutives à un événement vécu traumatisant, et leur distinction ne se fonde que sur la personnalité sous-jacente, sur les investissements affectifs du sujet. A la limite, on pourrait déclarer réactionnelles toutes les dépressions psychogènes, et souligner une nouvelle fois l'importance toute particulière des provocations sociales, familiales et émotives dans l'accroissement considérable des états dépressifs, au sein de notre société.

A l'opposé, il est également possible de soutenir que le MILIEU est avant tout ce qu'il est « pour le sujet », c'est-à-dire : fonction de l'équilibre de ses besoins de dépendance et d'amour. Et telle situation ne serait pathogène que pour autant qu'elle entrerait en résonance avec des dispositions *névrotiques*, qui se décompenseraient. C'est ainsi, à l'extrême, que LÉVY-VALENSI a pu suggérer que la neurasthénie ne serait que l'un des châtiments de l'égoïsme.

Quoi qu'il en soit, dans le domaine confus des états dépressifs, on dénie généralement aujourd'hui une véritable valeur étiopathogénique à toutes les distinctions artificielles, en groupes et classes, qui précèdent. Après l'analyse, vient la synthèse. Et si l'on admet volontiers l'apparente diversité des dépressions, on insiste sur leur UNITÉ psycho-pathologique fondamentale. La constante qui s'en dégage est l'insuffisance brutale, si ce n'est la rupture, d'un lien étroit et mutuel d'amour — « la perte d'amour provoquant une chute de l'estime de soi et finalement un manque à s'aimer soi-même ».

* *

Quant à nous, nous retiendrons, dans un souci de clarté et de brièveté, que la « *dépression* » est une réaction de déception aux conflits et aux frustrations de l'existence, chez des sujets prédisposés et à des périodes critiques de la vie.

Au sein des dépressions psychogènes, nous ferons souvent fi des classes étiologiques distinguées plus haut, tant elles s'enchevêtrent. Notre attention sera spécialement attirée par l'exacerbation et la multiplication des conflits et des frustrations dans l'existence paysanne d'aujourd'hui, la somme des chocs psychologiques abaissant, *déprimant* plus facilement le tonus neuro-psychique du sujet jusqu'au seuil de prédisposition, qui lui est propre, où se décompense une névrose sous-jacente. Nous supputerons peu le poids de la quiétude ou de l'inquiétude préalables de tels ou tels paysans. Nous savons seulement que beaucoup ont perdu le goût et la joie de vivre, là où leurs pères paraissaient heureux d'exister, et que de plus en plus nombreux ils accourent vers le médecin pour implorer son aide et son assistance. Nous savons aussi que les malaises agricoles sont à leur paroxysme dans les régions de basse montagne, et qu'un regard sur ces zones, particulièrement déshéritées du « désert français », nous aidera mieux qu'ailleurs à comprendre.

Notre ambition ne reste que d'éclairer cette question qui, à notre avis, vaut d'être posée : les bouleversements présents de la condition paysanne ne favorisent-ils pas, et si oui, en quelle manière, l'éclosion à une fréquence accélérée de cas de dépressions, dans la campagne française ?

PLAN



PREMIERE PARTIE

LES TENDANCES HEREDITAIRES ET L'AMBIANCE

Chapitre I : BIOLOGIE DU VILLAGE D'AUTREFOIS ET DU PAYSAN D'HIER :
LE PETIT « MÉNAGE DES CHAMPS ».

- *C'est de race que je suis paysan.*
- *Le ménage des champs.*
- *Les travaux et les jours.*
- *Le monde du silence.*
- *La communauté de destin.*
- *Cens et taille à payer, quel crève-cœur !*

Chapitre II : L'APPARTENANCE COSMIQUE.

- *La détermination géobiotique.*
- *Le problème de l'eau.*
- *L'empiètement humain sur l'environnement naturel.*
- *Simple réflexions à l'intention des citadins.*

Chapitre III : DE L'HOMME COURBE SUR LE SILLON A L'HOMME DEBOUT :
LE GRAND « MÉNAGE DES CHAMPS ».

- *La civilisation industrielle et l'air du siècle.*
- *La désertion des campagnes.*
- *La terre qui meurt.*
- *Mécanisation et motorisation.*
- *La machine bouleverse la terre et l'homme.*

DEUXIEME PARTIE

LES FRUSTRATIONS ET LES CONFLITS

Chapitre I : LES TENSIONS ET LES FUITES DANS LE MONDE RURAL D'AU-
JOURD'HUI.

A) L'exploitation agricole et ses membres :

- *Les enfants.*
- *Le grand fils.*

- *Les jeunes filles.*
- *Les célibataires.*
- *Le jeune couple.*
- *L'exploitant et l'exploitation.*
- *Les personnes âgées.*
- *Les ouvriers agricoles.*

B) Le village et ses habitants non-agriculteurs :

- *Les artisans et les commerçants.*
- *Les notables.*
- *L'instituteur.*
- *Le clergé rural.*
- *Le médecin et son épouse.*
- *Les ouvriers d'industrie.*

Chapitre II : QUELQUES RÉACTIONS DE DÉCEPTION DANS UNE RÉGION DE BASSE MONTAGNE, PRISE POUR EXEMPLE.

A) La scène.

B) Les personnages :

- *Célibataires.*
- *Instituteurs.*
- *Agriculteurs militants.*
- *Prêtres.*
- *Divers.*
- *Une observation de clinique sociale.*

C) Commentaires.

Chapitre III : RÉALITÉS PRÉSENTES, PERSPECTIVES ET REMÈDES.

A) Les points d'appui.

B) Une perspective... parmi d'autres :

- *Remembrement.*
- *Les autres regroupements nécessaires.*
- *Prospective agricole.*

C) Le rôle du médecin à la couture du corps, de l'âme et de la société.

CONCLUSIONS : Nécessité de fonder une véritable *bio-sociologie* et une *neuro-sociologie*, normale et pathologique. — Nécessité pour le médecin d'être un guide, un conseiller d'humanisation, un éducateur, rendant aux hommes l'espérance : son prestige en sera grandi.

LES TENDANCES HEREDITAIRES
ET L'AMBIANCE

CHAPITRE I

BIOLOGIE DU VILLAGE D'AUTREFOIS ET DU PAYSAN D'HIER : LE PETIT "MENAGE DES CHAMPS" *

« Moi, c'est de race que je suis paysan.
Mon labeur va dans la peine et l'ahan,
Car il me faut labourer et semer,
Herse, faucher, faner et moissonner,
Faire le bois, rentrer fourrage et grain...
Cens et taille à payer, quel crève-cœur !
Je bois de l'eau et mange du gros pain,
Comme d'Adam l'ordonna le Seigneur. »

Ce que Hans SACHS marquait en ses vers¹ du paysan d'Allemagne restera vrai longtemps du paysan de France et de partout.

« C'est de race que je suis paysan... »

On est paysan parce qu'on *naît* paysan, de parents paysans. On ne fabrique pas des paysans. C'est la nature qui les fait. Etre paysan est un *état*, accepté ou subi, mais non choisi.

Le paysan reçoit son milieu, avec son hérité, des générations les plus lointaines. Il est plongé dans la nature, réalité sans bords ni limites, où hameaux et bourgs sont des îlots, comme des mottes dans la terre des champs. Il n'attend pas d'évasions ni de vacances.

Son maître en apparence, le paysan est en vérité l'esclave de la terre qui le nourrit et ne consent à le faire que s'il se donne à elle tout entier, corps et âme. Là est sa raison d'endurer. Il est l'homme du labeur forcé. YAWEH veut que du sillon naisse le pain qui sou-

(*) Notre tableau de « l'éternel » paysan empruntera ses couleurs à des périodes différentes de l'histoire : cette fusion est à dessein.

(1) Vers cités par Henri POURRAT, « L'homme à la bêche », Flammarion, 1940.

tient le corps de l'homme, de la vigne le vin qui réjouit son cœur. Mais l'homme, chassé du paradis, doit refaire son bonheur avec ses mains. Le paysan est le serviteur de Dieu, le grand ordonnateur de l'univers. Il travaille « de moitié » avec le Créateur. Il est attentif aux moindres variations de l'ambiance, et les rayons de soleil, la pluie, le vent, les saisons et les jours déclenchent ses gestes et ses activités. L'intervention humaine s'insère juste au moment favorable pour aider les émergences de la vitalité, elle prolonge les croissances végétales et les gestations animales. Ce qu'avait d'auguste le geste du semeur, c'était l'insertion du bras de l'homme dans le flux spontané de la vie. Familles et communautés ont poussé, de la même manière vivante, en s'accrochant aux mouvements du terrain.

L'empirisme de chacun se fonde dans la cohésion du groupe et dans un empirisme social, lui-même limité et guidé par la tradition. Les mutuelles relations de tous les organismes vivants dans un seul et même lieu déterminent un agencement local (qu'il est convenu aujourd'hui de nommer *œkoumene*) qui motive les conduites que le groupe se choisit. L'organisation collective est *agie* avant d'être pensée, elle est adaptation permanente, vécue, et cela en commun, sans cohérence logique préétablie. Le paysan ignorant les lois du monde, plonge dans le présent, le particulier, l'anecdote. Il brode à sa manière sur le thème ancestral. Il s'imagine des légendes et se figure des mythes ou bien les accueille volontiers lorsqu'ils s'imposent à lui. Un sorcier avisé pouvait alors avec facilité, tirer parti des descriptions apocalyptiques ou de visions d'effroi et d'épouvante pour éveiller autour de lui des terreurs somnolentes.

Les appels impérieux de la vie pratique sont des appels d'intelligibilité dans un réel imaginé. A l'insertion de l'occulte dans le visible, l'homme est acteur de sa destinée. Enlacé étroitement aux manifestations de l'existence écloses dans l'environnement, et entraîné par elles, il se cramponne fermement au havre de sagesse bâti sur les mœurs et les labeurs traditionnels. Mais il ne fait pas que répéter servilement, il renouvelle et innove, à l'occasion. Chez lui le conformisme se mêle toujours à quelque degré, à la spontanéité. Dans l'apprentissage, dans la transmission de l'expérience et de ses secrets, dans le perfectionnement des « tours de main » la porte reste ouverte à l'improvisation, à la génialité.

« Il n'y a d'éternellement neuf que l'éternellement vieux », disait RAMUZ.

Le paysan possède une conscience semi-organique, semi-mythique, formée à ras des choses et venant de l'air du temps, où tout ce qui touche au bien de la terre, aux limites de la propriété et au rythme

des saisons revêt un caractère plus ou moins sacré. Étant le moteur même de son labeur, sa conscience se concentre sur le rythme, et, lorsque la cadence avantageuse est prise, incline à la rêverie mystique. Ce travail à moteur musculaire affaiblit l'intelligence observatrice et discursive, il est favorable à la magie, la religion et les philosophies tournées vers la destinée de l'âme. Un sentiment d'infinitude dans l'espace et de perpétuité dans le temps sert de trame

« à cette sorte d'hébétude méditative qui tient lieu de "vie intérieure" et qui, comme toutes les réalités terriennes, tient le milieu entre la contemplation et le sommeil »².

L'éternelle répétition des cycles annuels place le paysan, en quelque sorte, en dehors de l'histoire, tout occupé qu'il est par son corps-à-corps avec la terre. Famille, ferme, champs, hameau, forment son cosmos, et le moindre dérangement dans l'étable ou la basse-cour, un simple dissentiment domestique trouble l'ensemble.

« L'Eglise catholique a compris l'importance vitale de l'alliance de l'homme et de la terre ; toutes ses fêtes sont des fêtes saisonnières qui relient la communauté villageoise au Créateur de toutes choses. »³

C'est du travail à bras qu'est née cette race innombrable des paysans, menant une vie « conforme » à la nature.

Le ménage des champs

Les premiers outils furent lithiques ou de bois, puis de métal : outillage toujours simple, mu par la seule énergie humaine. A la seule force des bras furent construits les champs en terrasses des pentes cévenoles et des régions méditerranéennes. La terre y a été créée, retenue, travaillée, semée et plantée, par des générations de rudes paysans.

Par essence, l'usage de l'outil est individuel. Son rendement est en relation directe avec la force de celui qui l'exécute, et avec son habileté personnelle.

Dans son livre « Le paysan et la machine », Daniel FAUCHER montre excellemment comment les caractères habituels du monde rural, psychologiques et sociaux, dérivent du travail à bras. L'outil à main a fortifié l'*individualisme* paysan, s'il ne l'a pas créé ; il s'est tout naturellement associé aux pratiques de l'*autarcie*, fixées par les

(2) Emmanuel MOINIER, « Traité du caractère », Ed. du Seuil, 1946.

(3) René PORAK, « Un village de France », Doin éd., 1943.

besoins et les circonstances économiques. Le paysan entend s'assurer sur soi et se passer de tous les autres. Chaque outil s'est adapté très tôt aux nécessités des tâches auxquelles il devait répondre. Convenablement employé, il a assuré un *travail bien fait*, en a donné le goût, en a justifié la permanence. Son usage a déterminé *l'allure* et le *rythme* des gestes. Il a été ainsi facteur de répétition, de conservation, de *routine*.

« L'agriculture pré-mécanicienne se trouvait ainsi close sur elle-même, fondée sur une sorte de débauche de l'effort humain. ⁴ »

L'appel à l'énergie animale ou les premiers recours à l'énergie naturelle (eau et vent, capricieux et irréguliers) ne la transformeront pas dans ses fondements. Il n'y a pas substitution d'énergie ; le paysan garde pour lui la plus grosse part de l'effort. Il résulte une facilité plus grande dans le déroulement des travaux, mais la conception des rapports avec la nature reste inchangée. Qu'il soit à main ou tiré par des animaux, la condition essentielle de l'efficacité de l'outil demeure la peine du laboureur, la force de ses bras, l'habileté de son geste et la sûreté de son effort. L'abondance de la main-d'œuvre familiale permettait la conservation presque intégrale du vieil outillage à bras ou attelé, elle aidait à stériliser l'imagination créatrice, elle rendait inutile la construction de machines.

L'humanité s'était forgé un équilibre, à la fois biologique et technologique. Elle s'était réfugiée dans un respect traditionnel et religieux de ce qu'elle s'était léguée à elle-même. Le prix de ses usages, accordé au rythme des saisons, lui paraissait être sa sécurité et le maintien de sa propre vie. Et l'ordre des champs pouvait passer pour un ordre éternel, évoquant soit une heureuse stabilité, soit une regrettable stagnation.

« Le ménage des champs », l'admirable traité d'Olivier DE SERRES, éclaire bien cette « profonde France ». L'honneur, c'est de ne rien acheter, de ne pas avoir à commercer ni à manier d'argent, c'est de fuir la ville, ses trafics, ses affaires, pour être tout au labourage et au pâturage, voulus de Dieu, en menant les travaux en accord avec le cours des choses. L'agriculture reste la plus sainte et naturelle de toutes les occupations, comme seule commandée de la bouche de Dieu. Il ne s'agit pas seulement du vivre et du couvert : le beau, ce serait de mettre ses champs si bien en œuvre que, sans rien acheter au dehors, on leur fit porter tout ce qui se peut pour enrichir la vie.

(4) Daniel FAUCHER, « Le paysan et la machine », Ed. de Minuit, 1954.

La vie rurale, ramassée sur elle-même, restait plus insoucieuse qu'incapable de perfectionner son outillage. L'idée qu'elle se faisait du ménage des champs la portait à mépriser la technique, comme à se passer d'argent. Si, avidement, le paysan épargnait un peu, ce n'était que pour acheter un lopin de plus, pour se renforcer dans sa paysannerie. La polyculture était sa sécurité : elle assurait sa subsistance en étalant les risques. L'unique propos du paysan était d'épouser la création. Il entait sa petite vie sur le grand plant de vie ; il ne s'attendait qu'à elle et à lui seul. Il était l'homme donné à la terre, par delà tous profits et pertes. Poussant le travail sans lâcher, tout le long du jour, il apprenait ce que sont les vertus de courage et de constance. Sa vie rude, chargée de labeur et baignée de grand air, ne laissait pas de champ aux humeurs fragiles de l'émotivité. Sa méfiance était faite de ritualisme autant que d'intérêt. « Arriéré », il l'était par conservatisme autant que par inculture.

Ainsi le paysan gagnait en solidité ce qu'il perdait en grâce, et la puissance créatrice sommeillait au profit ultérieur de l'élite qui sortirait continuellement de ses rangs.

« Machines à eau et à vent contenaient en germe toute l'aide que le paysan demanderait un jour aux énergies captées, visibles ou non. Elles étaient comme un jalon d'attente, fixé sur la voie de la mécanisation des travaux laissés si longtemps à la charge presque exclusive de l'homme et des animaux. ⁵ »

Les travaux et les jours

La vie commande à la campagne. Le devoir se dégage spontanément des incitations vivantes émanées des choses environnantes : le développement des végétaux, l'incidence du soleil ou l'humidité. La fidélité et l'accomplissement du devoir sont nécessaires, sinon la terre se venge. Elle ne souffre aucun retard, elle est insensible et ne s'apitoie jamais. Le chiendent et la ronce guettent une circonstance favorable pour enfoncer leurs racines, si l'homme trahit l'alliance.

Le rythme paysan épouse le rythme solaire. L'alternance du jour et de la nuit oriente l'activité et la détente des hommes. Le lever du soleil est éminemment dynamogène et l'excitation du besognement se maintient aussi longtemps qu'il persiste un reflet de lumière. A l'inverse, le coucher du soleil a une puissance inhibitoire évidente. Les bêtes sont repues, les champs inaccessibles, les sollicitations aux

(5) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

gestes ont disparu et le paysan, privé d'émergences mentales incline au sommeil. L'obscurité avec le vide cérébral qu'elle détermine, associée à la détente psycho-motrice qui succède aux durs travaux de la journée est un soporifique garanti par une hérédité millénaire. La durée du sommeil, calquée sur celle de la nuit, oscille entre cinq heures en été et onze heures en hiver.

Pareillement, le rythme paysan scande le rythme des saisons. En novembre, les champs se couvrent de sillons : il faut ensemençer avant les gelées. La pluie ensuite fécondera la glèbe et l'humus, sans le secours de l'homme. Le grain se meurt, et le paysan mène une vie recluse dans l'étroite limite de sa ferme. Les animaux sont placés à couvert et les besognes de l'étable sont singulièrement augmentées. Pendant les courtes journées d'hiver, le fermier profite des faibles rayons du jour pour réparer, dans la grange, les manches des houes et des bêches, ou pour confectionner une échelle ou des râdeaux. Si la pluie n'est pas trop drue, il y a les arbres à élaguer.

Mais ces étroites expansions ne satisfont pas l'épaisse musculature de notre homme, et l'obscurité de la soirée perd son influence inhibitoire. Les membres de la famille se serrent autour de l'âtre. La chandelle de cire, dans la cheminée, éclaire la confection des paniers. Pendant que les vieilles se mettent à filer, on s'entretient des dépendances et des projets de culture. A la veillée, les faits et gestes des voisins sont commentés. Le réalisme est chevillé au corps, dans la ferme isolée, ramassée sur elle-même. Avant de se coucher, et après avoir récité en commun la prière, on rassemble les braises dans le foyer, on les recouvre de cendres : demain, on les retrouvera pour ranimer un nouveau feu.

La saison des veillées s'achève avec le Carême. L'odeur de germination remplace celle de pourriture. Le soleil perce les nuages et la végétation ressurgit. C'est le retour aux champs pour ensemençer, planter, herser, rouler... Les sarments inertes et noirs se recouvrent de bourgeons et de fleurs. Dans les étables, l'ouragan d'amour se déchaîne. La durée du travail aux champs s'allonge avec les jours.

Avec la fenaïson, s'accomplit l'acte le plus pénible de l'art culturel. La surface du pré est calculée en « journaux » et l'on sait combien il faut d'hommes pour le faucher dans la journée. Une atmosphère de défi règne sur le champ, chacun cherchant à prouver sa supériorité en habileté, en rapidité et en force. En cette journée ensoleillée, les artisans et commerçants du bourg donnent, comme chaque année pour « les foins », leur « coup de main ». Le lendemain, les femmes et les enfants se joignent aux hommes pour participer à la fenaïson. Remué plusieurs fois, le foin sera rentré très sec, la poussière volera dans la grange et se mêlera à la sueur.

A la Saint-Jean (24 juin), au moment où le soleil va décliner à nouveau, le sort est définitivement jeté, le bilan est possible, l'abondance ou la pénurie sont inscrites, on sait la qualité du foin engrangé et la charge des épis. Le blé est coupé à la faucille par de nombreux moissonneurs, hommes et femmes, tous courbés vers la terre pendant plusieurs semaines. Une friction avec des orties blanches chassera les « maux de reins » par une autre douleur. « Notre-Dame de Mi-Août » verra sa fête avant la fin des battages.

Le cycle de vie s'achève avec la Saint-Michel, le 29 septembre. On fait comptes et contrats. Le blé s'étale dans les greniers, les champs se reposent. Les domestiques, renvoyés de leurs places, s'embauchent ailleurs au temps de cette cassure des travaux agricoles. La vendange et l'arrachage des betteraves feront la liaison avec les labours et les semailles du cycle suivant.

Le monde du silence

Le villageois se sent pleinement à l'aise sur le champ qu'il arpente, sur la terre qu'il ouvre. L'arrêt du travail, par contre, le décontenance, bien qu'immobilité et silence ne soient pas pour lui des états intolérables. L'attention s'aiguise dans les heures de pause : elle sera plus prompte à découvrir un nouvel indice digne de faire jaillir un geste ou une activité. *L'être*, tout en étant prêt à agir, *existe* simplement parmi les autres êtres. Ses échanges avec eux ne sont pas alors d'interaction, mais de sensibilité. Ces états de pure présence, où agir n'est que virtuel, laissent la conscience ouverte à l'intuition de ces virtualités.

Mais la vie se charge presque constamment de combler cet interstice entre l'être et le devenir. Le fermier est relancé à chaque recoin de sa cour par un motif d'action immédiate. Le fauteuil est rare dans le mobilier rustique ; il est inconfortable et n'accueillait dans ses bras que le grand vieillard. Le paysan est incapable de s'y asseoir, de croiser ses jambes, et de se caler dans une de ces immobilités qui favorisent l'essor de la pensée. Pour cela, le paysan est resté aussi imperméable aux appels de l'Art qu'à ceux de la Pensée. STENDHAL disait que « l'Art est né de l'ennui », et IZOULET écrivait : « La Pensée est fille de la cité. »

Les folkloristes recueillent les contes, les légendes et les chansons qui ont donné un tour littéraire à des bribes de conversations anciennes.

« Contes magiques ou gais, ou fols, ou tragiques, ou pieux, ou même fades, tout ce qu'a raconté le peuple... Derrière le conte, il y a le vieux monde des fermes, les foires, les fêtes, les travaux,

les habitudes... Il y a autour du conteur : propos, rires, remue-ment de lueurs sur les figures, jusqu'à ce brun de l'ombre, et cette odeur de lait qui surit, de bêtes chaudes, de fumée de genêts. ⁶ »

Quant aux costumes des fêtes villageoises, ils sont de simples copies à retardement des fins artistes éclos dans les chauds foyers des petites villes de jadis.

Le paysan, enté sur la montée des sèves et la fructification des épis, observe et réfléchit à l'occasion de faits vécus. Il parle peu et les pensées abstraites ne sont pas son lot. Mais son esprit, engourdi par la langue, a plus de feu qu'il ne paraît : une parole de lente et profonde sagesse vient parfois en témoigner, une saillie sortie des journées entières de silence. Sagesse étroite, réaliste, sans jeu, formée par le travail pour le travail, mais pleine, parfois d'un humour savoureux comme un fruit de son jus. Là, un mot, une réplique, qui tombant juste clôt un débat ; ailleurs, une drôlerie qui allège l'air.

« Les contes étaient une morale paysanne. Ils enseignaient la façon de prendre les choses, les gens et la vie. Ils étaient aussi poésie et prophétie... les imaginations de bottes de sept lieues, de forêts abattues en un tournemain, de voitures roulant seules sans chevaux et de chars volant dans le ciel semblent d'étonnantes prémonitions. ⁷ »

Écoutons aussi Max PICARD :

« Le paysan qui émerge, droit, de la plaine du champ, voilà qui correspond à la plaine du silence d'où jaillit la parole de l'homme. Aujourd'hui, seul le paysan a encore en soi cette plaine du silence... Mais, lors de leurs fêtes, les paysans font du tapage et poussent des cris ; ils semblent essayer de faire irruption hors du silence ; ils n'y réussissent qu'en usant de violence. Les mouvements des paysans dans les scènes paysannes des peintres hollandais : ces mouvements, ceux des visages et ceux des corps, on les dirait d'hommes qui viennent de se lever du silence et du repos ; ils font tomber d'eux le repos et le silence en se secouant violemment ; ils essaient alors tous les mouvements à la fois comme s'ils voulaient savoir tout ce que l'on peut faire avec son visage et avec ses membres en criant et en riant, car ils l'ont oublié dans le silence. ⁸ »

Hors de ces réjouissances, la joie n'éclate pas bruyamment, comme la peine ne s'exprime pas avec emphase.

(6) Henri POURRAT, « Trésor des contes », Introduction, Tome I.

(7) Henri POURRAT, *Ibid.*

(8) Max PICARD, « Le monde du silence », P.U.F., 1953.

La communauté de destin

Le paysan, trop longtemps seul avec sa terre, est formé à la société de l'homme avec la chose, plus qu'à la société de l'homme avec l'homme. Aussi ses sentiments sociaux sont-ils peu développés et de courte portée. Il a toujours confiance dans la terre, même quand elle le déçoit ; il est toujours, de prime abord, défiant avec l'homme, même quand il le connaît. Il est dur avec les autres comme il est dur avec le travail et comme les éléments sont durs avec lui-même. Sa sociabilité se réduit généralement au voisinage qui est trop mêlé d'intérêt pour que les sentiments gratuits s'y développent aisément. Des haines et des mécontentes naissent de questions d'héritage ou de motifs très futiles : bêtes pâturent sur le pré du voisin ou passage sur son terrain. Haines parfois séculaires de famille à famille et de génération à génération, chacun ignorant et évitant l'autre. Si notre homme se rend à la foire ou au marché, il sait qu'il lui faut ouvrir l'œil, la rouerie du vendeur y est toujours une règle tacite. Il aime passer pour dur et « intéressé » : c'est brevet d'homme qui sait mener sa barque.

Par contre, il est fidèle comme la terre et dévoué dans l'infortune. Il accueille fraternellement le chemineau « chercheur de pain ». Des « rangs » de pommes de terre, de choux et de haricots, des fagots de bois sont réservés à la veuve de l'ancien « compagnon », mort des suites d'un « chaud et froid » ou écrasé par un arbre ; pour elle, dans sa grande misère, et pour ses gosses qui grandissent, tous savent que ce service-là lui est dû. Que surviennent la guerre, la maladie ou la mort, la collaboration des voisins répond au grand appel de la terre, comme fait la femme, avec héroïsme, en l'absence de son homme.

Une santé fruste et insensible, parfois brutale, règle les sentiments du paysan. Sa sexualité est relativement précoce et grossière, mais peu perverse parce que peu réfléchie, et les dégâts laissés par les orages sont sans ampleur. A cet homme, il faut femme féconde, propre, ordonnée et travailleuse, ainsi que de nombreux enfants courageux. L'harmonisation de la ferme n'est possible qu'à cette condition. Le célibataire, là, n'est pas choyé, et pour une femme, le célibat est la pire des catastrophes. L'isolement d'un individu ne peut se concevoir : le paysan est une maille dans le tissu touffu de l'existence végétale et animale des campagnes cultivées. La terre commande et les membres de la famille se serrent autour du chef : le régime patriarcal explique pourquoi nous parlons beaucoup du paysan et fort peu de la paysanne.

Le mari et l'épouse s'appuient l'un sur l'autre. Elle est la régente de la ferme, lui est le maître des cultures. L'harmonisation des deux sexes, des contraires par essence, est assurée par le cadre de la ferme lui-même, que le ménage désire passionnément prospère. L'un et l'autre sont asservis à la nature, au champ patrimonial et à la ferme, par laquelle la famille — cellule vivante de la société villageoise — s'articule avec la nature cultivée. Il y a visée commune, convergence des motifs, des mobiles et des actes : la résurrection périodique de la terre. Au commandement vital de la terre répond une « communauté de destin » qui se prolonge de la famille au village. Les membres solidaires de la famille sont reliés à la vie mystique de la ferme et toutes les familles se tiennent dans le village, afin de ne laisser aucune terre à l'abandon.

Chaque personne, au village, suit le sillage des courants de vie établis dans la ferme et aux champs. Les nombreux petits métiers sont ici pour servir la vie. Chacun s'adapte, comme la couturière qui se rend dans les métairies pour exercer son travail près de ses clientes, facilitant ainsi l'essayage. La laveuse aussi vient « en journées », et agenouillée dans le « garde-genoux », elle brosse et tape le linge avec le battoir sur la planche à laver. Le métier paraît plus dur encore et la journée plus longue qu'au lavoir, où l'on trouve à qui parler. Parmi le menu peuple du village, on peut rencontrer : le sabotier, le tisserand, le charron, le maréchal-ferrant, le bourrelier, le tailleur de pierre, le meunier, le chaudronnier, le ferblantier, le mercier, la lingère qui apprête les coiffes, le forgeron qui arrache les dents à l'occasion, usant d'une pince à ferrer les ânes et aseptisant le tout avec un verre de gnole. Nombre de ces artisans rassemblent leurs « pratiques » une fois par an, à une date rituelle, autour de leur table. Les clients les payent ce jour-là et sont tout à la joie de se retrouver entre eux, autour d'un bon repas.

La dispersion des hameaux, le mauvais état des chemins, monotoneux, bosselés ou ravinés, avec des bourbiers qu'il faut traverser sur de grosses pierres, n'incitent au voyage et ne permettent de joyeuses rencontres que le dimanche ou les jours de fête, de foire ou d'assemblée. Les déplacements se font à pied ou à cheval. Là, une femme monte en amazone un cheval de labour, ailleurs, on place deux ou trois chaises à l'arrière du char à bancs pour accroître sa capacité.

« La messe du dimanche était alors une distraction, l'unique distraction de la semaine, une occasion de rencontre et de vie sociale, la seule bien souvent, dans une commune où tout le monde se connaissait, parce qu'on ne connaissait rien d'autre. Une partie

de la famille s'en allait à la première messe et revenait bien vite, pour rencontrer en chemin l'autre moitié, la plus heureuse, celle qui, ayant ouï la grand-messe, et à la sortie les annonces municipales, s'en irait manger à l'auberge, chez des amis ou des cousins, se distrairait jusqu'à Vêpres auxquelles on assistait nombreux, dans la joie spirituelle de prier et la joie plus humaine de chanter, fût-ce des psaumes et des cantiques, et ne rentrerait à la ferme que bien tard le soir, pour trouver la maison toute rangée par ceux de la petite messe. L'attrait de la grand-messe et des Vêpres était tel en ce temps que chacun revendiquait d'y aller à son tour.⁹ »

La religion du paysan est fidèle, rigoureuse et profonde, mais encore toute terreuse de la magie et des féeries, où, il n'y a pas si longtemps, s'est implantée la pousse chrétienne. Les fêtes traditionnelles conservent cette part de magie et de féerie, écartée par l'Eglise. Le merveilleux reste un pont vers le spirituel. Qu'il s'agisse de farces, de brimades, de danses ou de processions, le regard des trépassés protège et fertilise le bonheur et les évolutions des vivants. La liesse est générale, le particulier lésé, au cours des péripéties de la fête, accueille sa disgrâce momentanée, voire périodique, avec résignation et même bonne humeur. La fête est voulue et consentie par tous les membres de la communauté. Il y a rassemblement, à la fois spontané et obligatoire. La participation du clergé en souligne la solennité. Chacun aide à la préparation, comme chacun entre dans la ronde, parce que chacun attend un effet heureux des cérémonies : fertilité, fécondité, désensorcellement, purification des demeures, paix dans le ménage, fiançailles obligatoires. Ainsi le saut du feu de la Saint-Jean a valeur de rite efficace : il assure le mariage dans l'année. L'allumage du feu est le privilège de certaines catégories d'âges : jeunes gens généralement, assistés de jeunes filles et d'enfants.

La communauté villageoise vit dans la présence de ses morts et les honore ; elle voit dans la jeunesse sa survie et la promesse d'une fécondité bénéfique. Le culte des saints se mêle aux évocations de fées et de lutins, et à des rites venant du fond des âges.

« Dieu aidant (et la fée, les oiseaux, les fourmis et les herbes des champs), on arrive à faire les choses infaisables. Mais il ne faut se vanter de rien. » (Henri POURRAT.)

(9) P. VIRTON, « Enquêtes de sociologie paroissiale », S.J. Ed. Spes.

La distinction moderne entre le sérieux et l'amusant, le travail et le jeu, n'est pas encore faite. L'homme, enlacé à la terre, enlève dans le courant de vie sa famille et son village. Il ne connaît que son petit pays, mais le connaît par cœur. Cet isolement a pour corollaires l'endogamie et la consanguinité. Mais lorsqu'on est tous réunis..., et entre cousins, on se croit en paradis.

Une telle communauté est modèle de cohésion et de stabilité, tout incluse dans la durée.

« Cens et taille à payer, quel crève-cœur ! »

Il nous faut prendre garde de trop embellir le tableau. Ce n'est pas dans les moments de détente et d'agrément que le paysan français forgeait son histoire. S'il est l'homme de l'alliance avec Dieu et la Terre, il est aussi l'homme de l'inquiétude, de l'économie et des provisions, celui qui veut prendre toujours plus de pouvoir sur les choses, et qui ne croit qu'à ces choses qu'il amasse, et dont la plus précieuse est l'argent. Son histoire est la lutte sans merci de l'opprimé contre les oppresseurs, nature et hommes.

« Voilà mille ans de douleur », s'écria MICHELET le jour où, dans son « Histoire de France », il prit contact avec les Jacques.

« Les Jacques pourraient bien être une révolte moins contre le système féodal que contre son dessèchement. Elles prendront la férocité des guerres de buissons et de venelles, où l'on s'étripe au couteau. Le paysan s'enrage contre les gens d'armes qui gâtent les blés aux pieds de leurs chevaux, qui pillent, qui font violence, qui tuent, dont tout le fait, à l'inverse du sien, est de gaspillage et de mort. La haine le change en bête... Les Jacques assomment, massacrent, jettent les enfants au brasier, violent les femmes nobles, avec une cruauté, une sauvagerie, une rage abêtie...

« Source de sang jamais seule ne coule. Il en s'écoule de partout et cela fait torrent. Elles ruisselleront d'âge en âge dans les révoltes paysannes. Le vieux rêve des Jacques les tient si fort, de ne rien savoir que leurs champs, qu'on les y laisse, et pas de taille, pas de gens de guerre, pas ! Mais le pouvoir leur passera la bride et les tiendra de plus en plus serrés...¹⁰ »

Dix siècles, quinze siècles de misères, et le compte n'y est toujours pas ! Guerres et trop souvent, lors des périodes de paix, années de récoltes insuffisantes d'où naissent les famines. Les guerres de

(10) Henri POURRAT, « L'homme à la bêche », Flammarion, 1940.

religion ajoutent des causes nouvelles de malheur. La paysannerie ne prend conscience de sa force qu'à partir de la Révolution de 1789 ¹¹.

* *

Dans les pages qui précèdent, nous avons sciemment et volontairement, entremêlé des faits et gestes qui appartiennent à des périodes différentes de l'Histoire. Nous souhaitons ainsi faire mieux ressortir l'unité et la permanence des données psycho-physiologiques de la race paysanne au cours des siècles écoulés. Dans la succession des générations, semblablement repliées sur elles-mêmes, les usages et les croyances ancestrales évoluent, mais si lentement qu'on les croirait immobiles. De l'homme à la bêche au laboureur puis à l'agriculteur, le paysan courbé redresse l'échine et lève la tête, il émerge de la glèbe et de son silence. Puisse-t-il le faire pour son complet épanouissement, sans oublier les constantes, et vitales, lignes de force qui ont guidé ses pères !

« L'éternel » paysan nous apparaît comme celui qui se donne à sa tâche en grande certitude, et qui a par-dessus tout le respect, la sourde passion de la vie. Il a le sens de la durée, non seulement celle qui est nécessaire à la vie pour s'épanouir, mais aussi celle de la tradition, de l'Histoire et de l'enracinement. La lutte journalière contre la nature, l'emboîtement de la personnalité dans l'ordre nécessaire à l'aménagement des champs, ont modelé cet ensemble psycho-physiologique fait de primarité, de lenteur, de lourdeur, d'opiniâtreté, d'impassibilité.

Le paysan vibre à l'unisson des rythmes solaire et saisonnier. Il sait que « si le grain ne meurt », il n'y aura pas de moisson ; que l'arbre ne donnera son fruit que si on le taille, la vigne ses grappes que si on l'ébourgeonne et on la pince. Il sait que depuis le jardin d'Eden rien ne s'obtient plus que par la peine, mais que la peine peut former toute créature à une vie plus haute. Il sait qu'on « ne mange pas son blé en herbe », ni qu'on ne tire sur la tige pour la faire pousser plus vite. Il possède la vertu d'attente, « l'ardente patience » dont parlait RIMBAUD.

Ces leçons valent pour tous les hommes ; elles sont de tous les âges, comme elles demeureront les fondements de la Sagesse jusqu'à la fin des temps. Elles offrent un témoignage de quiétude et de santé mentale.

(11) Cf. le gros ouvrage de Gérard WALTER, « Histoire des paysans de France », Flammarion, 1963.

* *

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce chapitre a puisé l'essentiel de sa substance dans les ouvrages suivants :

FAUCHER (D.). — Le paysan et la machine. Edit. de Minuit, 1954.

MOUNIER (E.). — Traité du caractère. Edit. du Seuil, 1946.

PORAK (R.). — Un village de France. Doin éd., 1943.

POURRAT (H.). — L'homme à la bêche. Flammarion éd., 1940.

VARAGNAC (A.). — Civilisation traditionnelle et genre de vie. Albin Michel éd., 1948.

WALTER (G.). — Histoire des paysans de France. Flammarion éd., 1963.

CHAPITRE II

L'APPARTENANCE COSMIQUE

« En dehors des astronomes, il n'est plus guère que deux sortes d'hommes qui vivent avec les étoiles et les météores : le marin et le paysan. Seuls, ils occupent les vraies dimensions de notre corps. »

E. MOUNIER ¹

Articulé avec la terre nourricière, maîtresse ensorcelante mais rude, le paysan sait qu'il n'est qu'un élément d'un vaste « complexe vivant » où les espèces animales et végétales coexistent, en régime de parasitisme ou de symbiose, luttant entre elles, se disputant l'espace et la nourriture. Dans le grand bain de vie où il est plongé, tout se tient : la nature qui l'entoure et celle qui est en lui. Il n'est lui-même qu'un fragment de nature, qui subit le conditionnement du lieu où il vit, comme la végétation qui y croît et la faune qui s'en nourrit. La vigueur et l'héroïsme de sa race dépendent de sa victoire sur les inconvénients d'une ambiance hostile.

A aucun moment il ne peut se soustraire à l'influence de l'environnement naturel. Qu'il en ait conscience ou non, que ses sens en perçoivent les effets ou non, la nature agit directement sur son corps et sur son esprit, réglant sa vitalité. L'empreinte en rejaillit sur l'alimentation, le vêtement, l'habitat, le genre de vie et la santé.

La détermination géobiotique

Nous ne savons encore que peu de choses des mille courants qui relient l'homme à ce plus vaste corps et charrient ses influences jusqu'à notre corps domestiqué. De nombreux faits épars, connus

(1) Ouvrage cité.

d'ancienneté et empiriquement, n'ont pas encore trouvé leurs lois et leur synthèse. Bien des recherches restent à faire pour fixer la part de vérité d'observations millénaires et les étayer sur des démonstrations scientifiques. On s'est plus hâté de percer le secret des forces cosmiques du point de vue de la connaissance et de l'utilisation des choses que de la connaissance de l'homme. Et dans une matière encore aussi incertaine, la spéculation et le poncif s'installent vite. Nous sommes cependant assez largement plongés dans les grands rythmes naturels pour que l'imagination même accepte de croire à leur importance.

Il y a longtemps qu'on a relevé empiriquement, et parfois avec quelque rigueur, l'influence de la lune sur la santé, les infections, l'équilibre organique et les indispositions de la femme. Les épileptiques font leur maximum de crises à la pleine et à la nouvelle lune : ce qui les fit jadis nommer lunatiques. La fin de la nuit connaît le maximum des morts et des naissances. Les statistiques révèlent que le nombre des suicides et celui des admissions dans les hôpitaux psychiatriques augmentent avec le printemps.

Chacun sait que l'atmosphère orageuse oppresse et déprime. Avant qu'éclate l'orage, le dégoût d'agir, l'apathie, entrent en conflit avec un état d'excitation motrice, qui affecte le sommeil. Une même excitation est perceptible et observable chez les animaux : les calmes poissons sautent hors de l'eau ; les hirondelles volent bas, poursuivant les mouches, moustiques et taons, plus avides de sang qu'à l'ordinaire, et spécialement menaçants pour le bétail et les humains qu'ils harcèlent. Les décharges électriques par voie d'éclair ou de tonnerre remplissent d'effroi les âmes simples ou hypersensibles. L'éducation et la meilleure connaissance des phénomènes atténuent cette peur naturelle, commune à beaucoup d'animaux. La pluie ou la grêle qui suivent apportent une sensation de soulagement et de bien-être.

Sont également déprimants : l'air épais, pesant et froid de temps de neige, les changements de temps qui réveillent les douleurs des rhumatisants, le brouillard qui accable et irrite, et qui est facteur de spleen et de désespérance s'il persiste. Le « vent du Midi »² favorise l'asthénie, qui parfois touche à la prostration, terrain d'élection de toutes les affections psycho-somatiques. La chaleur de l'air ambiant fatigue. A l'inverse, la chaleur rayonnante du soleil rend l'homme satisfait et un peu paresseux. Les temps frais stimulent, et nous nous sentons nous-mêmes « frais » pour l'action, dispos, non-

(2) Cf. travaux de MOURIQUAND.

fatigués, d'une humeur dégagée. En règle générale, la clarté, la luminosité élèvent l'activité des fonctions vitales, l'obscurité la diminue. Le crépuscule rend l'âme mélancolique et pas seulement chez les poètes.

Selon sa « constitution », la sensibilité à la chaleur, au froid, à un climat donné, varie beaucoup d'un individu à l'autre. Il en est de même de la perception des odeurs apportées par l'air, des couleurs et des sons qui excitent ou apaisent. A certains sujets, la nature « ne dit rien », et les états du temps ne sont perçus par eux que dans la mesure où ils favorisent ou entravent l'exécution de leurs projets. Pour d'autres, le temps qu'il fait n'est jamais celui qu'il faudrait. Entre ces cas extrêmes se placent toutes les nuances intermédiaires, y compris les sujets sensibles, véritables « baromètres ambulants », aptes à prédire le temps qu'il fera. Cette hypersensibilité est fréquente chez des organismes anormaux ou malades, mais elle n'est pas leur lot unique. Les effets du milieu retentissent également sur le bien portant selon son hérédité, son degré d'accoutumance et de fatigue.

La structure chimique du sol et du sous-sol, leur disposition géologique, sont aussi des facteurs susceptibles d'exercer, isolément ou conjointement, une influence sur l'homme. Ainsi, la radioactivité du sol varie selon qu'il s'agit de roches cristallines ou sédimentaires, appartenant à des massifs anciens ou récents. Ainsi la foudre ne tombe que rarement sur les calcaires compacts, mais éclate souvent sur les roches siliceuses ou renfermant des minerais métalliques ; les endroits les plus exposés étant à l'aplomb des failles, c'est-à-dire au-dessus de la ligne de contact de deux terrains différents. Ainsi la radiesthésie...

Selon la perméabilité et la nature du sol, prédominance sécheresse ou humidité, réverbération, chaleur et luminosité, créant avec le concours de la végétation, elle-même sous la dépendance directe des propriétés telluriques, des « micro-climats ».

Céréales, légumes, fruits, lait doivent au terroir non seulement une saveur particulière, mais une richesse ou une pauvreté relatives en sels minéraux. Les eaux d'infiltration recueillies par les puits et les sources, pour la boisson et les usages domestiques, sont de véritables « solutions », reproduisant dans une certaine mesure la composition chimique du sol^{3, 4}.

(3) Cf. Docteur CARLES, « Agents pathogènes du climat ; les éléments contre l'homme », Masson, 1945.

(4) Cf. Docteur Willy HELLPACH, « Géopsyché », Payot, 1944.

Les *oligo-éléments*, ces atomes minéraux (métaux et métalloïdes) qui agissent à l'état de traces, ces catalyseurs d'enzymes dans le règne végétal et dans le règne animal, offrent l'un des meilleurs exemples des interdépendances étroites qui existent entre le sol, les plantes, les animaux et l'homme. Les oligo-éléments, aussi importants que les vitamines et les hormones, sont à la charnière de tous les métabolismes : anabolisme comme catabolisme. Et les recherches dont ils font l'objet sont également précieuses pour le biologiste, le médecin, le vétérinaire et l'agronome^{5, 6}.

Ainsi la structure chimique du sol, les accidents du terrain, l'insolation, les vents, le nombre des sources et la qualité de l'eau concourent à déterminer l'état dans lequel l'homme « se sent » et par là ses possibilités d'agir. On ne peut nier que l'action continue et répétée de génération en génération au sein de populations endogames, économiquement isolées sur un terroir donné, de certaines caractéristiques inhérentes au sol nourricier, influe sur la morphologie, la physiologie, la psychologie et la santé des habitants. Il y a un peu moins d'un siècle, DURAND DE GROS, étudiant les habitants du Rouergue, du Quercy et du Languedoc, notait des différences morpho-psychologiques selon que les hommes étaient établis sur des terrains granitiques ou des plateaux calcaires⁷. Dans ce sens, on peut écrire après Jean YOLE : « Notre maître et ami, le *lieu*. »

Autre site, autres mœurs !... Ainsi le montagnard diffère de l'homme de la plaine. Les régions montagneuses de France sont occupées essentiellement par des individus de race alpine, brachycéphales. Des facteurs pathologiques, tels que le rachitisme et l'hypothyroïdie, ont parfois renforcé les effets de l'alimentation, de l'hygiène et de la consanguinité pour accuser, au cours des siècles passés, l'arrondissement du crâne. Par ailleurs, l'altitude, le froid, l'isolement ont fait des montagnards l'une des variétés les plus courageuses de la paysannerie. L'échelonnement des étages bio-climatiques, la durée décroissante avec l'altitude de la période pendant laquelle le sol est débarrassé de neige, enfin, la nécessité de constituer de suffisantes réserves fourragères pour la stabulation d'hiver, ont imposé à l'exploitation et à l'habitat des astreintes très rigoureuses. Il en naquit des combinaisons très anciennes et très solides d'un semi-nomadisme

(5) Cf. Andrée GOUDOT et Didier BERTRAND, « Les oligo-éléments », *Que sais-je ?*, P.U.F., 1962.

(6) Cf. « Oligo-éléments », étude des laboratoires T.E., Riom, 1961.

(7) De nos jours, de tels caractères spécifiques s'estompent, en raison de la mobilité de l'homme, de la variété de ses sources alimentaires et de la régression des isolats.

de culture et d'un semi-nomadisme d'élevage. L'homme a adapté l'économie aux conditions naturelles, selon des processus qui ont varié de vallée à vallée, et selon une discipline stricte qui coordonnait l'activité de toutes les familles. Le cadre a imprimé si nettement sa marque que, lorsqu'il s'altère, le fait humain qui y est né se dégrade jusqu'à s'abolir.

Là, il faudrait distinguer entre haute et basse montagne ; il faudrait traiter des plaines de l'Ile-de-France, de l'Ouest, du Nord-Est ; il faudrait mentionner les régions côtières, et la forêt qui est « barbare », selon HUGO. Chaque vallée, chaque « pays » de France, selon la proximité ou l'éloignement des villes, selon le climat, les cultures, le droit, la civilisation traditionnelle qui leur sont propres, donnent au paysan (« l'homme du pays »), comme à son habitat, un caractère particulier. En raison de cette extrême diversité, il nous semble (et en cela nous parlons, un peu contre nous-mêmes) que les études approfondies de la condition paysanne ne peuvent être que locales ou régionales.

Le problème de l'eau

Le manque d'eau est l'une des causes certaines de l'exode rural. L'insuffisance en eau peut interdire la rentabilité d'une exploitation. Et la jeune paysanne, surtout, estime qu'un logement en ville, même s'il est dépourvu de tout attrait, a sur sa ferme l'avantage de posséder l'eau... à l'étage.

Près de la moitié des 38.000 communes françaises sont privées d'un système d'adduction d'eau potable. Les régions où le retard est le plus marqué sont situées dans l'Ouest et le Centre-Ouest. La population non desservie groupe plus de dix millions d'habitants résidant, pour la plupart, dans des communes peu importantes ou des hameaux isolés. Aller quérir l'eau à la fontaine, à la source ou au puits, accroît la fatigue et accélère l'épuisement. Sans eau, comment promouvoir l'hygiène et les installations sanitaires et ménagères ?

Si l'eau est le sang de la terre, ceci est particulièrement vrai en montagne. Pour les gens des plaines et des villes, la montagne apparaît comme un immense réservoir. Mais, pour les paysans des montagnes, les crues des torrents sont comme l'hémorragie de leur propre sang. En effet,

« cette eau, c'était de "l'huile" » disait-on, le premier des biens de la montagne, en juillet-août. C'était de l'eau d'arrosage, c'est-à-dire de l'herbe. De l'herbe, c'est-à-dire des vaches, des

chèvres, des moutons satisfaits. C'est-à-dire du lait, du fromage, du beurre, de la viande, de la laine. Cependant que le soleil mûrissait les moissons »⁸.

Il y avait de la terre autrefois sur les pentes, des murs pour retenir la terre et l'eau, des hommes pour entretenir les murs, des sources pour abreuver bêtes et gens, et des villages bien vivants. Mais, à la suite de déboisements intempestifs et inconsidérés, à la suite des érosions bio-physiques, l'eau est devenue trop rare, le paysan s'en va, la montagne devient déserte, tandis que les crues menacent les riverains des basses vallées. La condition absolue du maintien de l'occupation humaine dans bien des zones montagneuses est de freiner l'eau le plus haut possible et tout au long des pentes, en le plus grand nombre d'endroits possibles. C'est dire l'urgente nécessité de reboiser intensément et de façon cohérente, en limitant parfois l'élevage, chaque jour plus extensif, et en éduquant le berger qui met constamment le feu à la bruyère et aux genêts pour permettre le rajeunissement des pousses et des herbages^{9,10}. C'est dire l'intérêt de créer des lacs collinaires, ces réserves d'eau de 10.000 à 100.000 mètres cubes, stockées derrière une digue en terre de quelques mètres de hauteur, barrant le fond d'un vallon. Ils seront des éléments essentiels dans la protection de la forêt et des vallées, ils seront des auxiliaires précieux des cultures grâce à l'irrigation, ils seront des pôles d'attraction pour le tourisme et des centres de loisir pour la population. Ainsi pourrait-on dans une large mesure limiter le mal et accommoder l'utile à l'agréable, puisque l'agréable n'est pas inutile.

De tout cela, il ressort que le problème de l'eau est à la base d'un équilibre biologique total, à la base de l'équilibre physiologique et psychologique de l'homme. Les problèmes de l'aménagement du territoire et de la protection des sites lui sont intimement liés. Mais...

« autant et plus que la forêt, l'eau exige la présence active et diligente de l'homme » (L. GACHON).

L'empiètement humain sur l'environnement naturel

Il appartient certes à l'homme de tenter de dominer la Terre et de domestiquer la nature, mais il ne doit le faire qu'en connaissant

(8) L. GACHON, « L'eau domestiquée » (cité par la revue *Chambres d'Agri-culture*, n° 285 : « L'eau »).

(9) Cf. FONT-VIVE (*Revue d'Etudes et d'Information pour la Réalisation du Parc National Culturel des Cévennes*, n° 6-7 : « Les eaux »).

(10) Cf. *Bulletin de la Fédération Française d'Economie Montagnarde*, 1961-1962, n° 12.

et en respectant les données de son appartenance cosmique. L'homme doit savoir jusqu'où il ne doit pas aller. La Science ne doit pas l'inviter à briser le cercle mais à s'épanouir en son centre. L'empêtement incessant des occupations humaines sur l'environnement naturel a son terme dans le respect des relations d'*interdépendance* de l'homme et de la terre¹¹.

L'hérédité et, à un moindre degré, l'ambiance, révèlent à l'homme des limites qu'il ne peut franchir, comme « personne ne peut sauter par-dessus son ombre ». Le temps qu'il fait et le climat, le sol et le paysage font de nous ce que nous sommes. Mais, dans un grand nombre de cas, et d'autant mieux que nous apprenons à mieux les connaître, nous faisons d'eux ce que nous voulons. Dans une certaine mesure, nous modelons l'ambiance qui pèse sur nous. Notre domination sur les forces de la nature est la récompense des connaissances acquises de la domination des forces de la nature sur nous. Et toute liberté nouvellement reçue nous révèle de nouvelles dépendances. L'homme vit dans un univers que, perpétuellement, il se reconstruit pour lui-même, dans un sens qui n'est pas toujours favorable.

Un exemple, emprunté à l'eau, en témoigne : la nappe phréatique, qui assurait la richesse de la plaine de Pierrelatte, s'écoule désormais dans le canal de Donzère-Mondragon, stérilisant des terres riches et ruinant de nombreuses familles paysannes¹².

L'aménagement fluvial du Rhône ne doit pas faire oublier d'avantage cette autre « peine des hommes » expulsés...

« Des femmes s'en allaient inconsolables. L'anéantissement du pays où elles étaient nées, et dont chaque arbre, chaque lopin portaient leurs souvenirs, les rendaient tristes comme devant la mort. Elles maudissaient ceux qui leur infligeaient le deuil de ne pas finir leur vie là où elles l'avaient commencée.

« Ça se paie, ce qu'ils nous enlèvent. La vieille maison et les habitudes, et les souvenirs. On y est tous nés, et maintenant elle meurt avant nous. »

« Chacun emportait les meubles, les tuiles du toit, les poutres de la charpente, tout ce qui pouvait descendre de la démolition sans que l'on risquât trop de se tuer pour l'atteindre. Alors, arrivait un peuple d'ouvriers venus de tous les coins de France, d'Outre-Mer et de l'étranger, des repris de justice, qui entraient dans le carrousel des machines et la ronde des "trois-huit", vivant en dortoirs groupés en cités.¹³ »

(11) Cf. XXX^e *Semaine Sociale Universitaire* (25-29 novembre 1963). Institut de Sociologie, Bruxelles : « Nature, Ressources naturelles et Société ».

(12) Revue *Chambres d'Agriculture*, n° 285 : « L'eau ».

(13) Pierre HAMP, « Kilowatt », Plon, 1957.

Les résistances de ces paysans n'étaient pas illégitimes. Il ne faudrait pas que le développement économique ajoutât aux douleurs des hommes.

Parmi les empiètements humains, on peut citer encore : la pollution des eaux, contre laquelle luttent avec acharnement nos hygiénistes, que cette pollution soit naturelle, urbaine, industrielle ou de navigation ; l'usage inconsidéré des hormones et des antibiotiques, pour accélérer la croissance des animaux et les traiter ; la pulvérisation à la surface de la terre de milliers de tonnes d'insecticides, qui entraînent la disparition d'insectes indispensables à l'équilibre biologique du milieu. Avec l'insecte meurt l'oiseau qui s'en nourrissait, et aussi la fleur pour laquelle il véhiculait le pollen ¹⁴.

Afin que la prédiction angoissée et angoissante de Jean Rostand sur « la nature lentement assassinée par les hommes » soit contredite, il est urgent de se remémorer l'alliance naturelle, pleine de sens métaphysique et d'équilibre biologique qui unissait, hier, le paysan à la terre. Dans le jeu des phénomènes naturels auxquels il reste asservi, l'homme possède un rôle de catalyseur, pour le meilleur et pour le pire.

« Il ne gouverne la Nature qu'en lui obéissant. » (BACON.)

Mais cet enlacement si étroit, et à double face, du paysan à la Terre demeure aussi l'une des grandes leçons offertes à la méditation des citadins.

Simplex réflexions à l'intention des citadins

Le citadin, calfeutré dans la grand'ville, espère de plus en plus aujourd'hui dans le pouvoir curatif de la nature, dont il s'est éloigné. A son insu, sa confiance naît plus des « profondeurs primitives de l'âme » que des notions d'hygiène ou de thérapeutique. Moins la nature est contaminée par l'artificiel, plus est grand le réconfort qu'elle procure à l'homme de la cité. Le plus beau parc, la campagne cultivée (ou civilisée) la plus attrayante, rappellent trop encore l'envahissement par l'artificiel de l'ensemble de la vie. Ce réconfort de la nature est recherché de plus en plus en haute montagne, en mer, au désert ou dans la forêt primitive. Savoir si on le trouve où on le recherche est une autre question... Quelques jours d'escalade ne renouent pas le lien admirable de l'apparement inerte et du visiblement vivant, qui « animait » l'un et « enracinait » l'autre.

(14) Cf. Rachel CARSON, « Printemps silencieux », Plon, 1963.

La nature ne parle pas le même langage au paysan et au citadin. Pour le paysan, bruits, odeurs, couleurs ont une valeur pratique : ils sont des signaux qu'il utilise pour son travail, sans se soucier de son agrément. Les formes, le relief, la luminosité sont trop liés à sa peine et à sa sueur pour qu'il les perçoive sentimentalement comme le citadin cultivé. Le paysan qui regarde le champ qu'il laboure ne le voit pas en tant que paysage : il n'en aura pleine conscience et n'en conservera la nostalgie que lorsqu'il quittera son pays. Il faut que cessent les préoccupations utilitaires, il faut qu'existe un certain minimum de sécurité contre les « éléments » pour que la nature commence à être un paysage, c'est-à-dire un cadre et un spectacle. Comme l'acteur, le paysan ne voit pas la scène sur laquelle il se meut, il est décor lui-même parmi d'autres décors, visibles ou invisibles, comme l'étaient les fées et les lutins, les elfes et les monstres, dans le grand jeu de la vie. Le paysage de l'air libre met plus que tout autre en disposition de sentir les valeurs éternelles. Et les moines savent bien que

« rien n'assied un jugement comme de le dresser sur de fortes racines de la terre au zénith, rien n'assure le bon sens, n'abaisse la prétention, n'aère l'intelligence, n'élargit le geste, ne décourage la médiocrité, comme de camper sa vie en plein univers et de toujours maintenir sous "le ciel étoilé au-dessus de nos têtes", les perspectives familières de la vie quotidienne » ¹⁵.

On sait depuis longtemps le pouvoir de purification, de clarification de l'état psychologique, le pouvoir de rénovation intérieure que possède la nature, quand il s'agit de mettre un terme à des chagrins amoureux ou non. Vers ces pouvoirs se retourne la destinée citadine, qui s'est écartée de l'antique bon ordre de l'univers. Et s'il est bon parfois qu'un cœur trop accablé se reprenne pour un temps dans une retraite oublieuse, la grande vérité demeure : il doit moins s'agir de demander à la nature un refuge contre l'homme et les sollicitations de la vie, que de partir à la découverte de notre mesure cosmique, en cherchant à épanouir toutes les mesures de notre être.

Mais, il reste vrai également (comme nous le verrons) que cette même nature belle et silencieuse, accueillante et apaisante pour le citadin, peut opprimer le rural, jusqu'à la dépression, sous le poids de son silence et de sa solitude.

(15) E. MOUNIER, *ouvrage cité*.

* *

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

CARLES (Docteur). — Agents pathogènes du climat. Les éléments contre l'homme.
Masson éd., 1945.

HELLPACH (W.). — Géopsyché. Payot éd., 1944.

MOUNIER (E.). — Traité du caractère. Edit. du Seuil, 1946.

SORRE (M.). — Les migrations des peuples. Flammarion éd., 1955.

« FONT-VIVE », Revue d'études et d'information pour la réalisation du Parc
National Culturel des Cévennes.

CHAPITRE III

DE L'HOMME COURBE SUR LE SILLON A L'HOMME DEBOUT : LE GRAND "MENAGE DES CHAMPS"

« Une des plus grandes douleurs de la nature humaine est la douleur que lui cause une idée nouvelle. * »

L'alliance immémoriale du paysan et de la Terre, assortie d'un mécontentement pareillement immémorial, était un mariage de raison, une soumission au destin. La vie du paysan, courbé sur la glèbe, n'était pas organisée sur l'argent. Elle allait avec les jours, les températures et la poussée de l'herbe. L'unique question était le labourage : tout faire produire au pays et se satisfaire uniquement de ce qu'il donne. Entre les modes de culture et l'outillage qui leur était associé, régnait un accord voisin de la perfection. La tradition semblait sécurité et même prévoyance, et n'admettait ni critique, ni innovation. Les façons de faire et les façons de vivre se perpétuaient avec la force souveraine de la vie persévérant dans son être. Les penser et les dire accompagnaient cette continuité vécue mais ne la déterminaient pas. Et le paysan mal pourvu de moyens et ignorant par surcroît, restait prisonnier de ses habitudes. « Pour échapper à cette ankylose de l'esprit, il faudra attendre une "révolution" des systèmes de culture eux-mêmes. Et, peu à peu, toute la vie paysanne en sera changée¹.

Le XVIII^e siècle marquera le début de cette ère nouvelle.

La civilisation industrielle et « l'air du siècle »

Il n'y a pas filiation directe entre la « révolution » industrielle et la « révolution » agricole. Seulement, peut-on continuer de ne

(*) Pensée de l'économiste anglais Walter BAGEHOT.

(1) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

connaître que la terre et d'ignorer la cité, d'ignorer l'argent ?... Dans la masse organique des pays, se forment des centres nerveux, les villes, et un nouvel âge est en train d'y naître, qui succède aux âges paysans. Là-bas, la Science met au point des outils merveilleux, et la cité, lointaine et prestigieuse, fait mirage pour le paysan.

Le chemin de fer aide au reflux de la vie vers les villes. Entre 1848 et 1920, il n'y a pas que simple coïncidence entre l'ère des chemins de fer et le déracinement rural. Le rail est moyen de pénétration et d'évasion. Dans un paysage rural, il est une création plus artificielle, plus linéaire, plus accidentelle que la route ou le canal. Le chemin de fer s'est présenté comme un étranger au village, tantôt accueilli, tantôt rejeté comme un intrus, mais ... il a fait disparaître la route avec ses chevaux et ses relais ².

Devant les prodiges de la civilisation industrielle, le paysan n'a plus pensé grand'chose de ses coutumes terriennes. Ce qu'il en tirait lui a paru n'être rien en regard de ce que le citadin tirait de ses techniques. La machine fut toujours son rêve, secret, inconscient et sournois, de semeur, de faucheur, de batteur en grange, s'efforçant lui-même d'être machine par la régularité et la cadence. Ses pères au long des âges n'ont cessé d'inventer des procédés, des instruments et des outils nouveaux. Son fils, ingénieur, réalisera sa secrète pensée, celle d'une main-mise sur la création même. Et le paysan alors, n'a plus osé former les jeunes. Il est devenu

« honteux de ses proverbes, chansons et histoires, pauvre sapience à odeur de pommes et de paille, bonne à laisser dans le bahut... les contes furent oubliés ; ne restait à la fée que de se cacher sous la chaise des nourrices et sous le tabouret des bergères » ³.

Les anciens jeux et fêtes, qui jaillissaient du terroir, sont rejetés, oubliés, remplacés par des distractions nouvelles, préfabriquées, livrées pour l'achat et la consommation. Les applications, économiques et sociales, des progrès de la Science bouleversent le genre de vie et alors

« disparaissent les traditions qui tenaient de lui leur seule cohérence et qui, intellectuellement, idéologiquement, étaient inorganiques » ⁴.

(2) Cf. « Les routes de France depuis les origines jusqu'à nos jours », *Association pour la Diffusion de la Pensée Française*, 1959.

(3) Henri POURRAT, « Trésor des contes », Introduction.

(4) André VARAGNAC, « Civilisation traditionnelle et genres de vie », Albin Michel, 1948.

Certes la gerbaude ou bouquet de moisson, offert par les moissonneurs et les javeleuses à la fermière est impossible à concevoir avec la lieuse qui dispose elle-même les épis en petits tas ficelés mécaniquement. Le mardi-gras, la mi-carême avaient un sens lorsqu'on mangeait rarement de la viande : la bombance était revanche sur l'abstinence de toute l'année. Mais pour mettre en décadence les traditions de notre paysannerie, il fallait qu'à des ébranlements multiples s'ajoutât une véritable révolution psychologique. Lorsque les coiffes disparurent : les prédicateurs tonnèrent, les religieuses supplièrent, les mères grondèrent, les pères se fâchèrent, les chatelains fulminèrent. Rien n'y fit. Les filles suivirent la mode. Ainsi les petits groupes locaux se dissolvaient en des collectivités plus vastes. Partout s'ouvraient portes et fenêtres. Et tout y aidait...

L'électrification apparue vers 1885, s'intensifia dans « les écarts » à partir de 1930. L'usage de l'écrit et de l'imprimé devint grandissant : à la lecture de « l'Almanach » et du journal hebdomadaire se substituera celle du quotidien, dans les moindres hameaux. La conscription, le service militaire déracinait le jeune paysan, mais seul il en était marqué : la vie du village continuait et l'absent était réabsorbé sans peine à son retour. Mais vint la grande guerre de 1914-1918 qui mobilisa tous les hommes de 18 à 50 ans, les mélangeant d'abord, puis les ségrégant selon leurs compétences techniques et leur niveau d'instruction. Seul le paysan, qui n'avait autre chose que sa résistance physique était conservé au combat direct et aux assauts des tranchées. Sur 1.500.000 tués, il y eut un million de paysans. L'homme des champs prit alors conscience de son infériorité sociale, il put se convaincre que « celui qui sait quelque chose est toujours mieux que celui qui ne sait rien ». Ainsi notre grand-père paternel s'avisa-t-il d'envoyer ses enfants « au collège » car nul n'y allait jusqu'alors, à moins d'entrer au Séminaire. Pendant quatre ans, cet « arrière » dont le poilu disait « pourvu qu'ils tiennent ! » tint bon. L'épouse ou la veuve menait la ferme, aidée des vieux, des enfants, des voisins.

La bourgeoisie rurale s'était depuis longtemps enfermée dans une douce sécurité, loin de la vie industrielle qui naissait. Elle avait réduit ses naissances pour qu'à chaque génération, par le mariage, une fortune peu ou point divisée se doublât d'une autre qui ne l'était pas davantage. Mais l'initiative, la volonté, le goût de l'effort, l'esprit d'entreprise s'amenuisaient. L'économie qui était générale, intense et ingénieuse, la polyculture qui constituait une sorte d'assurance par la division des risques, l'éducation classique et latine, tout contribuait à endormir l'énergie de la race bourgeoise. Quand la main-d'œuvre agricole a commencé à disparaître, on employa les machines, mais les bras manquèrent pour les conduire. Les domaines qui

donnaient l'aisance à leurs propriétaires devinrent une charge, mais on n'avait plus d'ardeur pour lutter. Une race se mourrait, et la terre lui refusa un jour la vie facile et agréable, l'influence et le prestige qu'elle lui avait fidèlement donnés. Bien des fils uniques furent tués sur les champs de bataille entre 1914 et 1918, et la branche, privée d'héritiers directs, laissait tomber un héritage qui s'en allait grossir la fortune des collatéraux. On vendit le vieux logis. Et, jeunes en tête, tous quittèrent les champs pour la ville, vers le commerce ou l'industrie, le droit ou la médecine, les fonctions publiques⁵...

Les paysans bénéficièrent des reliques bourgeoises. Les gains réalisés pendant et après la guerre les mirent à l'aise et permirent à beaucoup d'acheter leur ferme, notamment entre 1920 et 1930.

Une réelle émancipation en résulta : ils étaient délivrés de l'humeur de leur propriétaires. Et la vie paysanne n'ayant souvent été qu'une longue convoitise, l'acquisition ou l'agrandissement de la ferme scellait délicieusement l'attachement à la terre cultivée, offrant en outre la sécurité. Les paysans occupent aussi, au Conseil Municipal les places laissées vacantes par la défection de la bourgeoisie.

La terre demeure, mais l'homme change : son âme est ailleurs. La chronique du village paraît misérable en regard de celle de Paris qu'apporte le journal. On supporte de moins en moins l'effort continu, solitaire et monotone sur les sillons. Le maquignonnage fleurit, il est un jeu qui justifie la présence dans les foires, deux ou trois jours par semaine. Mais l'homme devenu maquignon est moins dévoué à la terre. Les engrais permettant d'accroître les récoltes en fourrage, donnent une extension inattendue à l'élevage du bétail. Là où l'on ensemait près du tiers de la surface totale de la ferme, on se console d'avoir moins de blé, ce blé qui coûte tant de sueurs, en conduisant les belles vaches à la prairie. Mais

« le laboureur qui devient berger déchoit en énergie. La lutte avec la terre était un duel, un corps à corps farouche. L'homme s'y raidissait de toute la puissance de ses muscles »⁶.

Le paysan perd le goût de l'épargne acharnée, il sacrifie au bien-être et au luxe, il est sensible aux enseignements de l'école et du livre. L'amour de la petite patrie qu'était le village se dégrade. Beaucoup rêvent d'être facteur ou d'obtenir la recette ruraliste du canton. Celui qui peut devenir cantonnier, employé de chemin de fer, ouvrier en ville ou militaire, part vers l'assurance d'une retraite. Les domes-

(5) Cf. Docteur Emmanuel LABAT, « L'âme paysanne », Delagrave.

(6) Docteur E. LABAT.

tiques agricoles, très mal logés chez leur patron et relativement peu rétribués, sont les plus sensibles à ces appels. Les servantes de ferme disparaissent préférant, faute de mieux, être bonnes en ville. Le logement, le vêtement, la nourriture s'améliorent. La morbidité régresse, mais aussi la natalité, en vue de l'enrichissement et de l'ascension sociale.

Les premières automobiles apparurent au début de ce siècle, mais restèrent le privilège de quelques marquis. Elles obtinrent dans les campagnes un vif succès de curiosité. Les paysans ne commencèrent à en faire l'acquisition que vers 1925, mais en 1940, le nombre des bénéficiaires était encore réduit. A l'opposé du chemin de fer, l'automobile a apporté aux campagnes, plus qu'elle ne leur a enlevé : elle amenait une activité beaucoup plus diffuse. Vers 1930, avec l'expansion des transports automobiles, une certaine stabilité dans l'exode rural s'est installée. D'autres moyens de transport comme la bicyclette ou l'autobus ont contribué à réduire les distances, à multiplier les échanges, et à faire perdre à l'église ses fidèles.

La bicyclette (comme plus tard le vélomoteur, la motocyclette ou l'automobile) donne aux jeunes gens, dispersés dans les hameaux, une autonomie qu'ils n'avaient pas. Le cinéma s'est installé le samedi ou le dimanche, dans une salle d'auberge du chef-lieu de canton. Et pour un bal ou un film, les jeunes gens parcourent le dimanche après-midi, comme sans fatigue, un chemin plus long que celui qui leur paraît insurmontable, le matin, pour assister à la messe. La séduction du Christianisme a moins de pouvoir que l'attrait du marché, du cinéma ou du bal. Souvent deux jeunes filles seules s'y accompagnent mutuellement, dansant ensemble à l'occasion, faisant une conscience, gardées l'une par l'autre.

« Les démons que l'Eglise n'a jamais pu exorciser, s'emparent de la place ; pendant des siècles, sans relâche, elle a lutté contre le comédien, l'aubergiste et le ménétrier. Le cinéma, le café, le jazz l'ont désarmée. Ils lui disputent ses sujets toute la journée du dimanche et ils ne les disposent guère à recevoir les sacrements ou les insignes des congrégations. La vapeur, l'électricité ont eu sur la pratique religieuse une action dissolvante que la philosophie et l'Histoire se flattèrent avec moins de succès de mener à son terme. ⁷ »

Ainsi, par le simple bouleversement des mœurs communes, l'Eglise perdit beaucoup de ses fidèles.

(7) G. LE BRAS, « Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France », vol. II.

Aujourd'hui, dans la plupart des fermes, résonne la radio. La télévision porte ses images jusque sous le toit de chaume. L'enfant qui va faire paître ses vaches siffle ou chante un air parisien, à moins qu'il ne porte avec son bâton un poste à transistors. Tous ces « arts ménagés », ces « radioguidages et téléguidages », comme les nommait un humoriste, multipliés depuis la dernière guerre, apportent au paysan des voix et des opinions de toutes tendances, formant la base des conversations, forçant à réfléchir mais surtout à comparer. L'air du xx^e siècle⁸ a envahi la campagne, y colportant des notions de publicité, de vitesse, de tourisme, de loisir, de rationalisation ménagère, inconnues jusque-là. En rapprochant les paysans du plus lointain, la technique les a éloignés du plus proche. Mais on ne va pas contre l'auto, l'avion, la radio, la télévision. On ne peut plus se suffire à soi seul de son petit ménage des champs, en un coin perdu dans les pâtures. Le paysan veut être de son époque, il ne veut plus attendre de mourir, là, confiné dans sa somnolente bourgade. Il veut vivre avec les autres et marcher « dans le vent ». Tout va contre lui, et tout lui dit que son temps est révolu, que c'est la Science et la ville qui ont raison...

La désertion des campagnes

L'exode rural est l'un des phénomènes les plus symptomatiques de l'histoire des hommes depuis un siècle et demi. Il a nourri les foyers urbains. Il a paru aux yeux de beaucoup comme une calamité sociale. Il a suscité les accents les plus lyriques. Mais, gémir sur ceux qui partent ne sert à rien, ni à personne, pas même à ceux qui restent. Aussi faut-il écarter les éléments subjectifs pour parler de la désertion des campagnes. Elle demeure un fait général, présentant un caractère endémique.

Le mal a vingt noms, et il n'en a qu'un : « la terre qui meurt » expire d'un mal essentiellement moral.

La cause peut être de nature *économique*, mais ni la faim, ni la misère, ni la dure condition de l'ouvrier rural, aggravée par les crises qui ont secoué l'agriculture du Vieux Monde, ne fournissent l'explication complète du phénomène. Sans doute, on a pu constater que l'exode campagnard s'est précipité chaque fois que les crises ont rendu plus difficile l'existence dans les campagnes (chute de la sériciculture, désastres de la pomme de terre, ravages du phylloxéra...), mais ce ne sont là que des causes accidentelles.

(8) Cf. André SIEGFRIED, « Aspects du xx^e siècle », Hachette, 1955.

Un facteur *sociologique* intervient également : le relâchement des liens entre les groupes sociaux élémentaires, famille et village. A l'abandon des dialectes et patois pour le français, s'est ajoutée la tentation de fuir le milieu. Les petits métiers (tisserands, tailleurs, meuniers, tonneliers, marchands de blé, de vin ou de pommes...) sont allés vers les bourgs et de là vers les villes. Tout ce qui pouvait attirer hors des traditions semblait paré de quelque prestige. On était attentif à l'appel des grandes industries, d'autant que l'annonce de l'embauche sur les chantiers parcourait les communes et que le ramassage de la main-d'œuvre s'effectuait dans un rayon de plus en plus grand. Il faut aussi redire les effets du service militaire obligatoire et des guerres, car la Terre, amicale mais rude

« ne garde l'homme que s'il reste ignorant de certaines douceurs qu'enseignent les voyages »⁹.

Le développement des chemins de fer et le progrès des communications favorisaient la poursuite de ces mêmes douceurs.

Car c'est bien dans la fascination d'un genre de vie supérieur, ou jugé comme tel, que se trouve le moteur essentiel de l'exode rural. Les misérables ne sont pas seuls à désertir la campagne. La conscience de sa misère, devenue insupportable, ne suffit pas à mettre l'homme en mouvement. Il lui faut la représentation vive d'une existence heureuse et sûre sous d'autres cieux ; il faut que son imagination soit excitée. Les conditions économiques agissent moins, directement et de manière mécanique, que par les images et les désirs qu'elles font naître dans l'âme du migrant¹⁰. La raison de la fuite est avant tout d'ordre *psychologique* : une disponibilité morale, individuelle et collective, fait écho aux circonstances, pour aller de la simple velléité à l'acte irréversible.

Une vie précaire, resserrée, inconfortable, sans avenir et sans sécurité, est certes le lot de bien des ruraux. Mais dans le sentiment de la médiocrité de son existence et de son infériorité sociale, devant le manque d'hygiène et de confort, entrent chez le rural l'impatience de son isolement et de son indépendance à l'égard du milieu, la privation des distractions urbaines, la sourde révolte à l'égard des traditions. Il compare sa vie à celle de l'ouvrier des villes, protégé par la législation sociale, abrité contre les intempéries, bénéficiant du cinéma, de l'animation d'un milieu brillamment éclairé. Et abandonner la ferme et ses travaux passe à ses yeux pour une manière d'ascension sociale. Devant les appâts du salaire fixe, des huit heures de

(9) Docteur LABAT, *ouvrage cité*.

(10) Cf. Max SORRE, « Les migrations des peuples », Flammarion, 1955.

travail par jour, des congés, il se persuade mal que la réalité puisse être inférieure à son rêve, que l'auto-suggestion et la contagion mentale entretiennent. Alors le paysan ira rejoindre à la ville le frère ou le cousin, qui revenant au pays passer les vacances d'été, n'avouent pas leurs déceptions, même après la dure expérience de la vie urbaine, du mauvais logement, de l'assujettissement aux rythmes de l'activité industrielle. Ce refus de convenir, à l'occasion, de l'erreur devant le cousinage explique pourquoi l'exode rural est très souvent irréversible.

L'air du siècle, l'évolution des mœurs, apparaissent donc comme les grands coupables. Les ennemis de la paysannerie sont la monnaie, le plaisir et le rendement. La droiture, l'honnêteté, la probité s'estompent devant le règne de l'argent. La jalousie fleurit à cause d'un poste de T.S.F., de l'auto du voisin ou de ses entreprises. L'individualisme succède à l'entraide au travail. Aux enfants, on préfère la tranquillité qu'on a ou les sous qu'on met de côté. L'insécurité et son revers d'angoisse, qui caractérisent notre époque, ont envahi la campagne, y installant la désespérance et l'avidité recherche d'assurances.

Autrefois, le village disposait de deux foyers de force morale : l'Eglise et l'Ecole. Mais les deux ont failli. Les civilisations, paysanne et chrétienne, étaient intimement liées : l'évolution de chacune a compromis la solidité de l'autre. Les progrès de l'indifférence religieuse, la séparation du profane et du sacré, l'attrait du bien-être que la richesse apporte avec elle, ont balayé toutes les convictions et les croyances superficielles, qui ne tenaient leur cohésion que du genre de vie centré sur la paroisse et son clocher. Les campagnes déchristianisées sont très généralement autour de la capitale ou d'une grande ville, et dans les régions de passage et de tourisme. Les traditions locales et religieuses se sont mieux maintenues dans les régions excentriques (Nord, Est, Bretagne, Vendée, Pays Basque) ou dans les régions montagneuses du Massif Central, du Jura ou de la Savoie.

« Dans l'ensemble les mêmes terres portent la ferveur dans le protestantisme et dans le catholicisme, et les mêmes l'indifférence religieuse. ¹¹ »

La dénatalité sévit surtout dans les communes qui votent le plus « à gauche », où la pratique religieuse est la plus faible, et non dans celles où les conditions matérielles apparaissent les moins bonnes. Ceci souligne encore l'importance des facteurs moraux.

(11) F. BOULARD, « Problèmes missionnaires de la France rurale », Edit. du Cerf, 1945.

Si la désertion semble avoir moins frappé les régions les plus instruites, il reste vrai que

« l'enfant est humilié d'être un enfant des champs, tandis que l'école, entre cinq et treize ans, fait émigrer son cerveau, cherchant à lui donner des clartés de tout, le transportant à Paris, Rome, Athènes, en Amérique. L'enseignement y est trop intellectuel et le même pour toute la France. Mieux l'enfant "apprend" moins il aura d'enthousiasme pour la charrue. Il faudrait que l'école donnât à l'enfant la fierté de son village et de sa condition paysanne. Il faudrait raconter l'histoire du village à travers celle de la France... »¹²,

comme il faudrait que le paysan sentît qu'il a raison dans sa paysannerie. S'il est heureux, il faudrait le lui apprendre, parce qu'il l'ignore. La paysannerie ne savait pas qu'elle était heureuse, mais elle sait qu'en certains lieux, elle est à l'agonie.

« *La terre qui meurt* »

Il faut redire que les espoirs de l'imagination n'auraient point suffi à pousser à un exode aussi généralisé, si les conditions de travail avaient été plus supportables. Les femmes plus que les hommes ont ressenti le besoin de leur échapper. Bien des mariages se sont conclus sous la condition d'un départ à la ville, dans la perspective d'une vie citadine plus lumineuse. Dès lors la dépopulation des campagnes ne pouvait guère être entravée. La natalité baissait comme celle des villes, à la fois parce que l'enfant unique devenait une chance et une habitude, et parce que les départs touchaient surtout les éléments jeunes. Le vieillissement de la population, qui en résultait, entraînait fatalement la diminution du nombre des naissances, dans un temps où il eut fallu de nombreux enfants pour combler les vides creusés par l'exode.

Les départs affectant, à l'ordinaire, les plus audacieux, les plus entreprenants, les plus capables de courir la grande aventure, ceux qui eussent pu donner une impulsion vigoureuse à une économie défailante, l'engager dans des voies nouvelles, il s'ensuivit une « dévitalisation » du pays. L'appauvrissement créait alors, dans certaines régions montagneuses aux terres pénibles à cultiver (Cévennes, Basses-Alpes), un état morbide de défiance à l'égard de l'avenir. C'était le désespoir de la misère, car, à notre époque, jamais ceux qui ne possèdent rien ou presque rien n'ont eu tant de facilité à voir vivre et à entendre ceux qui sont pourvus de tout ou presque

(12) Docteur E. LABAT, *ouvrage cité*.

tout. L'homme des collines ne voulut plus continuer à gratter une terre caillouteuse pour obtenir un maigre seigle ou une lavande qui se vend mal.

L'école fut fermée parce qu'il n'y avait plus assez d'enfants pour occuper un maître. La cloche de l'église fut descendue au village voisin. L'unique boîte à lettres fût ôtée. La vie se retira. Pour éviter de payer des impôts sur des maisons qu'ils abandonnaient à jamais, les habitants, en s'en allant, ont démonté les toits, arraché les portes et les fenêtres. Les herbes folles envahissent les chemins, s'accrochant aux murs lézardés et « la branche du sureau poussé sur les décombres, passe par la fenêtre crevée, comme une main pour l'adieu ». Quand aujourd'hui, le silence est déchiré, ce n'est plus par les cris des enfants ou de la basse-cour, mais par un pan de mur qui s'écroule.

La mort d'un village ne se fait pas sans une longue agonie, que vivent douloureusement ses derniers habitants, de moins en moins nombreux. Et « chaque âme devenant ce qu'elle contemple », selon PLOTIN, il ne fait pas de doute que la joie de vivre abandonne aussi le hameau. Parfois, un vieil homme ou une femme, aussi entêté et fou que fier et fidèle à son passé, tente de survivre seul avec son chien et ses deux chèvres, pour ... l'honneur. Il sera dit que lui (ou elle), au moins, n'aura pas abandonné.

Dans toute la France des villages meurent faute de villageois. Il y a deux ans, le Ministère des Beaux-Arts publiait la liste des villages dépeuplés ou totalement abandonnés : plus de 200, recensés dans chaque département, mais presque tous au soleil du midi, à flanc de colline, souvent fortifiés. Bien d'autres villages semblent morts avant la lettre, parce que peuplés essentiellement de retraités.

Les citadins, eux, aspirent à la solitude, au silence. Ils sont nombreux ceux qui ont, pour une « bouchée de pain », acheté une ou plusieurs vieilles maisons délabrées. La mode est aux vieilles pierres, l'engouement à la fuite hebdomadaire dans la résidence secondaire.

« Sans parler de cet étrange renversement des valeurs par lequel mille choses qui étaient autrefois le lot des plus humbles (feu de cheminée, pain bis, cuisson à la broche...) deviennent le dernier mot du luxe et du raffinement.¹³ »

Le citadin renaît tour à tour jardinier, maçon ou puisatier, mais souvent la rumeur de la ville l'accompagne dans son « retour à la terre ». Gassin et Grimaud, perchés à vingt minutes de Saint-Tropez, Ramatuelle et le vieux Cogolin sont les villages-vedettes de l'heure.

(13) Gustave THIBON, Préface de « Babel ou le vertige technique », de Gilbert TOURNIER, Arthème Fayard, 1959.

Les citadins qui envahissent ces hameaux pensent sérieusement que le temps de leur résurrection a sonné. Ils se leurrent : ce retour à la nature est aussi factice que les abus dont il prend le contre-pied. Ce primitivisme excessif est caprice d'hypercivilisés, il relève pareillement de la mode, de l'artifice et du conformisme. Un tourisme intelligent, culturel et organisé, reste cependant le seul moyen d'offrir une survie à beaucoup de ces villages, à la condition que quelques paysans y demeurent pour conserver à la nature son cadre humain, remonter et cultiver la terre sur les terrasses, reconstruire les murets, tailler la végétation.

Pour mettre un terme à cette analyse de la désertion des campagnes, soulignons avec le grand géographe Max SORRE que

« les migrations ne sont en elles-mêmes ni une catastrophe, ni une panacée ».

On peut, en effet, considérer l'exode rural comme la manifestation normale, bienfaisante et non pathologique, de la vitalité d'un organisme en progrès, si le croît naturel des campagnes, le volume du courant et l'élargissement du marché urbain restent dans un juste équilibre. On verra que les « Jeunes agriculteurs », pour des raisons précises et particulières, partagent cette opinion.

« Interprétés dans leur contexte physique et humain, il faut toujours distinguer entre les effets immédiats et les effets à long terme, qui ne coïncident pas nécessairement. Il faut aussi tenir compte de la qualité des migrants aussi bien que de leur nombre. Le mal est surtout grand dans les contrées à très bas niveau de vie, qui fournissent à l'émigration un "matériel humain" mal outillé, mal encadré, des pauvres gens voués à l'échec, sans capital ni préparation. ¹⁴ »

Là se rencontre une autre préoccupation des jeunes agriculteurs.

Pour ceux qui demeurent à la terre, toutes ces circonstances ont entraîné une crise de main-d'œuvre agricole. La grande propriété s'est trouvée privée de ses domestiques, de ses journaliers, de ce personnel temporaire ou permanent qui lui était nécessaire. Là où les « assemblées » regroupaient 400 « valets » cherchant à « se gager », on n'en trouve plus qu'une quinzaine, qui sont des hommes âgés. Il a fallu diminuer les surfaces emblavées, coucher les champs en herbe, abandonner des cultures trop avides de travail.

« Il y a eu comme une liquidation partielle du passé agricole. ¹⁵ »

Alors, la machine hante l'esprit avant qu'elle n'entre dans le champ.

(14) Max SORRE, *ouvrage cité*.

(15) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

Mécanisation et motorisation

Devant la double révolution industrielle et démographique, dans un climat intellectuel nouveau, l'aristocratie terrienne a pris conscience des améliorations que l'exploitation de la terre peut réaliser. Le choc est donné, la transformation des modes de culture est entreprise : elle sera

« aussi grosse de conséquences que celle qui s'était affirmée par l'entrée de l'animal de trait dans le cycle des travaux agricoles ¹⁶ ».

Avec la recherche d'un travail plus facile, propre à diminuer l'effort des attelages et celui du laboureur, apparaissent les machines attelées : charrue brabant, herse, rouleau, semoir, râteleuse, faneuse, etc. Cependant, ligoté par de très vieilles habitudes, le paysan reste défiant. Il attend que l'expérience, faite par d'autres, lui démontre qu'il ne court pas à l'aventure. Les exemples multipliés furent, sans doute possible, concluants, car la contagion gagna peu à peu toutes les couches de la paysannerie, réalisant la meilleure des propagandes en faveur d'une agriculture nouvelle d'où seront exclues les routines injustifiées.

Mais, des contraintes, liées à la situation économique, à la nature des cultures et à l'orientation du système agricole demeurent, qui atténuent le besoin de mécanisation et invitent le paysan européen à seulement perfectionner son outillage.

Le frère ou le cousin qui émigre en Amérique du Nord, se retrouve, lui, devant une terre vierge. Sans attache profonde avec le sol, le ciel ou le bornage temporaire de son champ, il est affranchi des contraintes du passé.

« Détaché des contingences qui limitent ses espoirs et orientent ses efforts, il est prêt à accueillir la nouveauté, n'étant lié à rien que par le profit. "Ménager" les champs lui soucie peu, il va vers un champ nouveau, lorsque le sien est épuisé, ... il est comme happé par l'espace. ¹⁷ »

Ainsi pourra naître et se multiplier la moissonneuse, fille de Hussey et Mac Cormick.

Faucheuse, moissonneuse, moissonneuse-lieuse, moissonneuse-batteuse, et toute une avalanche de machines franchiront l'Atlantique pour pénétrer dans notre monde paysan. D'abord associée à la force de l'homme, la machine substituera peu à peu son travail à

(16) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

(17) *Idem*.

celui du paysan. La traction animale cèdera le pas à un moteur inanimé. Et le *tracteur* deviendra le facteur essentiel, mais aussi le symbole de la révolution agricole consommée.

La motoculture

« détruit le passé, cause des ruines, des blessures ou des souffrances, mais engendre aussi dans de nouveaux paysages, une paysannerie nouvelle, infiniment plus efficace que l'ancienne »¹⁸.

La machine bouleverse la terre et l'homme

La prédominance de l'élément naturel et l'austérité des conditions de vie étaient caractéristiques du milieu rural ancien. Le paysan était gagne-petit, ou il l'avait été si longtemps, qu'il restait toujours préoccupé de la dépense. Il était plus ménager de son argent que de sa peine, plus amoureux de la terre que des moyens de la cultiver. Les événements se sont chargés de vaincre les hésitations de la parcimonie campagnarde. Les deux guerres mondiales ont bouleversé les conditions économiques et financières, sur lesquelles reposaient les habitudes d'économie attentive et presque superstitieuse. L'ignorance était l'un des meilleurs soutiens de la routine. L'instruction a facilité le changement d'attitude à l'égard des nouveautés mécaniques offertes aux travailleurs agricoles. L'obstacle des vieilles habitudes est, aujourd'hui, à peu près partout abaissé ou brisé. L'agriculture française est conquise à l'idée d'une transformation de son équipement.

Apparemment, le décor naturel présenterait peu de changements, mais bien des choses insolites trahissent une mutation : prairies retournées, haies arrachées, clôtures électriques, porcs élevés dehors en toutes saisons et en toutes régions, milliers de volailles parquées à la sortie d'un village. Cette mutation a été rapide, elle s'est faite autour du tracteur, depuis la dernière guerre, et spécialement depuis 1948. Actuellement, la France compte environ 900.000 tracteurs.

L'introduction d'un tracteur dans une exploitation constitue souvent le point de départ de son évolution. Mais le tracteur serait inutile s'il n'entraînait des instruments de travail. L'acquisition d'un tracteur crée des *besoins nouveaux*. Il faut produire davantage pour que s'éteigne la dette de l'achat, qui est souvent emprunt. Un vocabulaire inconnu pénètre à la ferme : il ressortit au négoce, à la banque, et à l'usine, car il faut aussi entretenir, démonter, réparer.

(18) *Ibid.*

Mais la terre demande autre chose que le fer, et il est inutile d'aller chez le marchand de tracteurs si l'on boude le marchand d'engrais. Plus le domaine est petit et plus il devra « rendre ». La motorisation impose l'amélioration des méthodes de culture : il faut connaître mieux et nourrir mieux le sol que l'on cultive, il faut même parfois modifier le profil de ses contours. Le paysan a cru longtemps tout savoir de sa terre et de son métier. Il accorde aujourd'hui sa confiance à un technico-théoricien (assistant technique, contrôleur laitier, inséminateur artificiel, employé de coopérative, de caisses de crédit ou de Mutualité) nouveau venu au village, nouveau notable honoré, qui lui apprend à gagner davantage. Le désir d'un profit accru n'a pas toujours motivé l'achat du tracteur, mais il en est l'inévitable conséquence.

A peine acquis, le tracteur réclame une arène à sa mesure. L'essentiel est de rendre plus longs les sillons et plus rares les tournants. A l'intérieur du même bien, les parcelles voisines se confondent et s'unifient, les bosquets disparaissent, les cultures secondaires sont éliminées. Mais ce bouleversement (nécessaire dans la « logique du tracteur ») des attributions cadastrales et de la configuration du terroir, se heurte à l'obstacle de la structure agraire.

En France, prédominent les petites et les moyennes exploitations. La géographie et l'histoire ont conjugué leurs effets pour jouer dans le sens de la multiplication et par conséquent de l'amenuisement relatif. Les exigences de la polyculture et des assolements, les différents modes de faire-valoir, le régime de la propriété et les conditions dans lesquelles elle s'est formée, le relief et la nature du sol, ont parcellé, pulvérisé à l'excès les terres cultivables en des domaines exigus, dont l'étendue est trop faible pour la mécaniculture et la motoculture. Un tel fractionnement des surfaces entraîne, par ailleurs, un surcroît inutile de travail, une débauche d'allées et venues, où s'épuisent les attelages et les travailleurs.

Pour cela, la mécanisation s'est réalisée de manière anarchique et insuffisante. Les tracteurs sont rarement utilisés à plein et avec l'outillage qui leur convient, hors des grandes propriétés à main-d'œuvre salariée. Paradoxalement, les petits exploitants ont été souvent les premiers à acquérir un tracteur, soit pour faire un placement d'argent, soit par gloriole pour ne pas avoir « l'air retardataire » et posséder le premier tracteur de la commune, soit pour garder dans la ferme le fils qui menaçait de la quitter. Depuis, on revient à plus de circonspection et de prudence.

Les progrès d'un nécessaire remembrement viennent buter contre l'individualisme. Les habitants de nos campagnes sentent obscurément que le dessin de leur propriété est le seul pont qui les relie

encore avec un genre de vie qui disparaît. Cependant le remaniement parcellaire s'impose, car seule demeure l'alternative de s'adapter aux méthodes modernes de culture ou de consentir aux disparitions douloureuses.

« Promouvoir l'agriculture dans les voies où l'engagent l'emploi habituel de la machine et l'utilisation généralisée du tracteur, et prétendre garder les cadres anciens de la civilisation terrienne sont termes contradictoires.¹⁹ »

Or notre régime foncier freine en agriculture les adaptations fécondes : d'essence individualiste, il se heurte à un monde qui devient rapidement collectif, — il établit la primauté de la propriété dans une économie basée sur le primat de l'entreprise, alors que le bien commun exige que la propriété se plie aux impératifs de la production et non l'inverse, — enfin, le régime foncier oppose des structures rigides à une économie marquée par l'innovation, le dynamisme, l'incessante adaptation des formes et des institutions²⁰. Comme une propriété se vend en moyenne tous les trente ans, c'est dire avec quelle lenteur peuvent s'agrandir et se regrouper les exploitations agricoles.

Nous laisserons aux docteurs en Droit le soin de développer ces questions. Là n'est pas notre propos, mais nous tenions à atteindre jusqu'à ce nœud des malaises paysans d'aujourd'hui et à souligner combien les jeunes agriculteurs manifestent, à propos de la propriété, une désaffection totalement nouvelle dans le monde paysan.

Le fils est différent de son père, et il accomplit tout le jour des gestes que son père ignorait. Etre paysan autrefois, était un « état », aujourd'hui c'est une *profession* : celle d'agriculteur ou d'exploitant agricole. Le terme de « paysan » perd son sens traditionnel teinté de péjoratif. L'homme de la terre ne vise plus à produire ce qui est nécessaire à sa famille, il veut produire des biens utiles à la société qui, en retour, doit lui permettre d'obtenir les moyens de subsistance nécessaires à ceux dont il a la charge. Il y a eu passage d'une économie autarcique de services et de besoins à une économie ouverte de profits et d'échanges. Il s'agit de produire plus pour vendre, pour « faire de l'argent », pour payer, rembourser et investir. Il s'agit aussi de produire ce qui se vend, ce que demande le client, et cela au meilleur prix à cause de la concurrence. La production doit être régulière en quantité et qualité. Il faut redouter les trop bonnes années comme les mauvaises. Il faut calculer le prix de revient des produits, tirer parti des cultures et élevages sélectionnés. Il faut se

(19) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

(20) Cf. « Régime foncier et pastorale », *Revue L'Union*, 1964, n° 3.

spécialiser : « faire » de l'herbe et du lait, ou des céréales. Il faut organiser, rationaliser le travail. C'est tout un langage nouveau ; c'est la nécessité d'une formation professionnelle technique de base, puis d'une vulgarisation permanente du progrès ; c'est aussi la lutte pour trouver sa place dans les circuits économiques (commercialisation, distribution, intégration dans des ensembles nationaux, européens ou mondiaux).

Que de bouleversements !... « L'homme à la bêche », courbé sur le sol, en permanent corps à corps avec la terre, a relevé la tête. Il est un « homme debout ». Sa démarche s'en est allégée. Son complexe d'infériorité s'est estompé. L'artisan s'est « reconverti » : le bourrellier s'est fait matelassier ou maroquinier, le couvreur fait de l'installation sanitaire, le minotier « s'est lancé » dans les aliments de bétail, le maréchal-ferrant affiche « Station-service-garage-quincaillerie-réparation de machines agricoles-concessionnaire exclusif Butagaz ». Le salut n'est que provisoire, et il faudra encore se transformer pour durer.

Ainsi le milieu rural s'insère dans la vie économique et dans la civilisation moderne. Il entre dans tout cela des préoccupations de rendement et d'amortissement, mais également un besoin de mieux vivre et d'être considéré, un souci de promotion et d'affranchissement. L'agriculteur moderne a choisi de risquer plutôt que de végéter, il a choisi de penser et de dominer son métier plutôt que de s'y soumettre. Ses préoccupations essentielles sont les moyens de travail, de communication, de distraction et de culture, ainsi que l'amélioration de son habitat, de son confort et de ses conditions de vie, toutes choses si sommaires et si rudimentaires pour ses aïeux. La volonté de modernisation et d'émancipation de la femme s'est développée parallèlement à celle de son partenaire. Parmi les nouveaux droits que l'on veut sauvegarder figure celui au loisir. L'espèce de gêne qu'on éprouvait à se reposer s'est effacée de la mentalité rurale. Une nouvelle aptitude est née : celle de se déplacer pour le simple plaisir de voir du pays.

Par le biais de la machine, beaucoup de gestes, de paroles et de soucis sont devenus communs aux ruraux et aux citadins. Certes, la motorisation agricole fait que deux jeunes ruraux sur trois sont sans doute des citadins en puissance, certes le progrès des techniques pourrait, malheureusement, ne pas s'accompagner un jour d'une authentique et durable promotion de l'homme rural, et il faut, à ce propos, veiller à l'écueil de la tendance à la concentration qui risque d'être en faveur des grandes exploitations. Mais, si le petit ménage des champs est bien fini, demeure l'espérance du grand ménage qui

serait la mise en œuvre bien plus large de la vieille terre, par un homme lui-même « cultivé » et qui aurait choisi, avec fierté, d'être paysan.

Il reste que l'une des graves conséquences de la motorisation agricole est le fantastique endettement des agriculteurs, endettement qui atteint souvent la valeur du matériel d'exploitation : prêts du Crédit Agricole, des banques, de particuliers, prêts de bétail avancés par un négociant en bestiaux, notes et factures qui traînent chez les commerçants et artisans. Pour « s'en tirer », chacun tente de surproduire (et l'agriculture française devient globalement excédentaire au regard des besoins alimentaires intérieurs); il en résulte l'effondrement des prix; alors, rognant encore sur la main-d'œuvre, on allonge les journées et l'on passe une partie des nuits sur le tracteur, à la lumière des phares. Ce travail nocturne et l'usage du crédit sont deux autres nouveautés qu'ignorait le paysan d'hier, lui qui mettait son honneur à ne rien devoir à personne. Ainsi, le capital d'exploitation égale souvent, et parfois dépasse le capital foncier.

Le rythme des occupations paysannes s'est précipité, les tâches se sont multipliées, la longueur des journées s'est accrue ainsi que le bruit et la fatigue. Le paysan acquiert une notion nouvelle du temps. Sa vie, transformée par la révolution agraire, est devenue un accablement. Les campagnes sont aujourd'hui trop exigeantes pour permettre qu'on leur fasse infidélité même temporaire. Et il est bien des jeunes paysans qui ont abandonné les champs pour échapper à une vie désormais trop pleine. Le travail lui-même est atteint : son allure et son sens se trouvent profondément modifiés.

Une chose cependant persiste : cette tendance à dire que rien n'est fait pour l'agriculture. Il a bien fallu que quelque chose se fasse pour que tant de changements s'opèrent, dans la manière de vivre et dans celle de travailler !...

* *

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- BOULARD (F.). — Problèmes missionnaires de la France rurale. Edit. du Cerf, 1945.
- FAUCHER (D.). — Le paysan et la machine. Edit. de Minuit, 1954.
- LABAT (Docteur E.). — L'âme paysanne. Delagrave éd., 1942.
- POURRAT (H.). — Trésor des contes. N.R.F. Gallimard éd.
- SORRE (M.). — Les migrations des peuples. Flammarion éd., 1955.
- VARAGNAC (A.). — Civilisation traditionnelle et genres de vie. Albin Michel éd., 1948.

Deuxième partie

LES FRUSTRATIONS ET LES CONFLITS

Brutalement, l'équilibre ancestral du paysannat est remis en question, sous nos yeux. Malgré les contrecoups de la révolution technique que nous avons dits, malgré les ponctions de main-d'œuvre répétées et dommageables, le monde rural était resté, jusqu'à la fin de la guerre et dans la plupart des régions, très proche de ce qu'il était depuis des temps très anciens. La façon de cultiver la terre, le mode de vie, la structure des rapports sociaux n'avaient évolué que lentement et pesamment, à la manière campagnarde. La civilisation urbaine s'était en quelque sorte juxtaposée à la civilisation paysanne traditionnelle, sans lui communiquer son dynamisme d'évolution.

Depuis une quinzaine d'années, avec l'introduction de près de 900.000 tracteurs, le monde paysan s'est engagé à son tour dans la voie du progrès. Une nouvelle civilisation rurale, « en prise » avec celle qui s'est développée dans les villes, est en train de se substituer à l'ancienne. La désadaptation est totale, la mutation est douloureuse. Toute la vie, familiale et villageoise, est transformée.

Tout est motif à désaccord entre le jeune agriculteur et ses aînés. Et l'opposition est d'autant plus grave qu'elle ne porte pas seulement sur la façon de faire, mais sur la manière d'être. Ce passage d'une civilisation à une autre concerne à la fois les modalités d'une activité technique et économique particulière, et un système complet d'existence, de règles de vie, une éthique.

Nous sommes à l'acmé des heurts, nous sommes au creux de la vague, mais le progrès naîtra de ces remises en cause, et les tensions présentes, qui sont aussi une manifestation de la vie, seront un des leviers les plus efficaces de ce progrès.

CHAPITRE I

LES TENSIONS ET LES FUITES DANS LE MONDE RURAL D'AUJOURD'HUI

« Car il est bon que le temps qui s'écoule
ne nous paraisse point nous user mais nous
accomplir. »

(A. DE SAINT-EXUPÉRY,
« Citadelle »)

En France, il est habituel de considérer comme *rural*, tout homme qui réside dans une commune comportant moins de 2.000 habitants agglomérés au chef-lieu (définition administrative utilisée par l'I.N.S.E.E.). Mais la différenciation la plus claire entre rural et citadin résulte du genre de vie : éloignement des centres urbains, dispersion de l'habitat, contact avec la nature imprimant un rythme particulier, vie familiale et communautaire plus développée, présence d'une certaine proportion d'agriculteurs. Or, il est facile de constater que plus la commune est petite, plus la fraction de la population employée dans l'agriculture est importante. A la limite, dans le hameau, la totalité de la population est *agricole*.

Si tout ce qui est agricole est rural, l'inverse n'est pas vrai, et il importe d'éviter la confusion des termes. Dans la plupart des villages français, l'agriculture n'est pas l'activité exclusive, parfois elle est même minoritaire. Pour cela, nous analyserons séparément les préoccupations et les difficultés de l'exploitant agricole et celles des autres ruraux non-agriculteurs. C'est dans la fraction agricole que les tensions les plus graves sont à l'œuvre. C'est dans les petits villages isolés que les problèmes sociaux sont les plus tragiques, que les conditions matérielles sont les plus précaires, l'exode le plus important et la léthargie la plus évidente.

Il n'est pas inutile de rappeler ici, à cette occasion, que notre pays compte :

- 23.963 communes de moins de 500 habitants (groupant environ 5.570.000 habitants);

parmi lesquelles :

- 10.784 communes ont moins de 200 habitants ;
- 3.423 communes ont moins de 100 habitants ;
- 808 communes ont moins de 50 habitants.

A. - L'exploitation agricole et ses membres

1) Les enfants

L'enfant est généralement bien accueilli à la campagne. Il ne coûte guère à nourrir pendant les premières années, et il est promesse de main-d'œuvre. Il fait l'apprentissage de la vie dans la cour et les dépendances, où les fruits de la terre achèvent leur destinée. Dès ses premiers jours, il est relié étroitement au petit cosmos de la ferme, soumis lui-même aux grandes lois universelles qui entraînent le monde. Ses parents n'attendent pas six ans, pour le charger de conduire les moutons ou les vaches au pré. Les jouets de la ville sont rares, mais le meilleur amusement n'est-il pas d'imiter l'adulte?... L'enfant apprend, sans livres et sans paroles, les secrets de la terre, de l'arbre et de l'eau. Il amasse une foule d'observations vécues, trésor caché de l'agriculteur. A cet âge, il appartient encore à la terre, et il aime celle-ci.

C'est alors que l'école, premier facteur de désadaptation, dissipe le mirage, commence son œuvre d'instruction, de formation livresque et de détachement. Pour beaucoup d'enfants, l'école primaire sera l'une des 20.000 classes uniques, dirigées par un maître trop souvent jeune, inexpérimenté, instable, et mal adapté au milieu. La classe unique mêle les âges et les sexes, avec les dangers et les bienfaits de la mixité, mais aggrave les difficultés de l'enfant des champs à modeler son intelligence concrète et pratique sur des méthodes scolaires, communes à la cité et au hameau. Vers onze ans, l'enfant sera de plus en plus fréquemment dirigé vers une classe de sixième d'un Collège d'enseignement général ou d'enseignement secondaire, selon l'implantation, encore réduite, des établissements dans la région. S'il n'est pas interne, il utilisera quotidiennement les moyens de « transports scolaires » mis à sa disposition et encore organisés à ce

jour selon un maquis de textes administratifs. L'opposition des parents à la soif de lire et de connaître de leur progéniture se fait beaucoup plus rare. Il devient exceptionnel d'entendre clamer : « Laisse tes livres et va chercher les vaches ! Tu en sauras toujours assez pour faire un paysan ! » Au contraire, on entoure de ménagements, d'attention et de considération les efforts intellectuels de l'enfant.

Le complet bouleversement des possibilités scolaires offertes aux jeunes ruraux, la prolongation obligatoire de la scolarité jusqu'à seize ans qui réduit encore la main-d'œuvre, l'avenir des enfants, éloignés pendant plusieurs années de la ferme, sont pour les parents une préoccupation grave et complexe. Les familles, à ce sujet, manquent autant d'information que de moyens. Les enfants stimulés de partout, souvent avides d'apprendre comme les jeunes des pays en voie de développement, et plus instruits que leurs parents, ne sont plus à l'égard de ceux-ci dans une attitude de crainte et de déférence. Le père n'est pas apte à guider, conseiller ou orienter. Et d'autres soucis naissent de l'éloignement des écoles de niveau secondaire ou supérieur, des difficultés d'accès, des frais de transport, de pension, et, combe de l'incohérence, d'obstacles particuliers et supplémentaires pour obtenir des bourses.

Le renouveau démographique contribue à rendre plus aigu le problème de l'avenir des jeunes, à l'heure où le milieu rural cherche à réduire sa population active. Par ailleurs, quelle idée se feront de la culture de la terre ces jeunes qui auront été en classe jusqu'à seize ans et plus ? Voudront-ils continuer à labourer et dans quelles conditions ?... Là réside l'un des plus angoissants problèmes posés à l'agriculture. Il est probable que les meilleurs élèves, stimulés à la fois par les parents et par les maîtres, poursuivront leurs études, sous le prétexte « qu'ils peuvent mieux faire ». Les suivants s'orienteront vers l'Ecole Normale ou vers les « petits concours » qui donnent des « petits cadres » aux administrations publiques, aux entreprises nationalisées, et au secteur commercial ou industriel. Un enseignement, même fort bien adapté à l'agriculture (et le sera-t-il ?) ne semble pas pouvoir s'opposer à l'exode. Si quelques-uns choisissent les grandes écoles d'agriculture, ils seront l'exception, et ce ne sera pas pour revenir exploiter la ferme familiale. Les migrants seront certes mieux armés pour s'épanouir dans la cité, et les petites rurales, trop tôt émancipées et fraîchement débarquées sur le quai de la gare, seront moins les proies faciles des mauvais bergers et du « trafic des femmes »¹. Mais le monde agricole risque d'être privé

(1) Cf. Odette PHILIPPON, « Le trafic des femmes », Téquì, 1956.

de ses *élites* et abandonné à des sujets moins intelligents ou plus amorphes, désespérés de leur médiocrité, alors que dans l'Europe du Marché Commun, l'agriculture française devra se moderniser et se faire plus dynamique, plus savante et plus technique encore.

Simone WEIL écrivait :

« Un monde social est profondément malade lorsque les paysans travaillent la terre avec l'idée qu'ils font ce travail parce qu'ils n'ont pas été capables d'être instituteurs. »

Les « jeunes agriculteurs » d'aujourd'hui, même lorsqu'ils s'affirment fiers d'être paysans, ont plus subi que choisi leur métier. L'option sera pour leurs enfants, et elle sera douloureuse, mais ceux qui, parmi les meilleurs, décideront de rester à la terre et de s'y dévouer pour la cause paysanne, seront des hommes et des femmes de grande valeur, dignes d'estime et d'admiration.

De telles inquiétudes sont le lot des parents : elles tiennent peu de place dans l'univers de jeu des plus jeunes enfants. Mais il est de jeunes victimes du malheur,

« des espèces d'enfants qui pleurent à mourir » (RIMBAUD).

Dans la triste cohorte des enfants abandonnés, nous ne voulons parler que des pupilles de l'Assistance Publique, « placés » fréquemment à la campagne, parfois chez d'excellentes « mères », trop souvent chez des « parents » mal préparés psychologiquement à se dévouer à cette misère-là. Les pupilles constituent une *immigration* (chose bien rare à la campagne) qui mériterait une étude sociologique et psychiatrique. Ces enfants, sans parents, passant de nourrice en nourrice, réagissent souvent par l'opposition ou par l'indifférence et s'enferment dans un cercle vicieux créateur de troubles caractériels et de réactions antisociales, parmi lesquelles figure en bon rang, à un âge plus avancé, la criminalité sexuelle^{2, 3}. La névrose infantile, liée à la privation répétée de l'amour maternel, sera réactivée ultérieurement par les plus légers traumatismes de la vie.

2) *Le grand fils*

Celui-ci est l'élément autour duquel se cristallise la crise de croissance du monde agricole, « sa puberté sociale ». Avec la fougue et l'intransigeance de son âge, il affirme que « l'exploitation familiale

(2) Cf. Pierre SCHERRER, « La sexualité criminelle en milieu rural », Masson, 1958.

(3) Cf. Jean PLAQUEVENT, « Misère sans nom », Edit. du Seuil, 1955.

c'est l'exploitation des enfants par la famille ». Il ne peut plus supporter de la bouche de son père le « ça s'est toujours fait comme ça ! après moi tu feras comme tu l'entendras ». Il sait que son père peut espérer vivre jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans, mais il sait aussi qu'un refus de suivre l'accélération de l'histoire peut engager irréversiblement et défavorablement l'avenir, le sien. Il accepte de rester à la terre, à la condition que « ça change » — « Un tracteur ou je m'en vais ! » — A ses yeux l'expérience perd une partie de sa vertu, la compétence n'est plus toujours un privilège de l'âge et de l'expérience.

Deux générations s'affrontent sur le critère de l'efficacité. Un tel conflit est naturel et de tous les temps, mais ce qui est nouveau, c'est son acuité présente, voire sa violence. Dans le secteur agricole, cette opposition contient et reflète tous les autres problèmes. Ce qui se manifeste ailleurs de façon diffuse s'amplifie à la campagne comme dans une caisse de résonance, et se transforme en lutte de personne à personne. Il faut se souvenir que les structures étroites des petites et moyennes exploitations familiales entretiennent une perpétuelle confusion entre la vie de famille et de travail. Trop de choses sont en commun : l'ouvrage, le repas, le toit, parfois la chambre, souvent l'argent. La cohabitation et l'isolement du monde laissent chacun, tout entier, à sa détestation.

Il n'y a pas eu de graves conflits dans la période d'avant-guerre, où les parents ignorants étaient impressionnés par le savoir qu'acquerraient leurs enfants dans les établissements d'enseignement. C'est quand la génération des pères eut elle-même reçu un minimum d'instruction élémentaire qu'elle se mit à discuter les conceptions des fils sortant des écoles professionnelles. Car les jeunes ont acquis l'essentiel de leur formation non pas auprès du père, mais à l'extérieur de l'exploitation.

Le principal artisan du nouvel esprit que l'on constate fut la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique). Ce mouvement, dans ses débuts, poursuivait des objectifs spécifiquement religieux. Il s'intéressa d'abord aux loisirs des jeunes à la campagne. Puis il organisa des voyages d'étude, des sessions, et engagea ses adhérents à transformer eux-mêmes leurs exploitations et leur milieu. Peu à peu, la J.A.C. a donné à ses militants la fierté d'être paysan, alors que ce métier était considéré comme le dernier des derniers. En 1950, 70.000 jeunes paysans, garçons et filles, se sont rassemblés à Paris, pour le « Congrès du XX^e anniversaire » du mouvement : ils ont entendu des paysans comme eux leur dire qu'un monde neuf était à créer, et de leurs propres mains. Ils ont appris à diriger une réunion, à en rédiger le compte rendu, à gérer les finances d'un groupe.

à monter une séance récréative, à effectuer des démarches auprès des techniciens agricoles ; ils ont étudié les maux dont souffre l'agriculture et leurs remèdes, ils ont acquis le sens des autres. Ce n'est pas pur hasard, si ces jeunes assument aujourd'hui des responsabilités dans le monde agricole.

La J.A.C., née en 1929, n'a réellement influencé en nombre que les hommes qui ont sensiblement moins de cinquante ans. Ce qui revient à dire que les hommes de cinquante ans sont aujourd'hui les plus jeunes représentants de l'ancienne conception de l'agriculture : ils sont la plus jeune classe des « anciens ». Il y aura probablement moins de différences entre leurs petits-enfants et leurs enfants, qu'entre eux-mêmes et leurs enfants, et l'on va voir de plus en plus de pères qui se seront eux-mêmes engagés dans la voie de la modernisation de leur exploitation, reprendre ainsi, sur un autre plan, leur rôle traditionnel d'exemple et de guide à l'égard de leur fils.

Pour expliciter plus brièvement et plus clairement les principales divergences qui séparent très souvent le fils de son père, nous les rassemblons dans un tableau. Cette énumération, un peu caricaturale, nous paraît très significative dans sa sécheresse^{4, 5}.

« ANCIENS »	« JEUNES »
Autorité incontestée du père, voire des grands-parents.	Refus du patriarcat, goût de la discussion, volonté de partager les responsabilités.
Le travail est un art qui doit d'abord être bien fait. Le temps et la peine ne se mesurent pas.	Le travail est un métier qui doit d'abord s'apprendre. Il nécessite un effort méthodique, en vue d'un résultat utile.
Est bon agriculteur celui qui travaille bien et beaucoup. Le critère est la dépense physique.	Est bon agriculteur celui qui travaille intelligemment. Le critère est la rentabilité. L'effort reste, mais pas forcément le premier.
Toute recherche de documentation est du temps perdu. Emploi de petites recettes personnelles. Méfiance devant l'innovation et les techniciens agricoles.	Soif de connaître, de voir, de réfléchir et de comprendre. Avidité de progresser.
Individualisme.	Goût de l'entraide et du dialogue.

(4) Cf. Pierre TOULAT, Ange BOUGEARD, Joseph TEMPLIER, « Les chrétiens dans le monde rural », Seuil, 1962.

(5) Cf. « Les conflits de génération », Collection *Prospective*, P.U.F., 1963.

« ANCIENS »

Sens de la propriété et de sa transmission intacte, ou arrondie, à la descendance.

« Heureux en peu de besoins. »

On cherche à s'assurer sur soi : polyculture, consommation des produits de la ferme, usage précautionneux de machines individuelles.

Prudence, horreur du risque, parcimonie. Le crédit est un déshonneur.

Acceptation, fût-ce en rechignant, de structures plusieurs fois centenaires.

On ne tient pas de comptes à la ferme.

Le fils est un domestique qu'on ne paie pas.

Cohabitation fréquente dans un local insalubre.

Pour une femme, le meilleur compliment : « Elle travaille comme un homme. »

Les syndicats = « ils ».

« JEUNES »

La propriété n'est pas une fin à laquelle on doit tout sacrifier, mais un moyen de vivre. Il faut une exploitation de surface suffisante, peu importe qu'on en soit propriétaire ou pas. Désir de remembrement.

Nombreux besoins nouveaux : motorisation, avantages sociaux, loisirs, congés, droit à la culture. Parité avec les citadins.

On prône la solidarité et un système de sécurité collective. Spécialisation. Achats de produits alimentaires à l'extérieur. Acquisition de machines en groupe pour faciliter l'amortissement. La conjoncture nationale et les possibilités d'exportation commandent.

Le crédit est normal et nécessaire ; il est stupide de n'en pas user.

Refus d'endurer sans raison des difficultés qui peuvent être surmontées par le progrès.

Si l'on ne fait pas partout de la gestion, on note au moins recettes et dépenses.

Le fils réclame salaire.

Exigence fondamentale d'un logement indépendant, décent, confortable.

La femme doit moins travailler dans les champs et s'occuper davantage du ménage et des enfants.

Les syndicats = « nous ».

Les jeunes, on le voit, sont gourmands et sans complexes. Seule leur impatience peut sembler excessive ; tous leurs griefs sont justifiés, et qui les leur reprocherait ? A la vérité, même pas leur père, au fond de lui-même, mais, à des transformations radicales, il préfère, par souci de sécurité, un équilibre précaire et modeste qui a au moins le mérite d'exister sous ses yeux. Plus le milieu est pauvre, plus le

père hésite à changer, car il ne peut se permettre aucun échec dans un essai, et il n'a pas les moyens de partager un revenu déjà trop maigre ou de bâtir des logements séparés. Dans les pauvres fermes bretonnes ou des montagnes, la fougue du fils ne prévaudra point contre la sagesse routinière du père, tant que ne pourront être élargies les structures d'exploitation, tant qu'on ne disposera encore que de 4 à 6 hectares, voire moins, par travailleur. Inertie bienfaisante de l'homme !...

Quoi qu'il en soit, il demeure que dans les trois quarts du monde agricole, les conflits entre jeunes et vieux sont constants, enveniment l'existence quotidienne, et engendrent trop fréquemment, chez les jeunes, le découragement et le départ. Avec la cohabitation et les emprunts, l'une des principales sources de heurts réside dans le salaire des jeunes. Ceux-ci reprochent à leur famille de les exploiter en ne leur assurant pas un salaire normal. Ils se plaignent de travailler au bénéfice des autres, et de ne pas même posséder assez d'argent de poche pour sortir avec des camarades. La part qui leur revient en droit, ne leur est pas attribuée : elle sert à élever le niveau de vie de toute la maison, à payer les études d'un frère, à acheter des terres qui, plus tard, seront partagées également entre les héritiers.

Pour respecter la légitime autonomie et la dignité des jeunes, un contrat d'association peut être établi entre père et fils, un salaire peut être versé selon l'âge et la qualification. Les frais d'entretien seraient défalqués, et au besoin on demanderait que le solde soit prêté à l'exploitation, pourvu que la créance soit bien définie. Mais ceci implique toute une comptabilité, inhabituelle aux anciens. Les querelles d'intérêt s'entretiennent là où tout est vague et soumis à l'arbitraire. La clarté dans toutes les questions d'argent n'a jamais dégradé l'esprit de famille.

Domestique sans salaire, associé sans autorité..., il est nécessaire de définir juridiquement la place de l'agriculteur, travaillant avec son père propriétaire, pendant vingt ou trente ans, entre le moment où le fils a terminé ses études et celui où le père atteint lui-même l'âge de la retraite.

3) *Les jeunes filles*

Elles prennent en dégoût la vie paysanne.

Ce sont moins l'égoïsme, l'orgueil, la frivolité, l'amour du plaisir qui poussent les jeunes rurales à quitter la terre, que la constatation que le travail des champs est trop dur et trop salissant, pour une

femme qui veut rester digne de ce nom. La disparition de la domesticité accroît les tâches de la fille de la maison. Il lui faut faire ce que la terre demande, soigner les bêtes, traire les vaches, et seulement ensuite s'occuper du ménage : ce travail, plus minutieux, est souvent considéré comme un surcroît. Harassée de la sorte, elle ne peut pas être gracieuse.

Les jeunes filles ne sont pas inférieures à leurs mères qui, pendant la guerre, ont su labourer et tenir la ferme. Mais ces « gardiennes » de la terre qu'on a glorifiées, sont souvent les premières à inviter leurs filles à partir ou à faire autre chose, « pour que tu sois plus heureuse que je ne l'ai été ». La mère accepte son sort, qui est celui des femmes de sa génération. Elle ne réclame pas trop. « Puisque c'est pour moi, je m'arrangerai toujours. » Et instinctivement elle économise, elle se résigne à des conditions de vie défectueuses, auxquelles elle est accoutumée, pour compenser les achats de machines ou d'engrais. La fille veut faire sa vie et refuse pour elle-même le dévouement désintéressé de sa mère qui, elle, travaille pour son foyer, et qui prématurément est vieillie et déformée. La vie est trop dure, sans gains, ni distractions. Première levée, dernière couchée, de cœur elle déserte la ferme.

« Elle avait longuement souffert de cette vie frugale où l'économie n'entasse rien, où la sobriété ne fait vivre qu'au jour le jour, sans rendre libre le lendemain. Elle avait donc voulu vivre à la ville, non pas pour devenir riche, mais pour assurer son destin...⁶ »

Les bals et les sorties hors du village sont des occasions, pour la jeune fille, de rencontrer le garçon qui l'arrachera au milieu. Elle ne veut pas épouser le cultivateur qui fut souvent son camarade de classe. Elle est rebutée par sa gaucherie, son langage et sa tenue. Elle s'est adaptée avec plus de facilité que lui, elle a évolué plus rapidement et elle préfère épouser l'ouvrier ou le petit fonctionnaire qu'est devenu un autre camarade, un « dégourdi » celui-là, qui a quitté la terre.

Ce tableau n'est pas exempt non plus de caricature, et il est des jeunes filles, sous l'influence de la J.A.C., qui choisissent véritablement de rester paysannes.

En outre, le cas des filles doit être compris comme un aspect, jeune et féminin, de problèmes généraux, et il ne doit pas être dissocié du drame qui se joue dans tout le monde rural.

(6) André CHAMSON, « Les hommes de la route », Grasset éd.

4) *Les célibataires*

« Les chèvres montent, les filles descendent », « les filles ne veulent épouser que des képis », affirment les dictons, et les jeunes gens devant une tâche rude, n'étant plus soutenus par un courage féminin, se sentent désarmés. Bien des fils d'exploitants restent célibataires, tant que les conditions de vie ne sont pas plus encourageantes pour fonder un foyer. L'agriculture est la profession où l'on se marie le plus tard. Et dans le groupe d'âge de vingt à quarante-cinq ans, il y a souvent plus d'hommes que de femmes, et en certaines régions pauvres, beaucoup d'hommes célibataires.

Le célibat masculin n'est pas toujours dû uniquement au refus des jeunes filles d'épouser un paysan. Le régime patriarcal favorisait le célibat. Pour éviter le morcellement de la propriété et la cohabitation non souhaitée du jeune couple, l'un des fils se mariait et les autres vivaient avec le frère, dans le rôle sans ambition ni risque, de « Tonton » ou de « Tante ». Inconsciemment ou non, les parents entretenaient chez les jeunes gens le sentiment que rien ne presse, qu'ils ont bien le temps de se marier, d'introduire au foyer des jeunes filles étrangères à la famille, et qui ne s'entendront peut-être pas très bien avec elle. Les années passent, et l'âge venant, la plupart s'y habituent d'autant plus facilement qu'ils ne sont pas les seuls dans le même cas⁷.

Les célibataires, auxquels la communauté villageoise était habituée à porter un subtil mépris, sont aujourd'hui respectés. On les associe sur un pied d'égalité aux tâches entreprises. La révolution des mœurs, et le nombre important des cas, sont à l'origine de cet heureux changement d'attitude.

5) *Le jeune couple*

L'homme et la femme, a-t-on dit, étaient comme deux bœufs au labour : liés sous le même joug (la nécessité de l'exploitation) qui les tenait unis et commandait la stabilité du foyer, travaillant côte-à-côte du matin au soir sans se regarder jamais.

La jeune femme apprécie toujours la douceur de la coopération permanente du couple, au travail et au foyer, dans l'exploitation familiale. Mais elle refuse ce genre de vie, si l'exploitation n'est pas réorganisée, si les tâches maternelles ne sont pas respectées, si les

(7) Cf. P. VIRTON, « Enquêtes de sociologie paroissiale », Spes, déjà cité.

travaux ménagers, souvent exécutés dans des conditions rebutantes, s'ajoutent en cercle infernal aux travaux des champs. Pour la femme, pas d'équivalent du tracteur, et son secteur s'est peu modernisé. Son lot est souvent un habitat sombre si ce n'est misérable, d'entretien difficile et mal chauffé. 82 % des logements sont privés de tout équipement sanitaire. Il n'y a pas de fermes sans étables, et les dépenses sont allées jusqu'ici vers les bâtiments d'exploitation : ou bien l'exploitation est trop petite et de trop pauvre rapport pour permettre l'amélioration des locaux d'habitation, ou bien l'agriculteur est en ferme et le propriétaire refuse d'entreprendre les réparations. Or, la jeune femme exige son épanouissement personnel et conjugal, elle veut l'intimité, l'autorité et des conditions de vie plus humaines. Ainsi, à la campagne plus qu'ailleurs, « elle fait et défait les maisons ».

La femme n'a fait qu'accélérer le mouvement de désaffection pour la vie rurale, parce qu'elle est plus sensible au courant de modernisme qui fait miroiter pour elle une vie plus facile, davantage propre à satisfaire sa féminité, et qui répond aussi à son désir d'émancipation. Autrefois, comme le jeune, elle était personne mineure, bonne à travailler et à se taire. L'option optimiste de la femme pour une vie paysanne réformée sera essentielle pour l'avenir de l'agriculture. Et, en cela, une bonne femme reste toujours plus importante qu'une bonne terre !...

La cohabitation avec les parents brime les légitimes aspirations de la femme et la fait vivre dans la hantise de la constante présence d'une belle-mère toute puissante. La moitié des jeunes ménages cohabitent encore avec leurs parents, et plus souvent dans la famille du mari. C'est là une raison supplémentaire pour se décider au départ vers la ville. La coexistence est plus pénible pour la jeune femme. Le fils reste l'enfant. La belle-fille se sent continuellement jugée et observée. On critique ses façons d'allaiter ou d'élever ses propres enfants. Quand elle s'assied, on considère qu'elle ne travaille pas, même lorsqu'elle coud. Elle se sent en faute lorsqu'elle lit un journal. Tout le monde s'occupe de l'enfant. Et si l'exploitation est petite, l'argent reste en commun, et ce sont les parents qui le distribuent parcimonieusement.

La cohabitation est la survivance de traditions locales : il est des régions où elle n'est pas pratiquée, quelle que soit la pauvreté des familles. Habitude héritée d'une civilisation à caractère patriarcal, de moins en moins homogène au siècle présent, la cohabitation est la cause de 80 % des divorces et de la plupart des états dépressifs chez les jeunes femmes. Le problème d'équipement est secondaire. Beaucoup de familles pourraient demeurer en coexploitation, tout

en séparant nettement les habitations. Quelques aménagements matériels, quelques accords et quelques contrats, un peu plus de compréhension mutuelle, en modifiant l'exploitation familiale actuelle, supprimeraient cette source permanente de conflits et offriraient un cadre épanouissant pour les jeunes et pour les anciens.

Le jeune couple rural a choisi d'abandonner le visage ancestral et de s'acheminer vers une famille comme les autres, de type conjugal. La femme ne sera plus servante, mais « une aide semblable à lui », égale et complémentaire. Le dialogue des époux sera dialogue d'adultes. Le patrimoine familial tendra à disparaître. L'avenir des enfants ne coïncidera plus avec l'avenir de l'exploitation.

Le jeune couple issu de la J.A.C. veut un travail réfléchi, en collaboration, et qui procure la joie de l'œuvre. Il estime qu'il est plus important de se renouveler soi-même que de renouveler les structures, et il est prêt aux modifications radicales. Il va avec le progrès et sait que rien ne sera jamais acquis ni définitif, « car elle change la figure de ce monde ». Il reconnaît à sa profession une fonction sociale : son œuvre doit aider à nourrir l'entière humanité. Il veut être éducateur et levain parmi les foyers paysans. Pour cela, il est accueillant à tous, aide à refaire le tissu toujours déchiré des voisinages, et anime de nombreuses institutions familiales, professionnelles ou communales.

De tels couples sont l'exception, mais ils existent et bien vivants. « Le sel de la terre » n'est pas absent chez les jeunes ruraux. La nouvelle vague paysanne a pris conscience de la vocation de l'agriculture et de l'agriculteur. Elle veut élaborer un humanisme paysan qui serait fidèle aux vertus ancestrales. Selon elle, la culture est indispensable à tout homme à cause des risques mêmes du progrès qui la favorise. Ses aspirations ne vont pas vers une culture paysanne, mais vers une culture humaine universelle de l'homme paysan, incluse dans l'être bien plus que dans l'avoir.

Un pas démesuré est franchi. Et quand on porte en soi, profondément, le culte de la personne, de la famille, et celui d'une vie naturelle à taille humaine, la relative supériorité citadine impressionne déjà moins. Nous admirons, quant à nous, la valeur et l'originalité de l'action entreprise avec ténacité, et la nouveauté du style d'homme et de femme qui apparaît en filigrane au cœur de cette action.

Mais la rançon immédiate est trop souvent l'incompréhension ou la calomnie, la dispersion, l'éparpillement, l'écartèlement entre le foyer, l'exploitation et les responsabilités acceptées, la fatigue, le surmenage, et parfois, la dépression d'épuisement.

6) *L'exploitant et l'exploitation*

La vie de l'exploitant n'est pas une mais multiple. Que de différences, par exemple, entre le petit métayer languedocien, le petit cultivateur-pêcheur breton, l'horticulteur charentais, l'herbager thiérachien et le baron de la betterave du Soissonnais ! Deux critères simples nous permettent de faire un peu de clarté dans cette extrême diversité : le mode de faire-valoir, avec propriété ou non du sol, et le nombre d'hectares exploités. Selon ces composantes, varient les mentalités et le comportement.

A travers les strates du milieu agricole, et en schématisant à l'excès, on distingue au bas de l'échelle les paysans qui ne possèdent pas la terre : ils sont *fermiers* ou, ce qui est encore moins enviable, *métayers*. Les économistes décrivaient le métayage comme

« une association, sur un sol pauvre, du travail lent et du capital timide ».

Si la surface cultivée est réduite, le petit paysan qui l'exploite vit dans une pauvreté qui confine à la misère.

A l'opposé, au sommet de l'échelle sociale, se rencontre une catégorie bien à part, celle des *gros exploitants agricoles* (propriétaires, fermiers, régisseurs ou administrateurs de domaines). Ce groupe se différencie par son niveau de vie, par l'importance du personnel salarié employé et la dimension des superficies exploitées. Mais ces gros exploitants sont-ils encore des paysans ? Ils acceptent mal, quant à eux, qu'on leur attribue cette épithète ; cependant ils restent très distincts de leurs homologues, chefs d'entreprises industrielles : au sein de l'aisance, ils conservent une façade et des mœurs de gagnepetit, ils se fréquentent entre eux, se marient entre eux, mais ne dédaignent pas les bonnes grâces de la bourgeoisie urbaine ou des professions libérales. Le fardeau de leurs responsabilités les apparente à la catégorie des « managers », avec son cortège de troubles spécifiques : instabilité neuro-végétative, pléthore, dépression. Ces chefs d'entreprise ne participent à la vie villageoise que par les fonctions dirigeantes de maire qu'ils remplissent volontiers. Ils cherchent plus à étendre, au delà, leur réseau d'influences économico-politiques et parlementaires⁸.

Reste le groupe le plus important des paysans propriétaires de l'ensemble ou d'une partie de leurs terres. Et là, de par la complexité

(8) Cf. Docteur E. GARBE, « Eléments de psycho-sociologie du monde rural », XIII^e Congrès National de l'Association de Médecine Rurale (*Concours Médical*, octobre-novembre 1963).

des éléments économiques et géographiques en jeu, le clivage entre *petits et moyens exploitants* est difficile à discerner. Le petit propriétaire a un sentiment extrêmement aigu de sa dignité, une fierté ombreuse qui peut le porter à la colère. C'est lui qui anime les rodéos de tracteurs et les manifestations paysannes sur les routes. Avec les années, on décèle une tendance à la diminution progressive du nombre des très petites exploitations de 0 à 10 hectares et l'augmentation de la dimension moyenne. Nous sommes là au sein de « l'exploitation familiale » typique, avec la signification économique, sociale et psychologique que ce terme sous-entend, avec les tensions graves qui y sont à l'œuvre et qui se polarisent sur le remembrement, le renouvellement du bail, les ventes de terre, les partages d'héritage.

Il importe ici de rappeler que 73 paysans français sur 100 disposent d'une exploitation de moins de 20 hectares. Mais la bonne interprétation de ces chiffres implique la connaissance de la disparité des densités démographiques. Si la population agricole compte en France pour 23 % de la population totale, ce pourcentage global recouvre de très inégales répartitions : 56 % dans le Morbihan, 64 % en Lozère et 12 % dans certains départements de l'Est. Si l'on retient le nombre de travailleurs pour 1.000 hectares, on note les chiffres moyens suivants : 130 en Bretagne, 41 en Moselle, 27 dans la Meuse. Ceci explique qu'on ait pu parler de terres sans hommes et d'hommes sans terres. Selon la commission de Bruxelles, l'agriculteur français disposerait de 10,5 hectares par travailleur, la France étant cependant le pays des Six qui a la densité de population agricole la moins élevée, ce qui fait redouter une immigration dans les perspectives du Marché Commun.

Il faut savoir encore que, au recensement de 1954, 42,7 % des chefs d'exploitation agricole avaient plus de cinquante-six ans, pourcentage certainement accru depuis dix ans. On estime actuellement que 450.000 chefs d'exploitation, soit environ 20 %, ont plus de soixante-cinq ans. 28 % seulement des exploitants ont moins de quarante-six ans. La population agricole, dans son ensemble, comprend une majorité d'éléments âgés ou très jeunes : un tel vieillissement de la population active porte en lui un immense poids de routine et de traditions difficile à ébranler.

Les jeunes voudraient accéder à l'indépendance complète vers la quarantaine. Est-ce trop exigeant ? Mais cela suppose que les parents se retirent à soixante-cinq ans. Ils se retireront où et vivront avec quels moyens ? Le revenu des agriculteurs est inférieur à celui des autres catégories sociales. Si le jeune rural s'attaque au problème de la retraite à la campagne en général, et à celle de son père en

particulier, c'est à la double fin d'assurer aux vieux une existence paisible et digne, mais aussi de leur éviter de peser trop longtemps sur la vie du fils qui est resté à la ferme.

Entre 1921 et 1951, un million d'exploitations ont disparu. Entre 1954 et 1962, 1.250.000 personnes ont abandonné la campagne pour la ville. Chaque année, 70.000 à 100.000 paysans quittent la terre. Migration discrète, silencieuse, mais totale et définitive. Les jeunes jugent cet exode économiquement sain, ils déplorent seulement qu'il soit humainement douloureux et socialement inorganisé. Trop peu de migrants effectuent un départ prévu et préparé, trop sont voués dans l'industrie aux tâches de manœuvres. Afin qu'il ne se produise pas au détriment des hommes, l'exode rural doit être discipliné, pensé, aussi bien pour ceux qui se retirent que pour ceux qui restent. Pour ceux qui partent, il faut une instruction suffisante, une formation professionnelle solide, une connaissance des débouchés offerts, une préparation psychologique et morale au déracinement et à la crise d'assimilation qui lui succède. Si ceux-là cèdent, en quittant la campagne, 5 à 10 hectares de terre, il faut que l'acquisition soit proposée préférentiellement au petit exploitant. Laissée à elle-même, la concentration s'opérera en faveur des possesseurs de capitaux, tandis que le paysan pour qui ces hectares sont vitaux, n'a ni l'argent, ni la garantie auprès du Crédit Agricole.

« Aussi préconisons-nous, dit Michel DEBATISSE, le rachat des terres par des Sociétés d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural (S.A.F.E.R.) jouissant d'un droit de préemption dans les achats de terres, afin que celles-ci aillent aux agriculteurs défavorisés qui disposeront de la sorte d'exploitations rentables. En matière foncière, les mesures à prendre sont draconiennes mais indispensables. »

La machine réclame des superficies à sa mesure et à son appétit. Des centaines de milliers de paysans manquent de terre, cette terre qui est pour eux un outil de travail, et pour cela, ils s'insurgent contre le fait que la terre soit un objet de spéculation financière. Ils ne déniaient pas aux citoyens le droit d'acheter, mais alors ils réclament la location à leur profit. Les jeunes agriculteurs refusent d'être les salariés d'un gros propriétaire. Ils revendiquent pour eux l'initiative de l'homme libre et responsable. On ne saurait les en blâmer. Au fond de leur vigoureuse détermination se cache une saine conception de l'homme autant qu'un problème d'hectares.

De cette même conception de l'homme et des données économiques relève pareillement l'agriculture de groupe. Le petit exploitant ne peut amortir sur 10 hectares un tracteur et son cortège de machines.

En conséquence, ou bien il travaille avec des bêtes et son retard s'accroît, ou bien il s'associe avec 5 ou 10 agriculteurs, et grâce à la mécanisation possible sur 100 hectares, il acquiert une plus grande efficacité économique. Dans la perspective jeune, l'indépendance et la liberté de chacun sont sauvegardées. Il n'y a pas de propriété collective de la terre ni du matériel. Un semoir à tout le monde n'est à personne, nul ne s'en soucie et il rouille sous la pluie. La propriété individuelle est essentielle. A l'un le semoir, à l'autre la herse, à un autre l'épandeur d'engrais. L'échange se produit de propriétaire à propriétaire. Parce que chaque homme se sent concerné, tous y gagnent. Les services rendus sont meilleurs et moins onéreux. L'association peut se faire en « groupe de bon voisinage » ou selon les modalités des coopératives d'utilisation de matériel agricole (C.U.M.A.), qui sont parmi les éléments très dynamiques de la nouvelle agriculture.

Le syndicalisme jeune « aventure » la vie paysanne. En toutes choses l'option est prise de s'attaquer à la racine même des maux, bien plus qu'aux symptômes. Tout le milieu est pris en charge avec détermination. Nous esquiverons ici les nombreux conflits, entretenus au sein des multiples organisations professionnelles agricoles, et qui se calquent souvent sur les heurts entre générations. Beaucoup de ces organisations sont des gérontocraties. Ainsi un agriculteur de cinquante ans, serait-il le maire du village, n'a pas le droit, si l'exploitation est au nom de son père, de participer à l'assemblée générale de la coopérative. Des bouleversements sont, là encore, bien nécessaires. Mais le changement est désormais inscrit dans les faits, et celui d'aujourd'hui en annonce d'autres pour demain. L'évolution sera continue. Les jeunes souhaitent simplement faire l'économie de révolutions successives, et définir l'articulation des générations dans un monde en accélération. La durée de la vie humaine s'allongeant, il leur semblerait paradoxal d'éliminer les aînés, et telle n'est pas leur intention. En bons paysans, ils sèment et attendent la maturation pour récolter. Des remous entoureront longtemps leurs actions, mais leurs exigences pour eux-mêmes et pour les autres conduiront à coup sûr à des transformations bienfaisantes. Qui sait si demain les paysans ne proposeront pas des voies originales aux autres milieux, avec lesquels ils souhaitent très vivement dialoguer ?...

Tous ces longs développements peuvent sembler inopportuns dans cette étude. A la vérité, ils nous placent au cœur du drame paysan et dans son chaos. Une avalanche de causes d'usure extrêmement puissantes déferle sur l'exploitant agricole et s'ajoutent aux causes dépressives précédemment décrites. Le rythme ancestral et naturel est bouleversé. L'automobile a supplanté les pieds et le cheval. Il

faut comptabiliser le temps comme à la ville. Les horaires des marchés et des foires sont décalés et concentrés. Toute l'existence s'est accélérée. Le tracteur, outre le bruit et les trépidations qui lui sont propres, prolonge le travail mécanisé jusque dans la nuit. Les quelques domestiques qui restent encore exigent leur repos hebdomadaire, et le dimanche, l'exploitant doit se charger lui-même des soins que les animaux réclament. Autrefois, il était servi, aujourd'hui, il est au service de son bétail et de ses champs. La fatigue est encore accrue par la multiplicité des responsabilités ou des réunions syndicales, professionnelles, municipales, sociales, culturelles, d'étude et d'information. A tout cela s'ajoutent les préoccupations harassantes, lancinantes du but à atteindre, la crainte d'un insuccès ou d'un échec, l'inquiétude devant l'importance des traites et des quittances à régler, et parfois l'anxiété de l'homme qui subit, redoute, et pense qu'« on » l'oublie et l'abandonne à son triste sort.

7) *Les personnes âgées*

Il y a encore peu d'années, il était habituel de voir dans une ferme cohabiter trois générations, soumises à l'autorité plus ou moins sévère du grand-père. Celui-ci avait sa place au foyer jusqu'à sa mort. Selon ses forces, il continuait à participer au travail, et même lorsqu'il n'apportait plus beaucoup d'aide, ses enfants se reconnaissaient envers lui des devoirs dépassant la simple subsistance.

Dans la famille patriarcale, le vieillard régnait en maître incontesté. Qu'il fût dirigeant ou accueilli à la longue table et au coin du feu, il était respecté, car auréolé du prestige d'un survivant, vainqueur de nombreuses embûches : la mortalité infantile était effroyable, — l'enfant toujours menacé était de peu de chose, — l'espérance de vie à la naissance était de quarante ans seulement en 1860 (elle atteint soixante-dix ans de nos jours). Seuls les « bien nés » et les « bien nourris » parvenaient à une « heureuse vieillesse », tandis que pour la majorité des pauvres, la mort se chargeait de résoudre les problèmes du grand âge. Le patriarche était un lien entre les générations, on faisait de lui un conseiller, sa sagesse était précieuse, son expérience était utile, en un temps de minces transformations techniques.

Dans notre monde en quête de progrès perpétuel, le vieillard n'a plus à conseiller mais à se taire et à céder la place. Il a « fait son temps », il est « amorti », il n'est plus l'exception, et il n'y a plus lieu de le choyer ni de l'honorer spécialement. L'enfance, assurée de survivre, et la jeunesse, portent tous les espoirs du monde, qui demain sera meilleur !...

Si le jeune rural aspire à une autonomie plus précoce, pour son père, renoncer à la maîtrise de l'exploitation équivaut à une dégradation, aussi le vieux cultivateur attend-il souvent que ses forces déclinent de façon apparente pour passer la direction au fils aîné. Le syndicalisme jeune vient d'obtenir, pour les cultivateurs âgés, une « indemnité viagère de départ » qui, versée en plus de la retraite (à savoir : allocation vieillesse, Fonds National de Solidarité, plus éventuellement allocation complémentaire), leur permettra de se retirer et de vivre décemment, sans avoir à travailler au delà de leurs forces, tout en libérant des terres pour les plus jeunes. Par l'intermédiaire des S.A.F.E.R., ces terres seront offertes en priorité à un ou plusieurs exploitants trop petits, afin d'améliorer ou de mieux aménager leur exploitation en l'amenant à une surface minima, fixée dans chaque département.

Quand le poids des ans accable jusqu'à l'entourage, on cherche à « placer les vieux », isolés ou par couple, dans une maison de retraite qui constitue fréquemment l'armature et le soutien financier de l'hôpital rural. Trop souvent, le vieillard ne trouve là que l'absolu désœuvrement et une discipline de caserne. Le vieillard est pénétré d'un sentiment d'abandon, d'échec et d'insécurité. Il y a rétraction sociale et sénescence accélérée. Victor HUGO écrivait dans « Ruy Blas » :

« Je crois que la vieillesse arrive par les yeux,
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux. »

Nous pensons qu'il faut tout faire pour atténuer la ségrégation des personnes âgées. Au séjour dans un asile isolé dans la nature, il faut préférer la « cité-retraite » à la périphérie du village-centre dont le vieillard dépend : cette formule toute neuve associe des hébergements autonomes et des services collectifs plus ou moins développés. Les vieux ménages y termineront leur vie sans être séparés, et ils se mêleront aussi longtemps que possible à la vie du bourg : marché, cinéma, vitrines de commerçants.

Sur la tombe du vieillard se pose le problème de l'héritage. Le partage en est souvent fait d'une manière si égale qu'il en devient injuste. Le cohéritier paysan est abusivement dépouillé par ses frères citadins, car il n'est pas payé de son labeur, qui a fait fructifier le patrimoine. Avant la guerre, la J.A.C. avait demandé, et obtenu, le salaire différé, qui assurait lors du partage un avantage à celui qui travaillait à l'exploitation. Ceci fut peu appliqué. Et même dans ce cas, le fils resté à la terre ne profite pas de l'accroissement du capital dû à son travail. Il est bien difficile d'y remédier, mais des projets de modification du droit successoral sont actuellement à l'étude.

La perspective de ce partage obsède avant l'heure le jeune agriculteur, et pour une autre raison. Afin de maintenir la propriété familiale, il devra un jour racheter les parts de ses frères. Il devra donc pour cela pratiquer constamment une forte épargne ou vivre avec des dettes à l'égard de sa famille. Le fermage permet aux jeunes de se lancer dans la vie sans porter un poids foncier trop lourd, mais les surfaces en fermage tendent à diminuer, bien des propriétaires préférant placer ailleurs leur argent.

8) *Les ouvriers agricoles*

En marge de l'exploitation familiale, il nous faut parler des ouvriers agricoles. Ceux-ci ont acquis un statut de salariés contractuels : ils constituent le prolétariat rural. Leur nombre et leur sort sont sous l'étroite dépendance de deux facteurs contradictoires : d'un côté, le machinisme diminue les besoins de main-d'œuvre, de l'autre, la concentration des terres, donc l'augmentation des superficies, crée des besoins de main-d'œuvre difficiles à satisfaire. La diminution constante, qui confine parfois à la disparition, de la domesticité agricole est partiellement compensée par l'apparition de vachers, de porchers, de conducteurs de tracteur. La survie honorable des ouvriers agricoles réside peut-être dans cette spécialisation. Le prestige du salarié agricole (même « permanent » au village) est très bas, ses chances d'épanouissement, au sens « rural » du terme, sont des moindres, et tout cela est motif de fuite.

Quelques *journaliers*, souvent propriétaires de terres insuffisantes pour les faire vivre, subsistent encore, mais ils ne peuvent plus espérer avoir, au terme d'une vie de privations et de labeur, assez de ressources pour acquérir une exploitation. Cette forme traditionnelle, et autrefois importante, de promotion sociale a disparu aujourd'hui.

Les rythmes des saisons se traduisent par des pointes dans la courbe du travail : pour y pallier, on fait appel à des « *saisonniers* » qui constituent parmi les ouvriers agricoles un groupe important et misérable. De véritables courants migratoires convergent vers une plaine viticole ou vers un canton céréaliier, pour y accomplir en équipe, et en un temps très court, des travaux généralement pénibles. Ces immigrants resteront là pendant trois semaines à un mois. Payés à la tâche et pour gagner le plus possible, ils commencent très tôt le matin et finissent tard le soir. Ils accomplissent un travail pressant et ignorent les dimanches. Exclue de la communauté villageoise, mangeant et dormant à part, ils n'ont d'autre possibilité de distraction et de vie culturelle que le café... ou une sexualité débordante.

Instables et souvent illettrés, ces déracinés ne jouissent pas d'une puissance syndicale réelle. Leur position sociale peu enviable se traduit généralement par une attitude complexe, craintive, faite à la fois de résignation et de découragement, de labilité du comportement, de réticences et d'impénétrabilité, mais avec de brutales flambées d'agressivité qui peuvent se traduire par des actes antisociaux : incendies, attentats aux mœurs et à la pudeur. Il s'agit d'hommes seuls que le désir sexuel, avivé par l'alcool, tenaille en permanence. Il s'agit d'hommes jeunes, robustes physiquement, isolés moralement, vivant sans femme, et ressentant vis-à-vis des femmes un sentiment de frustration, hostile et agressif. Leur infantilisme affectif fréquent, quand ce ne sont pas des signes évidents de dégénérescence ou des tares psychiques, les incline à l'exhibitionnisme, à la bestialité ou au viol⁹.

La proportion des suicides est particulièrement élevée chez les saisonniers. L'alcoolisme est très banal et la désintoxication très aléatoire, en raison de leur mobilité et de leur isolement moral. La tuberculose trouve chez eux son dernier milieu d'élection¹⁰. En France, leur nombre dépasse le million. Ils forment, au point de vue socio-professionnel, le groupe le plus puissant des clochards contemporains. Et beaucoup parmi eux devenant effectivement clochard après quarante ans, les saisonniers renouvellent fatalement, et avec régularité, « l'armée des vagabonds »¹¹.

B. - Le village et ses habitants non-agriculteurs

1) Les artisans et les commerçants

La diminution constante du nombre des cultivateurs entraîne la réduction de l'artisanat et du commerce qui vivaient dans la dépendance de l'agriculture. Artisans et commerçants ne connaissent pas d'aussi graves conflits que les exploitants agricoles, mais en retour ils témoignent de moins de dynamisme.

Au point de jonction entre l'industrie et l'agriculture, l'artisan rural a vu son métier affecté par les progrès des deux secteurs. Les

(9) Cf. Docteur SCHERRER, *ouvrage cité*.

(10) Cf. Docteur E. GARBE, *étude citée*.

(11) Cf. A. VEXLIARD, « Le clochard », Desclée de Brouwer, 1957.

techniques nouvelles ont gagné le bourg plus lentement, moins brutalement que les « écarts », et l'artisan a eu le temps de s'y habituer, sans ressentir un effet de choc. Par essence, sa fonction est d'adaptation, et il n'est pas lié par la présence d'un fonds héréditaire à exploiter comme le paysan. La cohabitation est exceptionnelle, les fonctions sont mieux différenciées dans l'entreprise et l'autorité se partage selon les prérogatives de chacun. Pour cela les conflits de génération sont diffus et rares.

L'amour du travail bien fait, sans souci du rendement brut, la liberté d'esprit, l'honnêteté scrupuleuse, l'horreur du travail « aux pièces », la fierté propre à tout travailleur indépendant, ont toujours été la marque psychologique essentielle de l'artisan rural. Mais là se cache un facteur d'inadaptation.

Les commerçants n'ont pas de problèmes fondamentalement différents. Le processus de concentration du commerce a joué inexorablement contre eux. La concurrence est âpre en raison des faibles possibilités pécuniaires de la clientèle, de l'existence des coopératives de vente et d'achat des produits agricoles, de l'influence des commerçants urbains qui font des « tournées » et ont monopolisé la fourniture d'objets de la vie courante. Les COOP et les Familistères remplacent de plus en plus les épiciers locaux, tandis que les petits commerçants sont très inégalement prospères, mais tous jaloux de leur indépendance.

Chez les artisans et les commerçants, on note une certaine résistance au progrès. Les mouvements de jeunesse ont partiellement négligé ces catégories. Les malaises furent moins bien analysés, et en conséquence, il y eut moins de solutions proposées. La vague poujadiste a déferlé puis est retombée, suivie d'une désespérance plus grande. Le dépeuplement continu de certaines régions et le dépérissement progressif de l'activité accroissent le sentiment de solitude et d'abandon. Actuellement, artisans et commerçants connaissent peu, à l'échelon professionnel, de polémiques passionnées.

Ce groupe constitue le seul élément numériquement important du « secteur tertiaire » à la campagne. Les professions libérales fuient les petites localités. Beaucoup de villages ne comptent plus de notaires, de vétérinaires ou de sages-femmes. On les trouve désormais au bourg, au « village-centre » ou à la petite ville.

2) *Les notables*

Les élites traditionnelles, facteurs de cohésion et de solidarité tendent à disparaître. Les conflits entre familles, ou au sein de celles-ci, n'ont plus les arbitres ou les conseils qui permettaient de les

surmonter. Les anciens notables ont trop souvent déserté ou plus simplement démissionné. Beaucoup se sont laissés accaparer exclusivement par la profession, les loisirs (chasse, congés, sports d'hiver) et tous les moyens d'évasion que leur procurait l'argent. De la sorte, ils ont négligé d'assumer une fonction sociale valable et à leur mesure.

Désormais, le présent et l'avenir sont ailleurs, hors de leurs sphères closes. Le village s'est choisi de nouveaux guides, issus de l'action catholique ou du syndicalisme, et fortement décidés à promouvoir tout ce qui peut servir au bien commun, dans tous les secteurs de l'activité humaine. Les techniciens vulgarisateurs sont de nouveaux venus respectés. Ceci ne supprime pas l'élite traditionnelle : les personnes plus cultivées garderont le bénéfice du prestige, à la condition qu'elles ne soient pas obnubilées par l'esprit de caste, et qu'elles comprennent qu'elles ont un rôle important d'éveil, de collaboration et d'initiative à jouer.

3) *L'instituteur*

Autrefois, l'instituteur occupait au village une place très importante. Il personnifiait la Science, une autorité morale ; il était le fonctionnaire laïque et républicain avec tout ce que cela représentait de puissance en milieu rural. Il avait choisi son métier par vocation. D'origine modeste, ouvrière ou paysanne, il considérait sa profession comme une promotion sociale. Il partageait entièrement la vie du village, organisait des fêtes, assurait le secrétariat de la Mairie, et jouissait pour tout cela d'une très grande considération.

Aujourd'hui, beaucoup d'instituteurs sont des bacheliers, issus de milieux plus aisés, qui ont choisi ce métier, faute de pouvoir mieux réussir dans un autre. Pour eux, pas de réalisation d'une vocation ou de sentiment de promotion sociale, et pas la même estime du village non plus. Le rôle de l'instituteur est devenu plus ingrat : certaines classes sont surpeuplées et d'autres ont un caractère squelettique, — les mutations sont fréquentes d'un poste à un autre, — les parents n'ont plus le même respect, la même considération du maître d'école, et c'est une faute éducative que de le proclamer devant les enfants. L'enseignement est critiqué. L'instruction s'étant répandue, l'instituteur ne fait plus figure de puits de science. Les anciens élèves, bacheliers diplômés, ont tendance à se considérer comme son égal.

Le jeune instituteur est plus isolé, et il souffre de sa solitude. Il envie ses collègues des villes, mieux rémunérés et qui peuvent se

fréquenter. Il déplore l'éloignement, l'inconfort, la rareté des distractions, l'absence des commerçants. Célibataire, il cherche à obtenir un poste en ville. Marié, même à une femme qui aime la campagne, il s'ennuie au village et s'en évade dès qu'il le peut. Pour mieux pouvoir le faire, il n'accepte plus les fonctions de secrétaire de Mairie, qui ont d'ailleurs perdu de leur intérêt. Le secrétaire de Mairie n'est plus qu'un employé communal ou inter-communal comme les autres : les paysans n'ont plus besoin de ses conseils pour rédiger une lettre, ils ont moins de peine à interpréter une circulaire administrative ou à faire leur déclaration d'impôts.

Si cet effacement de l'instituteur accroît la désaffection à l'égard de la vie de la terre, il réserve par contre plus d'importance au rôle du maire et du conseil municipal. Mais les anciens disposent encore de la plupart des sièges du conseil et continuent souvent, bon gré mal gré, à gérer le passé. Un centre d'intérêt qui pourrait rattacher les jeunes à la terre est là aussi, et pour l'heure, exclu¹².

4) *Le clergé rural*

La vie sociale du village se déroulait entre les deux pôles traditionnels de l'instituteur et du curé, et parfois entre leurs querelles.

Dans l'esprit de beaucoup de ruraux, le poste de curé passait pour une « bonne place » : travail pas trop dur, respect de la part de la population, niveau de vie bourgeois comparé à celui de l'ensemble des habitants. Les parents ruraux orientaient alors volontiers leurs enfants vers le sacerdoce : le séminaire, puis le presbytère, témoignaient trop souvent d'un souhait de promotion sociale et de brisure avec l'attache terrienne. En ce cas, le zèle n'était point excessif et pas du tout missionnaire, la spiritualité était endormie et paresseuse, la mentalité avait son « petit côté » fonctionnaire. Mais tout cela, qui n'était pas trop exigeant, ne déplaisait pas à la paroisse.

Avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le prêtre avait une autorité et un pouvoir qu'il n'a plus. Les plus âgés en conservent souvent la nostalgie, les jeunes acceptent cette évolution et s'en réjouissent. Partout un monde nouveau déferle sur l'ancien, et le clergé n'échappe pas au raz de marée. S'il est aux prises avec « la pesanteur et la grâce », le prêtre est aussi écartelé entre le monde d'hier et celui de demain. La paroisse fermée, autarcique, n'existe plus, ni le troupeau tranquille sur lequel veille un pasteur attentif.

(12) Cf. « Les conflits de générations », ouvrage cité.

Le champ clos de la paroisse a éclaté, et le curé est de plus en plus affaire, subissant aussi les nouveaux courants de pensée, l'afflux des revues, livres et documents, les voix de la radio, voire de la télévision ou du cinéma.

Le troupeau bouge, les ouailles nomadisent en tous sens : exode rural, ouvriers en usine et collégiens « ramassés » par car, saisonniers en hôtel ou aux champs, arrivée des techniciens agricoles, des fonctionnaires de l'Education Nationale ou des P. et T., sorties fréquentes des équipes sportives, des mouvements d'action catholique, déplacements pour loisirs ou réunions, passage des vacanciers. Le curé se sent dépassé, devassé par cette mobilité sociale et culturelle. La vie de « ses » ouvriers d'usine lui est étrangère. Leurs horaires extrêmes les mettent en marge. Les prises de conscience syndicales, les questions économiques et techniques effraient le prêtre qui ne les a pas abordées de front.

Le travail est en miettes, les tâches sont multipliées. Là, un prêtre a la charge de 5, 6 ou 8 paroisses : ailleurs, d'autres confrères souffrent d'un sous-emploi, avec des bribes de ministère, dans une paroisse trop petite ou trop peu chrétienne. La promotion des laïcs s'est apparentée à une décolonisation. La haute direction et l'animation de bien des tâches paroissiales n'est plus la part du curé. Le cléricalisme se meurt : l'ingérence du clerc dans un monde qui n'est pas de son ressort ne se tolère plus. Le curé, spontanément ou par force, devient moins directeur qu'éveilleur et conseiller.

Les réactions d'inadaptation au réel sont diverses : négation de l'évidence, résignation, illusion sur les remèdes, découragement, déception devant les mutations fréquentes et non désirées, sentiment d'isolement, d'abandon dans une cure oubliée, perte du goût de l'étude ou fuite dans la lecture tranquille.

La jeune génération (par l'âge ou par l'esprit) n'a pas le souci de l'organisation catholique nombreuse, elle attache moins d'importance au rite extérieur, et manifeste un goût profond de l'authenticité. Ne souhaitant plus le prestige clérical, ignorant les sectarismes d'antan, elle se sent plus indépendante pour porter son message. Elle recherche une attitude, à la fois de sympathie et de dialogue, de clairvoyance et d'humilité : son influence sur les mouvements de jeunes en a été très renforcée.

Mais ceci n'exclut pas les exigences fréquentes, les incompréhensions, les réticences, les critiques acerbes, voire les « grèves » des chrétiens (qu'on ne peut déclarer ici « fidèles »), ni les divisions entre familles ou individus, qui accroissent le surmenage, la dispersion, le découragement de tel ou tel curé, qui se veut l'homme de

tous. Un roman récent¹³ met fort bien en évidence les difficultés apportées par certaines catégories de paroissiens « bien pensants », « dont la suffisance compense à merveille l'insuffisance du prêtre ». Dans l'attitude de ces ouailles, le jeu d'esprit se mêle souvent à la critique. Tout est loin d'être faux : c'est une réaction de milieu qui dénonce des défauts, mais surtout les manies qui guettent tout prêtre. L'ecclésiastique est un vieux célibataire, avec le brin d'originalité plus ou moins dosé que cet état comporte, aggravé par l'habitude de n'avoir jamais à composer avec quelqu'un dans la maison, terriblement solitaire en son presbytère, devant parfois assumer les soucis culinaires et les soins du jardin, aimant enfin faire de l'esprit, à sa manière, quand il en a l'occasion. Mais il reste vrai que cet homme, malgré ses manies, ses insuffisances et parfois ses déviations, a fait lorsqu'il avait 25 ans le don total de sa vie pour le salut des autres. Il est essentiel de ne pas l'oublier pour bien interpréter les tensions qu'il subit.

Le poids de la solitude est particulièrement redouté par les jeunes prêtres. Pour y pallier, en même temps qu'à l'insuffisance des vocations sacerdotales, l'Eglise a décidé la suppression progressive des petites paroisses. Les prêtres seront regroupés dans le gros bourg, le doyenné. Les lieux de culte ne seront maintenus que pour les mariages et les enterrements, afin de rattacher les événements à l'endroit où la famille est enracinée. Les paysans le regrettent. Ils pensent qu'un village sans curé (même s'ils ne pratiquent pas), ce n'est pas cela. Il y manque quelque chose. On veut être servi « à domicile » par un curé à soi. Ainsi se modifie encore la physionomie du village^{14, 15}.

5) *Le médecin et son épouse*

Du médecin de campagne, nous ne dirons ni l'isolement, ni la fatigue, ni les tiraillements entre ses engagements divers : professionnels, familiaux ou civiques. Les très dynamiques associations de Médecine Rurale et de Médecine de Groupe ont formulé à cet égard des réflexions très pertinentes, auxquelles il nous suffit de renvoyer.

La profession médicale, à la ville et aux champs, doit, elle aussi, s'adapter chaque jour au progrès et à l'évolution du monde moderne. Mais le médecin rural, même s'il n'est pas à l'abri de « sa » propre

(13) Jean MONTAURIER, « Comme à travers de feu ». Gallimard, 1962.

(14) Cf. « Les chrétiens dans le monde rural », ouvrage cité.

(15) Cf. F. BOULARD, ouvrage cité.

dépression, n'est pas soumis à des tensions sociologiques aussi vives que l'instituteur ou le prêtre. Comme eux, il est un immigrant, mais l'acceptation et la durée de son séjour ne dépendent généralement que de lui : il n'a pas à subir les contraintes de l'Éducation Nationale ou de la Hiérarchie. Il n'obéit encore qu'à lui-même.

Nous ne soulignerons, ici, que deux parentés remarquables qui unissent le médecin à certaines autres catégories du monde rural :

— Il est frappant et encourageant de constater que les principes d'association et de groupe (dans le respect de la liberté de chacun) font l'unanimité, dans une perspective d'avenir et de progrès à la campagne, aussi bien dans le clergé que chez les agriculteurs, les vétérinaires, les dentistes ou les médecins. Chaque corporation a déjà fait l'essai d'associations avec bonheur.

— Le deuxième trait important à noter nous paraît être la nécessité d'une spécialisation du prêtre, de l'instituteur et du médecin rural, qui sont à leur manière, des « paysans spécialisés ». Nous n'entendons pas par là suggérer la création d'une nouvelle spécialité médicale. Mais nous voulons dire que prêtres, instituteurs et médecins ruraux doivent aimer vraiment les paysans et être adéquatement préparés aux tâches qui les attendent¹⁶. Ils doivent accepter avec joie d'y consacrer leur vie, sans considérer comme une disgrâce ou une infériorité d'être éloignés dans un « trou » de campagne, et sans se soucier de l'opinion, qui associe toujours la campagne à une idée de moindre valeur, de dédain ou de commisération.

D. HALÉVY dans ses « Visites aux paysans du Centre » cite ces lignes d'un instituteur rural, Albert VINCENT :

« Une formation unique pour tous les instituteurs de France, c'est une absurdité. Si vous voulez former des campagnards, donnez-leur des maîtres qui sachent les choses de la campagne, qui soient heureux d'y vivre, qui ne rêvent pas eux-mêmes de la fuir. Il faut au maître rural une vocation, une instruction dont le maître urbain n'a pas besoin. Il faut donc séparer les personnels. »

Excellent thème à traduire en... ecclésiastique et en médical¹⁷.

Et si Madame partage effectivement la vocation rurale de son mari, elle saura trouver au bourg son épanouissement.

« Pour moi, m'aimer d'abord, c'est collaborer avec moi. » (A. DE SAINT-EXUPÉRY.)

« On est toujours bien là où on se dévoue. » (G. SAND.)

(16) L'Institut National de Médecine Agricole y contribue pour sa part.

(17) Cf. F. BOULARD, *ouvrage cité*.

Il n'y a pas d'autres remèdes à l'ennui, à la solitude et à la désespérance d'une épouse de médecin rural, si ce n'est le départ vers la ville.

6) *Les ouvriers d'industrie*

Ils sont les représentants ruraux du « secteur secondaire ». Ils constituent la catégorie prédominante dans de nombreux bourgs. Souvent sans qualification, ils travaillent soit dans des petites entreprises du village, soit plus généralement en dehors et à des distances parfois importantes. Leurs problèmes sont assez analogues à ceux de la classe ouvrière des villes, mais plus isolés et au sein d'entreprises de plus faibles dimensions, ils disposent de moindres possibilités de défense syndicale. Ils sont reliés au monde rural par le domicile, les liens familiaux, les suppléances occasionnelles : élevage, jardin, services mutuels, coup de main au cultivateur voisin.

L'intégration de l'ouvrier au village est très satisfaisante dans certaines régions traditionnellement industrielles (Jura, pays de Cholet, Bocage Vendéen, par exemple) où chaque bourgade offre plusieurs industries. L'ouvrier est heureux de rester au pays et d'éviter le déracinement. Le paysan apprécie le meilleur écoulement de ses produits par le maintien de la population. Des quartiers de maisons neuves et coquettes, séparées par l'étendue d'un jardin très soigné, se construisent. La vie se perpétue, heureuse, semble-t-il.

En d'autres lieux, ouvriers et agriculteurs témoignent d'un mépris réciproque, qui ira en s'atténuant dans le moule commun de la technique. Celui qui emploie la machine finira sans doute par ressembler comme un frère à celui qui l'a construite. Quand il faut accomplir de longs trajets quotidiens, le surmenage onéreux qui en résulte incite à la migration définitive.

L'industrialisation bénéfique offre sur place des petites entreprises assez nombreuses et variées. La décentralisation d'une usine urbaine se heurtera à l'opposition des cadres moyens et supérieurs qui y voient plus une sanction qu'une promotion.

* *

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- BOULARD (F.). — Problèmes missionnaires de la France rurale. Edit. du Cerf, 1945.
GARBE (Docteur E.). — *Eléments de psycho-sociologie du monde rurale. XIII^e Congrès National de l'Association de Médecine Rurale ; Concours Médical*, octobre-novembre 1963.

- SCHERRER (Docteur P.). — La sexualité criminelle en milieu rural. Masson éd., 1958.
- TOULAT (P.), BOUGEARD (A.), TEMPLIER (J.). — Les chrétiens dans le monde rural. Edit. du Seuil, 1962.
- VEXLIARD (A.). — Le clochard. Desclée de Brouwer éd., 1957.
- VIRTON (P.). — Enquêtes de sociologie paroissiale. Edit. Spes, 1953.
- « Les conflits de génération », Collection Prospective, P.U.F. éd., 1963.
-

CHAPITRE II

QUELQUES REACTIONS DE DECEPTION DANS UNE REGION DE BASSE MONTAGNE PRISE POUR EXEMPLE

« Il faut que le laboureur ne tombe plus dans le désespoir où vous le jetez. Protégez le laboureur ».

(Olivier de SERRES)

A. — La scène

Nous sommes dans un des « pays » les plus rudes et les plus beaux de France. Les monts portent sur le roc féroce une forêt rabougrie. Plus haut, règne en maître incontesté le châtaignier. Les espaces sont rares où placer la culture. Ce climat de peine exige l'effort continu, le manque de découragement et l'entr'aide. Les gens y sont d'un grand dévouement.

Autrefois le brin d'herbe donnait la laine et le mûrier donnait le luxe. La magnanerie était un dur travail, qui durait peu et rapportait beaucoup. La voracité du ver n'était jamais assouvie. Il fallait cueillir la feuille du mûrier tant qu'il restait du jour pour la voir. On reconnaissait au creusement de leurs joues et à leur dos courbé les cultivateurs qui faisaient le magnan, ce magnan qui servait à orner les reines et les évêques. La taille des montagnardes se cassait avant l'âge, les rides dévastaient très tôt leur visage hâlé, mais dans leurs yeux brillait toujours le reflet de leur vie intérieure, avec un air de dignité hérité depuis de longs siècles.

Puis...

« au long de toutes les pentes, couvertes de fermes et de villages, la ville avait sollicité les gens de la montagne comme par l'espoir d'une vie nouvelle et d'une tranquille félicité ».

A la liberté du paysan que nul ne commandait que lui-même et le soleil, on a préféré le salaire certain et le jeu de boules en fin de journée. On ne savait pas bien dans quel métier était le bonheur, mais on a choisi.

« Quel mensonge la poésie avait répandu sur le labeur du paysan !... »

Les hameaux se sont vidés peu à peu. Les maisons qui survivent encore sont magnifiques de proportions : elles furent construites en vue de la saison froide, leurs ouvertures sont petites et en général tournées vers le midi. Depuis des siècles, elles n'ont pas plus changé que le climat. Ce n'est pas routine ou manque de goût, mais faute d'argent : le progrès s'est arrêté devant la porte.

Les sommets plafonnent aux environs de 1.000 mètres, excluant toute possibilité de sports d'hiver. Pour cela beaucoup de modernes vacanciers ignorent la région, qui reste l'une des plus déshéritées de toutes les basses montagnes.

La fluidité des contours de ce cadre est voulue pour préserver l'anonymat des personnages qui y vivent.

B. — Les personnages

1) *Célibataires*

• OBS. N° 1

Homme de vingt-six ans, grand, long, maigre, voûté, sombre, renfermé, le regard absent et d'une immense tristesse. Orphelin de mère, vit seul avec son père, paysan dur et têtue, dans un hameau très écarté et sans femmes. Altitude : 800 mètres. Sa sœur a déserté la montagne il y a deux ans. L'habitat, sur le schiste, est mal exposé et mal tenu par deux hommes seuls. Obsédé sexuel, sans avoir l'audace de se déclarer à la moindre fille de peur qu'elle se moque de lui. A fait plusieurs fugues, a été interné trois fois, et parle souvent de se détruire.

A la perte de l'amour maternel par décès (dont nous ignorons la date) s'ajoutent les méfaits de l'isolement, de la désertion du hameau, du départ de la sœur, de l'absence de la composante féminine dans l'entourage, de l'âpreté du père, de l'austérité de la vie, de l'habitat sombre et sale, et la perspective d'un avenir tristement solitaire.

• OBS. N° 2

Homme de vingt-six ans, vivant avec un père alcoolique, dans une maison petite et mal commode, mais bien ensoleillée et sise sur le grès. Son service militaire le conduit en Algérie, où il est très traumatisé psychiquement par la guerre et la mort de camarades. Sa mère cardiaque décède (de chagrin) pendant son séjour en A.F.N. A son retour, il se heurte à l'incompréhension du père, fréquente une jeune fille d'une ferme voisine, mais les futurs beaux-parents s'opposent au mariage. La sœur cherche à se placer en ville. Il tente alors de se suicider par l'absorption d'un verre d'insecticide. Il est sauvé de justesse, et la sœur revient sous le toit paternel.

Ce cas est assez proche du précédent : décès de la mère, guerre d'Algérie, difficultés familiales, éthylisme du père, fuite de la sœur, obstacle au mariage.

• OBS. N° 3

Homme brun, pycnique, cyclothymique, âgé de quarante-cinq ans. Fils d'alcoolique. Enfance malheureuse. Quatre sœurs et un frère ayant tous un psychisme rudimentaire. Vit dans une maison très sombre et sale, mais bien exposée sur le grès. Solitaire, taciturne, craintif, aboulique, insomniaque et se plaignant de céphalées. Obsédé sexuel, mais se contente d'idées fixes, d'imaginaires rencontres ou de ... chèvres. A fait un séjour dans un établissement psychiatrique, pour une cause qui nous est inconnue. Depuis, boit et fume plus qu'il n'est permis. Ainsi évite-t-il, sans le savoir, de consommer une eau douteuse, probablement souillée par le purin. Hors des périodes de franche excitation, il travaille de son mieux et donne tout ce qu'il possède au curé de la paroisse.

A noter ici : traumatismes psychiques dans l'enfance, ascendance éthylique, fratrie au psychisme rudimentaire, hameau isolé, solitude dans le hameau, habitat médiocre et négligé.

• OBS. N° 4

Homme de quarante-cinq ans, lymphatique, anxieux, atrabilaire. Vit avec sa mère cardiaque et à demi impotente, et un frère arriéré mental et alcoolique. Lui ne boit pas, par crainte de « faire comme le frère ». Travaille beaucoup pour tenir la propriété et la maison, cependant sombre et sale. Altitude : 400 m. Village assez isolé au contact du schiste et du trias, comportant un fort contingent de célibataires. Se plaint sans cesse d'un « kyste » aux os du crâne, diagnostiqué par un guérisseur. Les radiographies, E.E.G., examens spécialisés (O.R.L., ophtalmo) n'ont rien décelé. Sexuellement, « il voudrait bien mais il n'ose pas » et un « essai » a été couronné... d'insuccès.

On relève encore : le contexte familial défavorable, l'isolement, la pauvreté de l'habitat, et les préoccupations sexuelles du vieux célibataire malgré lui.

● OBS. N° 5

Homme de quarante-sept ans, robuste et travailleur, très timide et peu bavard. A été prisonnier quatre ans pendant la guerre. Vit seul avec son vieux père, dans une maison bien tenue, mais assez sombre, sur un terrain granitique, dans une vallée très encaissée. Altitude : 700 m. Eau acide (filons contenant Pb, As...). La propriété est bonne mais à l'écart d'un village qui ne compte plus que 8 à 10 habitants (une centaine dans toute la commune). Il faut accomplir une vingtaine de kilomètres, par une route étroite, sinueuse mais bonne, pour atteindre le village-centre. Voudrait bien se marier, mais n'a pas l'audace de se déclarer, malgré la complicité amicale de quelque marieuse bénévole. Très déprimé, il y a six-sept ans ; va mieux, est plus gai et parle davantage, depuis la création d'un centre d'artisanat rural dans le pays, auquel lui et son père participent activement, par des travaux de vannerie et de menuiserie.

On ne retrouve pas ici les notions d'ascendance tarée, de traumatismes psychiques dans l'enfance, de difficultés familiales, d'habitat insalubre. Mais : grand isolement, absence de fiancées possibles, immense peine d'assister à l'agonie de son pays et d'être parmi les derniers survivants.

La plupart de ces vieux célibataires souhaitent encore se marier, mais font preuve d'une extrême timidité face aux rares partenaires qui leur sont proposées. Souvent, et en apparence paradoxalement, ils font aussi les difficiles. Ils ne veulent pas des femmes célibataires du cru (sinon, pourquoi auraient-ils attendu à ce point ?) : « On se connaît depuis trop longtemps. » Ils voudraient épouser des étrangères, plus évoluées et moins rustres que les femmes restées par force au pays. Pour cela, il a même été envisagé d'importer et d'appriivoiser quelques bretonnes, filles du rude Armor. L'expérience reste encore très limitée. Peut-être ces femmes entendent-elles à distance ce dicton d'ici, peu engageant : « Femme qui monte, vache qui descend, toute sa vie s'en repend » (ou si l'on préfère, la variante plus paysanne encore parce que plus intéressée : « Toute sa vie manque d'argent ! »).

● OBS. N° 6

Femme, quarante ans environ, rose, blonde, poupine, avec un visage rieur pour parler de ses malheurs. Protestante non sectaire. Possède la radio. Vit seule avec sa mère âgée et un domestique de quarante-cinq ans, dans un hameau qui groupe deux maisons et huit habitants. Altitude : 600 m. Schiste près du granit : zone d'auréole très filonneuse avec Pb, As, Ba. Menue agriculture de subsistance : chèvres, fromages, fruits, quelques légumes, volailles. Habitat « à l'envers » sur un versant nord-est humide et à givre. Le soleil apparaît tôt mais se couche tôt. De la maison, on aperçoit « l'endroit » et la route au soleil. Depuis quinze ans,

se demande si elle doit se marier ou non. A été suppliée par le domestique, lui a toujours dit non, est réputée « couchée avec ! » (?). A jeté celui-ci dans les bras d'une autre. « A pensé » se mettre en ménage avec le premier mari (abandonné) de sa meilleure amie, laquelle l'y a vivement encouragée. Angoisses et phobies près des ponts, des couteaux et autres objets tranchants, près de certaines maisons en ruine du secteur. « Oh, Docteur, je ne sais pas si je pourrai supporter longtemps la grande tranquillité qu'il y a dans nos parages. »

Ce pittoresque tableau souligne vigoureusement le poids parfois insupportable du silence et de l'extrême solitude. La maison est mal située et ne profite pas avantageusement de la luminosité. La présence du domestique stimule les préoccupations matrimoniales d'une femme célibataire, enclose dans un microcosme très étroit.

• OBS. N° 7

Homme de soixante-dix ans, grand, sec, l'air farouche, bourreau de travail. Vit avec sa sœur veuve, et approximativement du même âge, dans un lieu inaccessible en auto. Dans l'habitat en schiste : plancher crevé dans une pièce passagère, une planche en travers tient office de pont fragile, murs lézardés et courants d'air en rapport, collection hétéroclite d'objets ethnographiques, deux lits jumeaux dans la chambre, huisserie à bobinette et à chevillette dans la cuisine. Un fil électrique arrive dans la maison, mais pas de compteur, ni de courant, ni de radio, ni de journal. Sous les poutres, longues étagères supportant de multiples paires de chaussures, ainsi que des coffrets de médicaments, vides et collectionnés en évidence, ce qui épargne les redites au médecin.

Guerre de cent ans avec le voisin, séparé par 500 m de pente raide, pour questions d'eau, de fruits, de pâture ou de passage. L'épisode culminant fut, il y a quinze ans, un coup de fourche dans l'abdomen, de la part dudit voisin, coup ayant entraîné perforation, péritonite et énorme cicatrice. Processus judiciaire assoupi aujourd'hui. « Et depuis, total, Docteur, je suis normalement devenu un pauvre bougre, je suis bon à rien. » Affirme « entrer en agonie » fréquemment entre 3 et 10 heures du matin, mais n'appelle pas alors le médecin (ce que l'éloignement rend difficile). Avise le praticien de trois mois en trois mois, à l'occasion d'une consultation ou à l'occasion d'un malaise *a frigore* de sa sœur, motivant la visite. L'auscultation fait naître une respiration haletante, type accouchement sans douleurs. Dans l'intervalle, poursuit des occupations d'Hercule qui le passionnent et porte allègrement de lourds ballots de foin.

Cette observation, aussi véridique que toutes les autres, n'est pas unique, si elle est exceptionnelle. Nous l'avons placée là pour rappeler que de tels hommes et de telles scènes existent encore en 1964, en France. L'isolement est si grand que la vie se déroule en marge du monde. Le *xx^e* siècle n'atteint pas cette mesure. Les jours s'écoulent dans une pauvreté misérable, assortie de laderie peut-être, mais sûrement d'originalité propre à des célibataires et à des individus coupés de la planète. Les relations du proche voisinage sont les seuls liens sociaux : elles sont au centre des conversations et des malaises ressentis.

Parmi les cas de célibataires que nous avons retenus, il apparaît clairement que certains sujets ont connu une enfance qui les prédisposait aux névroses. Pour certains, c'est en eux-mêmes et dans leur psychisme fruste qu'il faut chercher la raison de leur célibat. Les mêmes souvent n'avaient pas assez de force morale, d'audace ou de volonté pour quitter la montagne et tenter l'aventure citadine. Mais il en est qui sont restés par attachement au pays natal et pour ne pas abandonner leurs parents. Sur les uns et sur les autres, s'est abattue une avalanche de stimuli défavorables : pauvreté, solitude, habitat insalubre, eaux douteuses, mauvais ensoleillement, difficultés familiales, ou de voisinage, toutes causes cumulées qui ont aggravé les déceptions, le désespoir, l'angoisse devant l'avenir. L'exode rural et ses conséquences ont porté un préjudice certain à la santé mentale de ces hommes.

2) *Instituteurs*

• OBS. N° 8

Jeune fille, vingt-deux ans, nommée institutrice dans un village qui agonise, à 700 m d'altitude et ne comptant plus qu'une dizaine d'habitants dont deux enfants. Donc, institutrice pour deux élèves à 18 km du chef-lieu de canton. Bon logement mais pas pratique, sur schiste. Crise aiguë de dépression à thèmes mystiques avec fugues. S'est enfuie la nuit, dans la montagne, en chemise et pieds nus. Il a fallu tous les gens de la commune dispersés en battue pour la retrouver. Fait alors un séjour dans un établissement psychiatrique.

Nous ne savons rien du passé de cette jeune institutrice, ni de ses origines, mais l'isolement impensable dans lequel elle fut placée, l'absence totale de distractions, suffiraient à rendre compte des anomalies de son comportement.

• OBS. N° 9

Femme, âgée aujourd'hui de cinquante ans, robuste, résistante, solide, taciturne, revendicatrice, mais généreuse. Communiste militante. Se dit athée depuis une « histoire » (?), étant enfant, avec un prêtre. Mariée à un « artiste peintre » inconstant et voyageur. Mère de trois enfants. A tenu le même poste que la jeune fille précédente, et juste avant elle, courageusement, pendant dix ans, par idéal, et dans des conditions très dures d'isolement moral. Tout allait assez bien tant qu'elle élevait et instruisait ses enfants. Mais lorsque ceux-ci durent aller en pension : longues périodes de dépression et tentative de suicide. Est présentement séparée de son mari et partie en Algérie comme institutrice, au titre de la « coopération ».

Les difficultés conjugales sont en partie compensées par l'affection et la présence des enfants. Le départ de ceux-ci au lycée précipite la chute après dix années de luttes épuisantes, dans un village isolé et qui se meurt.

• OBS. N° 10

Femme de cinquante-deux ans, grande, forte, brune, intelligente, assez distinguée, lymphatique. Jeune mère célibataire à la ville, elle demande sa mutation à la campagne. Là, elle épouse un cultivateur travailleur, mais fruste et très inférieur à elle intellectuellement. Quatre enfants naissent du mariage. Cohabitation avec les beaux-parents, braves gens, mais durs, avares, sales et grossiers. Habitat sur calcaire, sombre et malpropre, que les beaux-parents refusent obstinément d'améliorer. Eau de citerne. Opposition avec la belle famille : tristesse, apathie, anxiété, vertiges *sine materia*. Le décès des beaux-parents permet la modernisation de l'habitat. Mais d'autres conflits surgissent : tout le clan agricole (filles, mari, belles-sœurs) témoigne de son hostilité à la mère et à l'épouse institutrice.

Avant la cohabitation (dont l'influence malheureuse est réelle), il faut accuser la mésalliance, elle-même consécutive à... une erreur de jeunesse. On ne peut incriminer ici la solitude dont furent victimes les deux femmes précédentes.

Nous disposons de plusieurs observations d'instituteurs qui peuvent se réunir en une seule et se schématiser ainsi : homme de la cinquantaine, hyperscrupuleux, hyperconscientieux, introverti, psychasthénique, prenant excessivement à cœur les responsabilités qui lui sont confiées dans la direction d'un Collège d'enseignement général, surmené par le nombre grandissant des élèves et par la préparation méticuleuse des cours, tourmenté par toutes les coteries scolaires plus ou moins imaginaires et secrètes qui l'entourent, inquiet de sa promotion, toujours soucieux de se montrer exemplaire et irréprochable. Insomniaque, migraineux et grand anxieux.

3) *Agriculteurs militants*

• OBS. N° 11

Homme, trente-trois ans, long, maigre, cyclothymique. Elevé en enfant gâté par sa mère. Marié, trois enfants. Habitat excellent sur calcaire ; eau de citerne. Militant responsable (action catholique et syndicale) courant à gauche et à droite, de jour et de nuit, parlant, écrivant, débordé de responsabilités et laissant le travail à son père qui s'en plaint. Alternance d'excitation et d'épisodes dépres-

sifs en rapport avec la mort par cancer du grand-père, puis avec le mariage de la sœur, contre son gré. Anxieux, cancérophobe. Puis... repart prêcher la bonne nouvelle.

Le malmenage ne fait qu'aggraver le fond névrotique latent.

• OBS. N° 12

Homme, cinquante-cinq ans, leptosome, musclé, intelligent, cherchant à se cultiver, mais « digérant » mal ce qu'il lit. Veuf, avec une fille, puis remarié à une femme psychasthénique qui lui a donné un fils. Habitat médiocre, mal exposé et trop petit sur trias. Plusieurs épisodes dépressifs depuis le décès de sa première épouse. Le dernier épisode est lié à une brucellose, accompagnée d'hyperazotémie (0,70 g) et suivie de manifestations lombarthrosiques. L'examen radiologique révèle un *spina bifida occulta*. Insomnies, céphalées, dyspepsies, obsessions axées sur la franc-maçonnerie et le communisme.

Au traumatisme en relation avec le décès de l'épouse, s'ajoutent la brucellose (fréquente dans la région), les algies lombo-sciatiques et les hantises d'un militant qui peuvent aller jusqu'à l'obsession.

4) Prêtres

• OBS. N° 13

Cinquante ans, pycnique, pléthorique, lent de paroles et d'idéation ; timidité, intelligence peu ouverte. Fils de paysan, transplanté à distance dans une paroisse très peu peuplée, comptant surtout des fermes isolées. Altitude : 1.000 m. Neige. Dessert à pied une seconde paroisse, également désertée, dont l'église est à 7 km à vol d'oiseau et à 700 m d'altitude. Bon habitat sur le granit. Fait peu d'efforts, à ce qu'il semble, pour s'adapter. Vit isolé du monde. Ne se plaint de rien en apparence, ne consulte pas de médecin. Un jour, on apprend qu'il est interné pour avoir suborné une jeune fille du village.

L'isolement, la solitude excessive, le ministère rude, austère et mal accepté, ont contribué intensément à l'éclosion du défoulement blâmable de ce prêtre, au psychisme par ailleurs assez élémentaire.

• OBS. N° 14

Quarante ans, leptosome, sensible, intelligent et fin. A mis dix ans à s'adapter aux trois (et parfois quatre) paroisses dont il avait la charge. Presbytère froid, humide et mal commode. A tenté de réagir de son mieux et a trouvé son équilibre grâce à l'appui amical du curé-doyen et du médecin. A présenté des troubles dépressifs associés à une entérite et cystite, en relation avec l'absorption d'eau polluée et une intoxication saturnine : tuyau de plomb et eau acide venant du schiste à travers le trias.

Les difficultés d'adaptation de ce prêtre zélé sont aggravées par des troubles toxiques chroniques, liés à une mauvaise hygiène de l'eau.

• OBS. N° 15

Soixante-cinq ans, leptosome, très cultivé, fin, distingué, patronyme à particule, originaire de la plaine, renfermé, sournois et auteur, à l'occasion, d'actes répréhensibles (délation, simonie, ragots). Mis « en pénitence » par l'évêché dans une petite paroisse de montagne, à 800 mètres d'altitude. Vit là depuis vingt cinq ans, dans un logement sombre, avec ses deux sœurs également sombres et tristes. Très isolé intellectuellement, s'est réfugié dans un « dada » consolant, l'Histoire. N'a pas réussi à s'entendre avec les gardes forestiers, les familles de pasteurs protestants et autres voisins susceptibles de l'aider. Inadaptation totale (d'ailleurs peu combattue) au rude milieu paysan qui l'entoure. Influence nulle, sinon néfaste dans la paroisse. Se plaint de dyspepsie atonique, angoisses, palpitations. Vit dans la crainte de la loge maçonnique locale. Aurait été « foudroyé » trois fois, la dernière ayant motivé un séjour dans une clinique psychiatrique.

Les sanctions méritées par ce prêtre ont entraîné sa réclusion dans un hameau isolé en montagne pour lequel il n'était pas fait. Cela n'a pas contribué à sa réhabilitation ni à la fécondité de son ministère. Il s'est rétracté sur ses faiblesses et ses médiocrités.

La psycho-pathologie des clercs est malheureusement trop riche dans cette région : beaucoup ne sont pas préparés à un sacerdoce rural, dur et austère. Les uns sont des intellectuels « déplacés » et inadaptés ; les autres sont des ruraux transplantés à distance et fréquemment déçus de ne point sortir de l'ambiance paysanne qu'ils avaient fuie par le moyen du séminaire. Trop de prêtres sont mal « sevrés » et restent toujours le « petit » de leur vieille mère ou de la sœur aînée. Trop sont d'un noir pessimisme.

Dans ce pays très endolori autrefois par les guerres de religion, les pasteurs protestants témoignent généralement de plus d'équilibre, de dynamisme et d'efficacité. Beaucoup sont originaires de Suisse, montagnards eux-mêmes et bien préparés. Ils sont stimulés par l'enthousiasme d'un prosélytisme combattant. Leur épouse les soutient dans leur action et noue des relations précieuses avec la population.

Ainsi, pour mieux porter son message, l'Eglise Catholique se doit-elle de former un clergé rural spécialisé et de regrouper ses prêtres afin de leur épargner une redoutable solitude.

5) Divers

• OBS. N° 16

Femme, trente-cinq ans, petite, brune, sthénique. Habitat très sombre, sur le granit, dans une vallée assez fermée et triste, à 1.000 m d'altitude. Il faut trois quarts d'heure de marche à pied, puis 30 km en auto pour atteindre le village-

centre. Aurait présenté plusieurs crises dépressives depuis la puberté. Mariée, trois enfants. Le dernier né fait une méningo-encéphalite qui nécessite son hospitalisation d'urgence dans la ville la plus proche, à 75 km. Huit jours plus tard, bloqués par la neige et sans nouvelles de l'enfant, les parents se désespèrent et la jeune femme fait une psychose dépressive aiguë : obsédée par le blanc, elle amorce des fugues et tente de se suicider. Placement provisoire dans un établissement psychiatrique. Depuis, va mieux, mais reste triste et anxieuse.

Nous ignorons les circonstances qui ont entouré la survenue d'épisodes dépressifs dans l'adolescence, mais il est permis d'évoquer l'isolement extrême et devenu insupportable. Une visite ne peut pallier à la frustration d'amour, occasionnée par l'affection grave du petit et son hospitalisation à grande distance : toute sortie est rendue impossible par la neige. La jeune mère ne peut supporter son angoisse.

• OBS. N° 17

Femme, trente-cinq ans, longiligne, atrabilaire, nerveuse, insuffisance veineuse (varices, hémorroïdes). Intelligente, sensible, cultivée, d'origine paysanne, mais fut institutrice libre avant d'épouser un agriculteur sympathique, mais assez fruste et amorphe. Cohabitation avec les parents du mari, durs, âpres au gain et contrôlant tout. Excellent habitat, bien tenu, sur le grès. La jeune femme courageuse se résigne, élève bien ses deux filles, mais est sombre, triste, pleure facilement. Lors des épisodes dépressifs, elle tisse ses thèmes autour de phénomènes hépato-biliaires. Les examens pratiqués n'ont pas révélé de lithiasse.

Cette observation rappelle les méfaits de la cohabitation. Le logement, ici, est très satisfaisant.

Trop souvent, toute amélioration de l'habitat est interdite tant que subsiste la présence plus ou moins tyrannique des anciens. La charge d'une vieille mère grabataire et plaintive, ou d'un père hémiplégique, peut accroître la fatigue de la jeune femme. L'hôpital a toujours mauvaise renommée, et il faut parfois choisir entre l'épuisement et le remords d'avoir provoqué un placement à l'hospice. L'aide familiale rurale ne peut offrir sa collaboration que durant quelques heures : elle se doit à tous et les appels sont nombreux.

• OBS. N° 18

Homme, quarante-cinq ans, longtemps maigre et prenant de l'embonpoint depuis peu, cyclothymique. Né d'un père conducteur de rouleau compresseur, et ayant vécu au hasard coloré des empierrements. Études secondaires au petit séminaire, puis linotypiste dans une imprimerie. Il aimait ce travail et en était fier. Il accompagne alors son père, qui prend sa retraite au sommet d'un col à 1.100 m

d'altitude, où il fait menue agriculture et tient bistrot. Enneigement important l'hiver. Le père courageux et sympathique meurt dans d'horribles souffrances d'un cancer du larynx. Le sujet a épousé une femme très bonne et très équilibrée qui lui donne trois enfants. La famille abandonne peu à peu l'agriculture pour l'hôtellerie. Le café, très amélioré, devient hôtel-restaurant rustique, plein l'été, morne l'hiver malgré l'aménagement des routes.

Episodes dépressifs nettement liés à la claustration forcée de la saison automno-hivernale, aux temps gris, au brouillard, à la baisse barométrique. Thèmes indescritibles, angoisses, « mauvaises idées », algies insaisissables, nécessité de prendre de grandes inspirations, gémissements. La présence de témoins amis améliore les choses. Prend alors la décision autoritaire de « faire quelque chose » et va consulter un spécialiste ou fait un séjour dans un établissement psychiatrique, où il se conduit en original sympathique, mais lucide et conscient, qu'on ne tarde pas à renvoyer chez lui.

Hors de ces épisodes, homme charmant, aimant les conversations sérieuses et profondes. Heureux de faire le maître d'hôtel, triomphe quand il accueille des gens « intéressants ». Télévision très suivie, « en club » tous les soirs.

Ce curieux portrait met en évidence l'instabilité d'un sujet météo-ro-sensible, en outre défavorablement influencé par l'isolement, auquel sa jeunesse ne l'avait pas préparé.

D'autres observations soulignent l'excellent accueil réservé à la télévision. L'image apporte à domicile une présence du monde, qui aide à mieux supporter la solitude. Nous avons opposé précédemment le rail à la route : il est probable que la télévision, comme la route, retient plus l'homme à la terre qu'elle ne le décide au départ. Et dans ce sens, elle aurait un effet plus puissant que la radio ou la presse.

6) *Une observation de clinique sociale*

Depuis sept ans, un centre d'artisanat rural en montagne étend son réseau à vingt-cinq kilomètres à la ronde. Ce renouveau artisanal redonne au paysan la fierté de sa condition et de ses œuvres. Durant les longues veillées d'hiver, avec les matériaux fournis par la nature, vanniers, sculpteurs ou tisserands font ressurgir le passé, et rééditent pour nous, en nombre limité, ces formes originales, belles, solides et utiles, créées par leurs ancêtres. Le citadin est émerveillé devant la corbeille ou la chaise paillée de seigle. La demande va grandissant. La production artisanale, exportée et exposée en ville, est une publicité permanente pour la région et un apport financier non négligeable pour le montagnard.

Les animateurs ont reçu des commandes pour un montant de 200.000 francs (nouveaux), ce qui pourrait valoir, pour ses loisirs d'hiver, à chacune des 70 familles dont ils s'occupent, une somme de 3.000 francs.

Les paysans-artisans ne se décident pas à répondre à ces offres, malgré des encouragements multipliés. Ce pays de basse montagne semble frappé de léthargie. Pourquoi?... Il n'y a plus d'éléments jeunes et dynamiques, il n'y a plus de véritables personnalités rurales enthousiastes. Les anciens sont résignés à la mort lente de leur région, autrefois prospère. Les jeunes filles ont fui vers la ville, et les femmes sont rares pour tisser la laine. L'artisanat n'a pas été choisi spontanément, les veillées sont recréées artificiellement, la tâche proposée peut ici paraître comme le devoir demandé à l'écolier : « Fais cela, tu comprendras un jour, c'est pour ton bien. » L'œuvre n'est pas vendue directement au domicile ou au village-centre, lors du marché hebdomadaire, avec les critiques ou les félicitations de l'acheteur. Les objets sont commandés en série pour des inconnus de Paris ou de l'étranger. L'attrait du gain ne parvient pas alors à vaincre la désespérance. On ne veut, ni ne peut plus croire que l'artisanat (ou toute autre noble entreprise) puisse aider à « sauver » la paysannerie en basse montagne. Qui peut dire qu'on a tort ? Mais a-t-on le droit de négliger la dernière chance ?

Les rares « communautés » qui s'adonnent avec goût et courage à l'artisanat sont sous l'influence directe des généreux promoteurs, et généralement composées de familles nombreuses, regroupées en hameaux accueillants, bien exposés, et isolés de l'asthénie et de la tristesse ambiantes. Pour ces familles, l'expérience apparaît vitale, et valant la peine d'être tentée.

C. — Commentaires

La région prise pour exemple offre le tableau d'un cas-limite. Mais, comme nous l'avons rappelé, chaque « pays » a son climat, son sol, sa race, ses vertus et ses mets. De l'examen d'aucune contrée de France, on ne peut extrapoler, tant les problèmes sont particuliers. A l'opposé, nous le savons, on se condamne à rester dans le vague et le général sans l'appoint de monographies locales ou régionales sérieuses et documentées. Le compromis adopté ici ne veut que suggérer.

Si notre choix fut dicté par le hasard de mobiles personnels, il reste que les observations rapportées concernent un des paysannats les plus déshérités de France, avec une population agricole très dispersée et très touchée par l'exode. La machine n'a pas sa place sur les étroites terrasses caillouteuses, et les versants cultivables exigent des motoculteurs plus petits et plus maniables que ceux que l'industrie propose habituellement. Il s'ensuit qu'aucune observation n'a trait aux bouleversements humains provoqués par la mécanisation de l'agriculture. Si l'on excepte les méfaits de la cohabitation et du surmenage des militants, qui peuvent se voir en beaucoup d'autres lieux, la plupart de nos portraits (célibataires, instituteurs, prêtres...) soulignent l'effet très déprimant d'une claustration dans un habitat médiocre et dans un lieu très écarté. Non, la nature ne parle pas le même langage au rural et au citadin : l'homme des villes peut trouver un réconfort à son bruyant surmenage, à l'endroit même où le montagnard est opprimé par la « trop grande tranquillité » et l'excessive solitude. L'un fait une pause bienfaisante où l'autre demeure abattu tous les jours de sa vie.

Nous n'avons cité qu'une partie des observations à notre disposition ; toutes proviennent d'un même secteur faiblement étendu et si l'on néglige, par la pensée, les routes en lacets, ces hommes et ces femmes sont d'assez proches voisins. C'est dire la fréquence des épisodes dépressifs et l'acuité du désespoir.

Il est certains hommes et certaines femmes qui, en d'autres temps, et d'autres lieux, mais dans le même contexte familial, n'eussent point trouvé un équilibre psychique tellement plus satisfaisant ; cependant qui peut dire, dans la limite des détails précisés, que le célibataire (*obs. n° 5*), l'institutrice (*obs. n° 8*), la jeune mère (*obs. n° 16*) et le prêtre (*obs. n° 13*) (auquel nous accordons le bénéfice du doute), n'ont pas souffert intensément de leur isolement extrême ? Or, cet isolement a été en partie créé par la très importante fuite vers les villes, et les moyens de communication l'ont encore souligné. Autrefois, on vivait en autarcie dans les limites du village, en ignorant le reste du monde. On sait aujourd'hui que le monde existe et qu'on a été oublié à l'écart. Il eut fallu que ces hommes eussent assumé héroïquement leur paysannerie, qu'ils ne se soient pas jugés des laissés pour compte, des mal-aimés ou des velléitaires, inférieurs aux par-tants ; il eut fallu qu'aucune perte d'estime ne soit venue ternir l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Ils n'étaient pas préparés aux épreuves qui les attendaient.

Si beaucoup de sujets apparaissent « prédisposés » pour des raisons constitutionnelles, organiques ou familiales, nous sommes cependant en droit d'affirmer que le poids intolérable de certaines frus-

trations de l'existence, autrefois mal perçues, et l'accumulation de conflits, autrefois négligeables ou inexistants, favorisent l'éclosion de cas de dépressions qui ne seraient pas apparues en d'autres temps et qui sont bien des rançons de notre époque.

« Il est clair que la Société Scientifique aura de moins en moins besoin de manœuvres, de bergers, de porteurs d'eau, de tous ces métiers dont vivaient autrefois les rêveurs, les simples d'esprit, les faibles de toutes sortes. Et pourtant la survie généralisée de tous ceux qui naissent conduit fatalement à l'accroissement des inadaptés en tous genres. L'émotion provoquée par le sentiment de sa propre inadaptation aux exigences de la société est un facteur puissant de révélation de psychoses qui, jadis, étaient compatibles, à l'état fruste, avec une forme de société capable d'occuper les plus infimes de ses membres. * »

Est-ce à dire qu'il faille refuser le progrès, ou qu'à l'inverse, il faille se résigner à lui payer rançon en dépressions humaines ? Pour nous, nous choisissons le progrès, avec la ferme intention d'aider à en minimiser le prix.

(*) Pierre CHOUARD, « Science et éthique », Revue *Prospective*, n° 5, mai 1960.

CHAPITRE III

REALITES PRESENTES, PERSPECTIVES ET REMEDES

« Les paysans sont les derniers à se lever, mais aussi les derniers à s'asseoir ».

(Tocqueville)

Nous sommes entrés dans une ère de précipitation et de rupture. Dans tous les secteurs sociaux, nul homme n'est épargné par des tensions « stabilité-mouvement » plus ou moins vives. L'homme est désireux de progrès, mais il a besoin de permanence ; il souhaite le changement, mais il redoute ses conséquences. Selon son âge, il opte pour l'audace ou la prudence, mais qu'il soit jeune ou vieux, il est inquiet de l'irruption du changement rapide dans la vie. Le bonheur humain s'accommodait fort bien de la stabilité ; aujourd'hui, « il faut apprendre, comme l'enseignait Gaston BERGER, à être heureux dans la mobilité ». Le grand problème sera, désormais, celui d'une adaptation continue à un monde en perpétuelle transformation.

L'homme peut alors s'abandonner au « vertige ambulatoire » et se laisser emporter par un tourbillon incompréhensible, mais il peut aussi reconnaître à l'Histoire un sens positif, ascensionnel, et s'efforcer d'en conduire le char selon les lignes de force entrevues et pour son mieux-être. Le grand danger, c'est l'effort « à la petite semaine » qui frustre simultanément du passé et de l'avenir. L'observation attentive du passé révèle ce que l'esprit humain peut avoir

« de très vastement permanent, périodique ou récurrent »¹,

(1) André VARAGNAC, *ouvrage cité*.

l'essai d'une divination fine de l'avenir tient compte, dans ses spéculations, de l'inertie humaine toujours présente. Il nous faut discerner

« cette parenté secrète de tous les temps qui doit enrichir l'homme »
et non l'anéantir².

« Tout entre en lutte et en mouvement
n'étant plus maintenu par le poids supérieur »
(CLAUDEL)

Les tensions du monde moderne (et du monde rural) plongent leurs racines jusqu'à cette profondeur. L'homme d'aujourd'hui a besoin de guides qui l'aident à ne pas perdre l'espérance, et il attend secrètement du médecin qu'il soit l'un de ces conseillers.

A. — Les points d'appui

La vieille civilisation paysanne est frappée à mort. L'agriculture est présentement un « secteur déprimé »³. Quel viatique intellectuel et moral, hérité de leurs pères, les jeunes agriculteurs peuvent-ils emporter pour un avenir meilleur ?

Une leçon irrésistible et immuable se dégage de la partie serrée que joue le paysan avec la terre, qui jamais ne plaisante. Le dernier mot revient toujours aux forces naturelles. A tout bout de champ et dans chaque créature, pour venir à ses fins, l'esprit de vie utilise des ruses, des retours, des ressources que l'homme ne peut surmonter, ni même prévoir. L'affaire du paysan sera toujours d'aider cette vivante force qui, montant de la terre à l'appel du soleil, va ouvrir l'herbe et le blé, l'abeille, la brebis et le cheval. Alors comme persisteront le vol des oiseaux, l'alternance des saisons, la pousse des feuilles, ne peuvent que demeurer dans la nouvelle paysannerie : le sens du travail, le sérieux de la vie, le réalisme, le bon-sens, la simplicité, la patience, la pondération, la continuité dans l'attachement, le sens de la responsabilité des actes, la solidité du foyer.

Le cycle solaire continuera d'imposer son éblouissante, son aveuglante loi, et l'humble reconnaissance des rythmes naturels qui dépassent l'homme, sera toujours un solide antidote à l'idolâtrie technique. Le grain qui meurt en terre pour renaître, l'arbre qu'on émonde pour

(2) *Idem.*

(3) S.S. Jean XXIII, « Mater et Magistra », lettre encyclique du 15 mai 1961.

porter du fruit, sont d'autres réalités majeures, et le paysan est plus apte qu'un autre à accepter les notions « antiprogressistes » de mort et de renoncement. La création débordera toujours la civilisation. L'avenir sera donc là où l'alliance est faite avec la nature. La mécanisation de la culture est d'avance infléchie vers des limites infranchissables. Un champ n'est pas mort comme l'infrastructure d'une usine. Un poulailler n'est pas une machine à produire des œufs, il est aussi une société. Pour cela, la machine restera un instrument de commodité, mais n'abolira jamais complètement l'initiative de celui qui la conduit. Entre l'homme et ses champs, subsistera toujours, par delà la machine, une collaboration, une sorte de connivence, que rien ne peut rompre complètement. La connaissance vraie des phénomènes physiques et biologiques remplaçant l'expérience accumulée par les générations, sera l'occasion d'une nouvelle intimité avec les éléments naturels. La valorisation humaine du travail agricole restera beaucoup plus facile que celle du travail industriel.

Si l'on ajoute à cela les exigences actuelles d'un humanisme paysan, personnaliste et communautaire, et la reconnaissance pour la femme d'une vocation propre et complémentaire, on voit que bien des raisons existent pour ne point désespérer du monde rural, malgré les difficultés qui continueront à l'assaillir. Mais il faut refuser le choix, pour le paysan, entre la misère et le départ. D'autres remèdes sont à trouver que la concentration des terres dans quelques mains techniciennes et le déménagement à grande échelle de la masse paysanne. Il faudra que les agriculteurs ne succombent pas à la griserie de la production pour la production, du travail pour le seul profit immédiat. Il faudra que, dans leur désir de parité avec les citadins, ils sachent ne pas copier servilement, mais tirer parti de l'expérience urbaine : refusant pour eux-mêmes ce qu'il faut éviter et retenant ce qui a valeur humaine réelle, authentique et profonde. A quoi servirait de gagner un monde rural si l'on ne trouvait une âme rurale ? Mais si la conversion des mentalités accompagne la transformation des structures, alors, l'isolement du paysan disparaîtra et l'homme restera en ménage avec la grande Nature. Le métier prendra une nouvelle noblesse. La fonction familiale s'élargira, se socialisera, mais gardera sa pleine liberté.

« Les agriculteurs sont eux-mêmes les meilleurs agents de leur promotion » ⁴,

et celle-ci constitue un des éléments moteurs de la société française.

(4) S.S. Jean XXIII, « Mater et Magistra ».

B. — Une perspective ... parmi d'autres

« L'agriculture française, pour rester compétitive, devra réduire ses surfaces cultivées et se concentrer dans les plaines les mieux douées, en grosses exploitations intégrées, gérées comme des entreprises, ce qui a pour conséquence que les surplus de main-d'œuvre agricole seront localisés dans les régions les moins favorisées où des villages entiers disparaîtront pour ne laisser que quelques gardes de forêts, de ranch ou de terrain de camping.

« Pour éviter les drames psychologiques de pareils "dégagements" régionaux, pourtant nécessaires, la France doit créer, suivant un plan harmonieux, les postes de travail correspondants.

« C'est la vraie solution du problème et non de laisser la jeunesse agricole se débattre dans une situation sans issue, s'agiter contre des changements impératifs, réveiller un corporatisme rétrograde ou provoquer l'autorité, "la figure du père" symbolisée ou non par un acteur de cinéma. Le rat des champs doit aller à la ville manger le fromage industriel. ⁵ » (Sic.)

On ne peut trouver meilleur exemple de délire technocratique que cette « dératisation » des campagnes, conçue et prônée par de « brillants cerveaux »...

La civilisation industrielle n'aime pas beaucoup l'agriculture et la comprend mal. La terre et l'espace ne sont plus rien pour elle. Si l'agriculture profite beaucoup de la mécanique, elle n'en ressortit pas moins à la biologie, laquelle exige plus de patience et comporte plus d'incertitude. Le divorce est à peu près total entre le travail industriel et le travail agricole. L'agriculteur n'a pas d'horaire strict, et il constate par lui-même les résultats de son travail. Il faut un temps donné pour « faire » une vache, et aucun progrès technique ne peut accélérer ce processus. Ainsi s'entretiennent l'antagonisme et l'incompréhension entre ville et campagne.

Le citadin est poussé à la dépense comme le villageois est dressé à l'économie. Le citadin déteste la pauvreté pour ce dont elle le prive, le paysan la méprise pour elle-même, pour ce qu'elle suppose aussi de paresse, d'infériorité professionnelle, d'échecs répétés chez ceux sur qui elle s'est abattue. Le citadin dépense en pur luxe sans rechigner, et le paysan est profondément heurté de n'entendre incriminer

(5) Revue *Hommes et Techniques*, août-septembre 1962. Cité par la Revue *Font-Vive*, n° 5, janvier-mars 1963.

miner les hausses qu'à propos des denrées alimentaires. Mais ces phénomènes de ségrégation iront en s'atténuant, avec l'amélioration du niveau de vie.

« Et peut-être alors, l'homme des champs n'aura-t-il plus rien à envier à l'homme des villes, et ce dernier, au cours de ses congés payés, revenant à la terre qu'il a récemment désertée, pourra se convaincre que, si une différence existe, elle est désormais à son désavantage. ⁶ »

Si notre jeunesse paysanne parvient à concilier la technique et le sens de la sève, il en jaillira sans doute un homme plus complet, alliant les vertus de la vie urbaine et celles de la vie champêtre, un homme qui fera son labeur d'homme, comme l'arbre fait son labeur d'arbre, dans le sens du monde.

1) *Remembrement*

Sept à huit millions d'hectares sont à remembrer pour lesquels manquent les initiatives volontaires. Il s'agit essentiellement des vieux pays de polyculture à qui le morcellement semble de rigueur. Il s'agit de régions à sol varié et à relief tourmenté (Sud-Est, Sud-Ouest, Massif Central). Or, la loi française repose sur l'idée d'adhésion volontaire.

Le surpeuplement de jadis et les partages successifs ont découpé la terre à l'excès. Il faut redessiner les parcelles. Mais les terres abandonnées gardent toujours un propriétaire, jaloux de sa propriété, même s'il n'en fait rien. Ce propriétaire réside très souvent dans une grande ville ou même à l'étranger, et il est aussi difficile à joindre qu'à convaincre.

« Pour cela, il faudrait une législation nouvelle et spéciale permettant à la collectivité la reprise des terres de montagne laissées à l'abandon. Partant du principe que "la propriété ne peut se justifier que par l'usage raisonnable et la sauvegarde du capital", toute terre laissée inculte pendant un certain temps (dix ans par exemple) devrait pouvoir être reprise par l'Etat ou par les collectivités locales, moyennant une juste et préalable indemnité et après une enquête menée selon les règles de l'enquête pour déclaration d'utilité publique... Les terres récupérées serviraient à agrandir des exploitations par voie d'échange avec des terres mieux placées dans les vallées. Ou bien elles seraient reboisées avec l'aide du Fonds Forestier National, et elles constitueraient

(6) Monographie de l'Institut National d'Hygiène, n° 3. « Mortalité urbaine et rurale en France en 1928, 1933, 1947 ». Conclusions.

alors un patrimoine communal ou départemental rentable, une richesse pour la collectivité nationale, et une protection pour le climat et les cultures des vallées... Il faudrait ensuite conserver à la culture toutes les terres bien placées et facilement accessibles, et même lui en rendre.⁷ »

La moitié méridionale de notre pays est vouée aux petites productions et aux faibles rendements. Elle ne pourra se maintenir qu'en abandonnant certaines de ses cultures traditionnelles et en se consacrant à de riches spécialités, gourmandes de main-d'œuvre familiale : tabac, arbres fruitiers, légumes dans les terres fraîches ou irriguées. A la moitié septentrionale (spécialement : Nord, Est, Bassin Parisien) sont réservées les grandes cultures de blé, de betterave sucrière, d'oléagineux, d'élevage intensif. Une France agricole nouvelle se dessine, s'accompagnant d'une distribution géographique nouvelle de sa production. Mais

« une agriculture organisée sur le plan national, international ou même mondial ne supprimera pas l'originalité de chaque contrée du globe. Chacune gardera sa physionomie propre, sa destinée agricole, sa puissance de production, liées à l'environnement naturel. Il ne peut pas ne pas y avoir une géographie agricole, non seulement zonale mais régionale. Là l'élevage, là les cultures céréalières, là les vignes, là les vergers...⁸ »

2) *Les autres regroupements nécessaires*

1° « Dire que nous pourrions garder *nos trente-huit mille communes*, c'est-à-dire autant de communes que tous les autres pays de la communauté européenne, c'est un mensonge ou une supercherie... Il faut refaire la carte administrative de ce pays, la refaire lentement, prudemment, sagement. Il faut convaincre et non pas imposer. Mais notre pays ne peut absolument plus conserver sa vieille structure administrative qui ne colle plus à la réalité et qui est incapable de remplir ses fonctions.⁹ »

L'extraordinaire émiettement des villages français constitue un anachronisme évident, et lourd de conséquences pour les habitants eux-mêmes. Quelques timides tentatives de rapprochement et de fusion sont esquissées çà et là. Mais la grande majorité des maires est

(7) Jean-Roger VIGNAUD « L'abandon des terres et des villages en montagne » Bulletin de la Fédération Française d'Economie Montagnarde, n° 12 (1961-1962).

(8) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

(9) M. PISANI, Ministre de l'agriculture. Allocution prononcée à Saint-Pierre-sur-Dives, Calvados, le 10 octobre 1963.

actuellement opposée à cette perspective. Aux motifs d'ordre politique se mêle le sentiment très respectable de l'attachement profond au village, aux traditions et aux particularismes locaux. Les conflits de génération se cachent là aussi.

Chaque village devra trouver sa formule propre. Il ne saurait être question de procéder à une fusion autoritaire des petites communes, ni de supprimer brutalement telle ou telle. L'aménagement du territoire ne peut être déterminé comme si la France était une terre rase et sans histoire.

2° La vie ne reviendra pas dans les communes trop petites qu'elle a quittées. Et la diminution de la densité de la population ne permet pas de doter chaque commune des équipements collectifs indispensables pour assurer à ses habitants les conditions d'existence souhaitables. Les données les plus récentes du « ruralisme » prévoient la concentration de ces équipements collectifs au centre d'un *secteur rural*, groupant une population de 3.000 à 5.000 habitants. Ce centre pourrait souvent coïncider avec l'actuel chef-lieu de canton. Il constituerait un pôle d'attraction pour la population du secteur environnant, qui pourrait y trouver, à sa portée, tous les éléments d'équipement collectifs : culte, enseignement, vulgarisation, culture et loisirs, équipement sanitaire ; transformation, conservation et commercialisation des produits agricoles ; crédit agricole, mutualités, industrialisation... Au *village-centre*, la vie urbaine indispensable au renforcement, à l'épanouissement de la nouvelle civilisation rurale, s'insérera dans la vie rurale. Ainsi sera créée une ambiance sociale et culturelle accueillante aussi bien pour le rural que pour le citadin de passage qui y séjournera temporairement.

Une évolution géographique du peuplement, spontanée et très significative, se fait vers ces petites métropoles locales. Mais la disparition définitive des hameaux ne doit pas être la conséquence de l'aménagement des villages-centres. Il semble que la facilité et la rapidité des moyens de communication puissent pallier à cette redoutable éventualité. Par ailleurs, comment devant l'attrait du village-centre et devant la disparition possible du conseil municipal et du curé, sauvegarder au maximum les anciennes communautés avec leur nom et leur âme ? Cela constitue une nouvelle et angoissante responsabilité pour les élites locales. Les tentatives prudentes montreront peut-être que la difficulté est avant tout d'ordre psychologique et donc essentiellement éducable. Jamais il ne faudra sacrifier sciemment les « écarts » : le but à rechercher, c'est que bourgs, villages et hameaux aient les moyens de prospérer au rythme de l'ensemble du pays. C'est au sein des hameaux que se lira le véritable progrès rural.

S'il reste une voie de salut, elle ne peut être pour les individualités, comme pour les collectivités, clairvoyantes et efficaces, que dans l'élaboration d'institutions aux caractères « communautaires » affirmés. Il faut redécouvrir l'entr'aide, la solidarité et la communauté de destin qui avaient forgé le village.

3° « L'association est aujourd'hui de nécessité vitale, plus encore si le secteur est basé sur l'entreprise familiale. ¹⁰ »

L'association permet d'obtenir, en même temps que des progrès techniques et économiques, une promotion humaine et parfois une libération de l'esclavage des animaux. Les exploitants qui ont eu l'audace de tenter l'aventure sont devenus des hommes heureux, confiants dans l'avenir, attachés à leur métier, décidés à évoluer rapidement, s'éduquant et s'informant mutuellement, très fermes dans des opinions qu'ils ont graduellement formées et formulées ensemble, et mises à l'épreuve des réalisations concrètes.

3) *Prospective agricole*

L'agronomie fera sans doute demain les pas qu'a fait hier l'industrie. L'agriculture s'élargira avec les espèces nouvelles créées par la génétique. La meilleure utilisation de la photo-synthèse permettra le développement d'une agro-chimie. On sait l'intérêt actuel porté aux cultures sous abri et en air conditionné : les serres climatisées déjouent les caprices ruineux des intempéries. L'avenir réserve certainement une maîtrise plus grande de l'énergie solaire. La science du vivant peut ouvrir l'espace devant l'homme, mieux même que la science de l'inerte.

Mais le rôle futur de l'agriculteur ne saurait se limiter à fournir des aliments de plus en plus variés à une humanité de plus en plus nombreuse et de plus en plus exigeante. Les cultivateurs et les forestiers auront à créer pour les hommes un *cadre de vie* qu'il faudra améliorer et entretenir ou préserver, comme on fait pour un jardin ou un parc national, au prix d'études, de sujétions et de discipline collective.

« Rien ne s'oppose au cumul de ce double rôle, à la simultanéité de ce double usage, à la fois productif et tonique, d'une nature qui peut offrir la beauté partout où on en obtient l'abondance. ¹¹ »

(10) S.S. Jean XXIII, Mater et Magistra.

(11) Pierre GRIMANELLI, « A propos de l'Agriculture, Essai de prospective » Revue *Prospective*, n° 6, novembre 1960.

La place des activités « tertiaires » peut devenir un jour prépondérante dans de nombreuses régions rurales. Ainsi la basse montagne peut encore offrir aux citadins la principale richesse qui lui reste : l'air pur et le calme. Des villages se vident de leurs paysans, mais il serait absurde de laisser sans utilisation un patrimoine important, qui se dégrade chaque jour. Notre campagne deviendra de plus en plus une zone d'accueil pour les loisirs et le repos des citadins : colonies de vacances, classes de neige, camps d'adolescents, sports, tourisme, maisons de repos, centres climatiques. Il faut pour cela équiper l'hôtellerie, les gîtes ruraux, les terrains de camping, aménager et baliser les sentiers touristiques et de grandes randonnées, mettre en valeur et entretenir les curiosités naturelles. Nos villages devront se faire coquets, et s'inspirer de ceux du Jura Suisse où ne manquent ni une barrière verte, ni un géranium rouge. La pratique du cheval deviendra un sport populaire, et l'équitation demande de grands espaces sans clôtures, des chemins sous bois, des allées cavalières. Ainsi la terre et les hommes disposent d'une richesse incontestable encore inexploitée, et la contribution des ruraux sera grande dans la recherche d'une heureuse solution à l'immense domaine encore inabordable des problèmes « hors travail ». Mais il faut d'abord conserver à la terre un minimum de population active, car on ne fait pas de tourisme de séjour dans un désert humain.

Le jeune rural doit sortir de son isolement, trouver un genre de vie en accord avec son milieu, mais en harmonie aussi avec le monde extérieur. Il doit devenir le jardinier de la planète : sa mission sera de nourrir l'humanité, mais aussi de fleurir et d'embellir la terre.

« Si nous devenons riches au point de ne savoir que faire de nos denrées, il faut que chaque ferme ait une serre d'orchidées, et non pas que le cheptel soit sacrifié pour que les paysans prennent les mêmes congés que les citadins. Ce n'est pas d'air et de soleil qu'ils manquent le plus.¹² »

Alors sera changé l'air qu'on respire. La ville sera toujours le risque de l'humanité, la campagne restera son cœur fidèle.

« Les agriculteurs ont à inventer un nouvel équilibre *bio-sociologique* réalisant une forme de société heureuse et durable, conciliant l'ordre et la liberté par l'adhésion des "personnes" à une politique. Le rôle du paysan comme son exemple sera fondamental, car son métier reste une aventure autonome, un acte de

(12) Emmanuel BERL. Revue *Preuves*, n° 130, décembre 1961. Cité par la Revue *Font-Vive*, n° 5, janvier-mars 1963.

foi, une lutte et un espoir individuel dans une œuvre constructive. Les problèmes de l'agriculture concernent les autres hommes presque autant que les paysans.¹³ »

Le paysan d'hier, qui s'assurait sur soi, sera entré dans la légende. L'homme des champs de demain sera multiple : là céréalier, ailleurs viticulteur, maraîcher, exploitant de fruitière, horticulteur, éleveur de poulets, doublé temporairement parfois d'un hôtelier, d'un moniteur de ski, d'un guide. La parité avec le citadin ne devra pas être recherchée dans un mythe qui serait l'impossible identité, mais dans la complémentarité, comme sont complémentaires l'homme et la femme, le nomade et le sédentaire, l'Occident et l'Orient, et les pays entre eux, sans cesser d'être égaux. Le travail agricole, malgré l'association, sera toujours plus astreignant. Malgré la douche et le vestiaire à l'entrée de chaque exploitation, la tenue de travail sera toujours plus sale, les souliers seront couverts de boue en hiver, et les soins aux animaux seront malodorants. Mais il n'est pas interdit de penser que cette astreinte sera mieux acceptée, et que la culture acquise par l'agriculteur, ainsi que ses voyages, lui permettront de mieux apprécier la beauté de la nature et le charme des paysages qu'il modèlera en « cadre heureux » pour les habitants des villes.

Si l'homme des champs accepte d'étendre son œuvre jusqu'à ces limites, et si son niveau de vie est équivalent à celui du citadin, le vieux complexe d'infériorité sera enseveli.

« Il s'agit, en vérité, de tout autre chose qu'une question technique : c'est une grande aventure humaine, dont l'homme sortira vainqueur, s'il ne cesse pas de considérer sa propre condition. Que la transformation des techniques dépasse le domaine des choses, qu'elle s'insère dans l'humain et l'on aura assisté à un spectacle aussi riche de conséquences, aussi émouvant même que celui que nous imaginons en pensant au jour où, pour la première fois, l'humanité famélique a confié à la terre le premier germe pour la première moisson.¹⁴ »

Ne vaut-elle pas la peine d'être tentée cette nouvelle aventure de l'humanité ? Mais à de tels problèmes seront confrontés, outre le paysan, le physicien, le chimiste, l'agronome, l'économiste, le sociologue, le psychologue et le médecin.

(13) Pierre GRIMANELLI, *article cité*.

(14) Daniel FAUCHER, *ouvrage cité*.

C. — Le rôle du médecin, à la couture du corps de l'âme et de la société

« Connaître, c'est s'assurer une vision juste du champ d'action et l'invitation à y pénétrer. »

Tel était le sens de notre survol des réalités paysannes où sont à l'œuvre de multiples tensions, trop souvent excessives. Il nous est apparu que ces dernières jouaient un rôle certain dans l'augmentation des cas de dépressions psychogènes, et cela en raison surtout de leur accumulation sur une même tête plus ou moins fragile. Alors, lorsque éclate l'évidence que les trois équilibres humains que sont la santé, la sérénité et l'aisance n'en font à la vérité qu'un seul, lorsqu'on a la conviction que la pauvreté (si ce n'est la misère) altère la santé et la sérénité et détermine indirectement la plupart des tares étudiées, on se sent fermement invité à frapper aux sources du mal.

« Sans des attaques vigoureuses contre le paupérisme ou le désordre économique, contre l'ignorance ou l'insouciance, que peuvent la cure et la post-cure ? ¹⁵ »

Il est clair que devant certaines observations rapportées au chapitre précédent, la seule thérapeutique efficace est de suggérer l'amélioration des conditions d'existence et d'intervenir de son mieux pour que cessent les stimuli intolérables. Lorsque prédominent les influences néfastes du milieu de vie, il faut souvent préférer les conseils d'auto-discipline à des pilules. Il faut stimuler plus que tranquilliser. Les tranquillisants agissent sur l'apparence de la maladie et non sur les causes, et leur administration inadéquate peut entraîner une révolte contre l'amointrissement artificiel de la tension émotionnelle. Il convient de développer chez le malade le sens de sa propre responsabilité et de faire qu'il acquiert la volonté de guérir.

Mais les conseils de santé prodigués par le praticien se heurteront trop souvent à un contexte sociologique ou socio-économique inébranlable. Force lui est donc, en conséquence, d'assumer un rôle social ¹⁶ qui prolonge nécessairement son rôle scientifique et psycho-

(15) Professeur JOANNON, Allocution prononcée devant le *Centre interprofessionnel d'Études Rurales*, 1945.

(16) Cf. la thèse toujours actuelle du Docteur Pierre RICHARD, « Considérations sur le rôle social du médecin de campagne ». Paris, 1945.

logique. Rien de ce qui est humain ne devrait désormais lui être étranger. Enfermé dans sa seule technique médicale, il serait incomplet. Le rôle du médecin est certes de lutter contre la maladie, mais il est aussi, et surtout, d'essayer de la prévenir en décelant tous les obstacles qui s'opposent au développement harmonieux et complet de l'homme. Ainsi le médecin est-il convié à se dédoubler. Il complètera son perfectionnement post-universitaire par des études sociologiques ou juridiques, il adjoindra à ses activités professionnelles d'autres responsabilités : il participera à l'aménagement sanitaire et social du territoire, il usera de son prestige pour dénoncer des structures défavorables mais perfectibles (et là il ne sera jamais suspecté d'agir par intérêt matériel), il animera des organismes divers, il suscitera les initiatives et les dévouements, en bref, il sera, s'il en a le souci et s'il s'en montre digne, le meilleur catalyseur dans de multiples activités de la vie sociale.

Pour jouer valablement ce rôle et ne pas y sacrifier ses obligations familiales ni l'entretien continu de sa compétence technique, ce qui serait impardonnable car ce sont là ses premières exigences, le médecin confiera toutes les tâches dont il peut se décharger à d'autres bonnes volontés. Il sera un « faiseur de communautés ». Il bâtira sur l'entente, sur la coopération et l'association avec ses confrères. Il recherchera la participation à un cabinet de groupe, qui apparaît comme la meilleure communauté médicale de base, la plus capable de libérer du temps, d'entretenir l'entraide et l'émulation, et la plus apte à accueillir, passagèrement mais régulièrement, le confrère psychiatre dont la collaboration est indispensable pour assurer une bonne hygiène mentale de la population. Une autre collaboration apparaît souhaitable, quand les circonstances et les hommes le permettent, celle entre les garants de la vie psychique et les garants de la vie spirituelle : les cours de préparation au mariage sont, en ce domaine, un exemple d'entente féconde.

Revendiquer le titre de *docteur* pour soi seul, cela oblige à *enseigner*. Mais comment être l'éducateur d'un homme sans savoir d'où il vient, où il est, où il vit, et où il doit aller ? Comment apporter l'espérance quand on n'a pas soi-même entrevu une issue favorable ? Le médecin, ce spécialiste de l'Homme, devra parfaire ses connaissances et trouver des éléments de réponse hors de sa sphère.

La recherche multi-disciplinaire est à l'ordre du jour, et cela est bien. On ne peut dissocier entre eux tous les aspects du drame rural présent, ni les interpréter sans souci du passé connu et de l'avenir perçu, ni les isoler des problèmes urbains. Géologie, archéologie, botanique, histoire, ethnologie, sociologie, agronomie... tout cela est bon pour mieux comprendre notre pays et notre race. Demain se consti-

tuera une anthropologie plus vaste, qui sera la synthèse de toutes les connaissances révélant l'homme à lui-même. La société humaine ne sera pleinement humaine que lorsque nous aurons établi les lois de l'équilibre humain, lorsqu'on aura fait la part des multiples influences : héréditaires, telluriques, climatiques, familiales, sociales, économiques, religieuses. La compréhension de la vraie nature de la fatigue nerveuse aidera également à humaniser les conditions de vie et, pour cela, il est indispensable que s'élabore une *neuro-sociologie*, normale et pathologique, des relations humaines¹⁷.

Une neuro-sociologie ne sera jamais l'œuvre d'un seul, ni celle d'une discipline, il faudra qu'autour de cet objet commun s'associent des philosophes, des médecins, des éducateurs, des biologistes, collaborant avec de multiples autres spécialistes. Parce que la frontière entre santé et maladie ne fut jamais nettement tracée, parce que la bonne santé est quelque chose de plus que l'absence de maladie, et parce que

« santé et maladie s'inscrivent de façon inéluctable dans la relation triangulaire du corps, de l'âme et de la société »¹⁸,

les éléments physiques et psychiques qui concourent à l'entretien ou à l'altération de la santé seront souvent recherchés ailleurs que dans la Médecine proprement dite. L'honneur du médecin sera d'exercer un art capable plus qu'un autre d'orienter des synthèses fécondes.

L'étude des problèmes humains, s'ajoutant à la formation scientifique dispensée par la Faculté, montrera au médecin les limites de sa compétence et l'affermira dans sa vocation d'éducateur et de conseiller d'humanisation. Déjà, il conseille et instruit le malade et son entourage, par exemple en harmonisant de façon personnelle les apports indispensables des divers spécialistes. Mais il y a plus à faire :

« Eduquer un malade, ce serait lui faire découvrir, à l'occasion de sa maladie, sa vérité personnelle, nuancée et parfois austère... L'influence du médecin sur son malade et l'efficacité de son action sont au prix de cette éducation psychologique et sociologique.¹⁹ »
« Le médecin sera de plus en plus un conseiller faisant appel à la

(17) Docteur P. CHAUCHARD, « Le médecin et l'homme normal ». *Concours Médical*, 30 novembre 1963.

(18) Professeur Hans SCHAEFER, Directeur de l'Institut de Physiologie de l'Université de Heidelberg, auteur d'un ouvrage intitulé « Médecine d'aujourd'hui ». 1963.

(19) Docteur Henri PEQUIGNOT, « Médecine et monde moderne ». Ed. de Minuit, 1953.

réflexion, la compréhension et la collaboration active d'un client de plus en plus éclairé, et la thérapeutique y gagnera en efficacité et en humanité.²⁰ »

Demain plus qu'hier, l'homme se souciera de sa bonne santé. Hors les cas de maladie, il viendra solliciter des conseils d'hygiène à propos de sa nourriture, de ses rythmes d'action et de repos, de l'aération et de l'ensoleillement de son habitat. Le médecin devra traiter des graves problèmes d'harmonie conjugale, de sexualité, de régulation des naissances et, en cela, il se livrera et engagera sa personne bien plus qu'autrefois. Il lui sera demandé d'offrir des qualités morales avec ses qualités techniques. Les réponses qu'il apportera seront fonction de sa personnalité, de sa culture, de sa propre vie intérieure, de son éthique. Pour cela, il est aussi important d'appréter l'homme que de former le professionnel. Mais aucun enseignement ne peut apprêter des hommes dissemblables par nature. Chacun conserve là sa responsabilité et sa liberté. L'art est la part personnelle qui s'ajoute à la science, et l'activité de chacun sera forcément originale. Plus soucieux que jamais de préserver sa santé et de l'épanouir, l'homme de demain appelle une médecine personnalisante. Seule une profession libérale peut combler ce vœu, car l'essence même d'une profession dite libérale est la très étroite connexion entre une personne et son art.

« Architecte de la santé », le médecin sera le médiateur entre la nature et l'homme, entre la société et l'individu. En sortant de l'isolement où l'a plongé la technique, le médecin retrouvera son prestige et reprendra l'influence correspondant à la responsabilité de la médecine dans la société. Être éducateur d'hommes et pas seulement un distributeur de soins, voilà la condition fondamentale d'un exercice du métier qui soit à la hauteur des hommes qui l'assument et des hommes qui en bénéficient. C'est là le seul plaidoyer valable pour le médecin généraliste, de ville ou de campagne, et toute sa raison d'être.

(20) Docteur Paul CHAUCHARD, *article cité*.

CONCLUSIONS

Le paysan d'hier, tel que le font revivre les œuvres de R. BAZIN, POURRAT ou PESQUIDOUX, n'est plus. Malgré son immémorial mécontentement, l'homme à la bêche semble avoir coulé une vie quiète et tranquille, tout accaparée par le petit ménage des champs, dans les limites étroites du village. L'alliance nuptiale avec la terre atteignait à la perfection.

La civilisation industrielle a forgé ses cités en puisant sans cesse dans le grand réservoir des campagnes. Dans les villes sont nées de merveilleuses techniques, fierté des citadins. Le paysan, enclos dans ses pâtures et terré dans sa chaumine, s'est senti honteux de son infériorité. L'exode rural s'est aggravé et, pour y pallier, on fit appel à la machine. Depuis la seconde guerre mondiale, les tracteurs ont envahi les champs, bouleversant la terre et l'homme. Une révolution silencieuse, qui ne s'arrêtera plus, s'accomplit sous nos yeux, engendrant des inadaptations humaines au nouveau monde rural en gestation. De nombreuses frustrations s'ajoutent aux conflits de génération. Et le poids excessif de ces tensions accumulées favorise la multiplication des réactions dépressives.

L'agriculture connaît une crise grave autant que douloureuse. Pourtant on est en droit d'espérer en la nouvelle génération d'agriculteurs, qui est riche d'une immense réserve d'intériorité et de silence. En face du vertige technique, on peut croire en l'heureuse contagion de l'éternelle sagesse paysanne. L'usage de la machine agricole sera obligatoirement soumis au rythme de la sève et de la vie. La grande aventure paysanne concerne tous les hommes, et la réponse des ruraux peut favoriser un retour à l'humain, en rappelant au citadin son appartenance cosmique. L'irréversibilité de l'histoire ne l'empêche pas d'être astreinte à un mouvement de « branloire » déjà décrit par MONTAIGNE. Deux pas en avant, un pas en arrière, telle la procession dansée d'Echternach.

L'antagonisme entre citadins et ruraux s'estompera. Les uns et les autres se découvriront complémentaires dans l'égalité. L'agricul-

ture aura la double mission de nourrir les hommes et d'embellir la terre pour offrir un cadre de vie heureux aux loisirs multipliés.

L'évolution agricole est celle d'une société plus que d'une technique et le problème qu'elle pose est d'abord sociologique. La médecine ne peut ignorer cette mutation sociale pour plusieurs raisons : il y a présentement des déprimés à guérir ; il y a des structures sociales défavorables à dénoncer et à soustraire parce qu'elles favorisent l'éclosion de dépressions ; il y a enfin l'espérance d'un homme nouveau, alliant les vertus urbaines et les vertus rurales, à opposer à la désespérance ambiante. On ne peut tolérer plus longtemps ce paradoxe d'une nature qui fait fuir le paysan et attire le citadin.

La Médecine, qui est par excellence la science de l'Homme, doit susciter la collaboration de multiples spécialistes pour fonder une véritable bio-sociologie et une neuro-sociologie normale et pathologique. Le médecin émergeant de sa technique retrouvera le prestige d'un guide, d'un conseiller, d'un éducateur, également thérapeute. Si la révolution paysanne met en exergue le respect de l'homme que chacun aujourd'hui appelle de ses vœux, les hommes finiront bien en retour par fonder le système social, politique ou économique qui consacrera ce respect. Et la médecine se verra renforcée dans sa vocation libérale inaliénable, où l'art exercé par une personnalité est au service d'êtres personnels.

Au lecteur qui nous reprocherait notre optimisme délibéré devant l'avenir de l'agriculture et celui de la médecine, nous demandons le pardon qu'on accorde à la jeunesse. Le médecin qui sait la peine des hommes doit aider à redécouvrir la vertu d'espérance. Sans perspectives heureuses à plus ou moins long terme, il serait tout à fait inconscient de choisir encore d'être médecin et à la campagne.

Vu, le Doyen :
CORDIER

Vu, le Président de Thèse :
PEQUIGNOT

Vu et Permis d'imprimer,
le Recteur de l'Académie de Paris :
ROCHE

BIBLIOGRAPHIE

- ARAGON (C. D'). — Mutations de l'homme rural. (*Revue de l'Action Populaire*, n° 148, mai 1961.)
- ARMAND (L.), DRANCOURT (M.). — Plaidoyer pour l'avenir. (Calmann-Lévy.)
- BALLET (G.). — Hygiène du neurasthénique. (Masson, 1906.)
- BARUK (H.). — La psychiatrie sociale. (*Que Sais-je?*, n° 669, P.U.F., 1958.)
— Psychoses et névroses. (*Que Sais-je?*, n° 221, P.U.F.)
- BELBÈZE (Docteur). — Neurasthénie rurale. (Vigot frères, 1924.)
- BLOCH (M.). — Les caractères originaux de l'histoire rurale française. (A. Colin, 1952, 2° édit.)
- * BOULARD (F.). — Problèmes missionnaires de la France rurale. (Edit. du Cerf, 1945.)
- BUTON (H.). — L'exploitation familiale agricole, chance de la France. (Imprimerie Centrale de l'Ouest, 1953.)
- CANGUILHEM (G.). — Connaissance de la vie. (Hachette.)
- * CARLES (L.M.). — Agents pathogènes du climat. Les éléments contre l'homme. (Masson, 1945.)
- CARSON (R.). — Printemps silencieux. (Plon, 1963.)
- CHAMSON (A.). — Les hommes de la route. (Grasset.)
- CHAUCHARD (P.). — Physiologie des mœurs. (*Que Sais-je?*, n° 613, P.U.F., 1953.)
- CHOUARD (P.). — Science et éthique. (*Revue Prospective*, n° 5, mai 1960, P.U.F.)
- DARDEL (E.). — L'homme et la terre. (P.U.F.)

(*) Ouvrages spécialement mentionnés dans les petites « Notes bibliographiques » qui terminent les premiers chapitres.

- DEBATISSE (M.). — La révolution silencieuse. Le combat des paysans. (Calmann-Lévy, 1963.)
- DERMENGHEM (Docteur). — L'hygiène mentale et la neuro-psychiatrie dans le cadre des centres sanitaires ruraux. (*XIII^e Congrès de l'Association de Médecine Rurale*, juin 1963.)
- DERVILLÉE (E.). — Causes et prévention des accidents du travail en agriculture. (*Gazette Médicale de France*, 25 février 1964.)
- DEVIGNE (R.). — Le légendaire des provinces françaises. (*Horizons de France*, 1950.)
- DUMONT (R.). — Voyages en France d'un agronome. (Librairie de Médecis, 1956, 2^e édit.)
- ESTRANGIN (L.). — Du paysan à l'agriculteur. (*Paysans*, 6^e année, n° 35, avril-mai 1962.)
- Voici pourquoi les jeunes ruraux nous étonnent. (*Panorama Chrétien*, juillet-août 1962.)
- * FAUCHER (D.). — Le paysan et la machine. (Edit. de Minuit, 1954.)
- FELS (M. DE). — Olivier de Serres. (Gallimard, 1963.)
- * FONT-VIVE : Revue d'étude et d'information pour la réalisation du Parc National culturel des Cévennes.
- FURON (Ch.). — L'eau. (Payot, 1963.)
- GAMARD (R.). — Problèmes médico-sociaux hospitaliers en milieu rural. (*Gazette Médicale de France*, 25 février 1964.)
- * GARBE (E.). — Eléments de psycho-sociologie du monde rural. (*XIII^e Congrès National de l'A.M.R.* ; — *Concours Médical*, octobre-novembre 1963.)
- GOUDOT (A.), BERTRAND (D.). — Les oligo-éléments. (*Que Sais-je ?*, n° 1010, 1962, P.U.F.)
- GRIMANELLI (P.). — A propos de l'agriculture. Essai de prospective. (*Revue Prospective*, n° 6, novembre 1960, P.U.F.)
- HAMP (P.). — Kilowatt. (Plon, 1957.)
- * HELLPACH (W.). — Géopsyché. (Payot, 1944.)
- HÉRAULT (A.). — Les « gas » du bocage vendéen de 1760 à 1960. (Chez l'auteur, 1962.)
- JEAN XXIII (S.S.). — Mater et magistra. (*Lettre Encyclique* du 15 mai 1961, Edit. Bonne Presse.)
- JUNG (C.G.). — Présent et avenir. (Edit. Buchet-Chastel, 1962.)
- * LABAT (E.). — L'âme paysanne. (Delagrave, 1942.)

- LEMPERIERE (T.). — Les dépressions psychogènes. (*La Revue du Praticien*, 1^{er} octobre 1963.)
- LEROY (L.). — Exode ou mise en valeur des campagnes. (Flammarion, 1958.)
- LÉVI-STRAUSS (Cl.). — La pensée sauvage. (Flammarion.)
- MAGET (M.). — Les ruraux. (*Esprit*, 27^e année, n° 276, juin 1959.)
- MALLET (S.). — Les paysans contre le passé. (Seuil, 1962.)
- MENDRAS (H.). — Sociologie de la campagne française. (*Que Sais-je ?*, n° 842, 1959, P.U.F.)
- MENKES (G.). — Médecine sans frontières. (Edit. du Mont-Blanc.)
- MONTASSUT (M.), LEROY (C.). — De quelques répercussions psychologiques et psychiatriques contemporaines. (*Gazette Médicale de France*, 10 avril 1962.)
- MONTAURIER (J.). — Comme à travers le feu. (Gallimard, 1962.)
- MOSCOVICI (M.). — Le changement social en milieu rural et le rôle des femmes. (*Revue Française de Sociologie*, 1^{re} année, n° 3, juillet-septembre 1960.)
- * MOUNIER (E.). — Traité du caractère. (Seuil, 1946.)
- MOUNIER (E.). — La petite peur du XX^e siècle. (Ed. du Seuil, 1948.)
- PÉQUIGNOT (H.). — Médecine et monde moderne. (Edit. de Minuit, 1953.)
- PHILIPPON (O.). — Le trafic des femmes. (Téqui, 1956.)
- PICARD (M.). — Le monde du silence. (P.U.F., 1953.)
— La fuite devant Dieu. (P.U.F., 1956.)
- PLAQUEVENT (J.). — Misère sans nom. (Seuil, 1955.)
- * PORAK (R.). — Un village de France. (Doin, 1943.)
- POUCEL (V.). — Plaidoyer pour le corps. (Plon, 1938.)
- * POURRAT (H.). — L'homme à la bêche. (Flammarion, 1940.)
— Trésor des contes. (N.R.F., Gallimard.)
- RÉMOND (R.). — Le paysan est-il un homme cultivé ? Le paysan et l'Université. (*Paysans*, 4^e année, n° 22, février-mars 1960.)
- RICHARD (P.). — Considérations sur le rôle social du médecin de campagne. (*Thèse de Doctorat en Médecine*, Paris, 1945.)
- RICHET (Ch.). — Pathologie de la misère. (Paris, S.D.M.S., 1957.)
- RIVOLIER (J.). — Médecine et montagne. (Masson, 1956.)
- ROUPNEL (G.). — Histoire de la campagne française. (Grasset, 2^e édit., 1955.)

- SARANO (J.). — La guérison. (*Que Sais-je ?*, n° 684, 1955, P.U.F.)
- * SCHERRER (P.). — La sexualité criminelle en milieu rural. (Masson, 1958.)
- SCHERRER (P.). — Les dépressions. (*Exposé fait au XIII^e Congrès de l'A.M.R.*, Auxerre, juin 1963.)
- SCHWAB (G.). — La danse avec le diable. (Edit. de la Colombe, 1963.)
- SIEGFRIED (A.). — Aspects du xx^e siècle. (Hachette, 1955.)
- SORRE (M.). — Géographie psychologique. (P.U.F.)
- * SORRE (M.). — Les migrations des peuples. (Flammarion, 1955.)
- STOETZEL (J.). — La psychologie sociale de la santé et de la maladie. (*Bulletin de Psychologie*, année 1958-1959.)
- * TOULAT (P.), BOUGEARD (A.), TEMPLIER (J.). — Les chrétiens dans le monde rural. (Seuil, 1962.)
- TOURNIER (G.) (Préface de G. THIBON). — Babel ou le vertige technique. (Arthème Fayard, 1959.)
- * VARAGNAC (A.). — Civilisation traditionnelle et genres de vie. (Albin Michel, 1948.)
- * VEXLIARD (A.). — Le clochard. (Desclée de Brouwer, 1957.)
- VIAL (A.). — Les paysans à la recherche d'eux-mêmes. (*Paysans*, 6^e année, n° 32, octobre-novembre 1961.)
- VIGNAUD (J.R.). — L'abandon des terres et des villages en montagne. (*Bulletin de la Fédération Française d'Economie Montagnarde*, n° 12, 1961-1962.)
- * VIRTON (P.). — Enquêtes de sociologie paroissiale. (Edit. Spes, 1953.)
- * WALTER (G.). — Histoire des paysans de France. (Flammarion, 1963.)
- WEIL (S.). — L'enracinement. (N.R.F., Gallimard.)
- YOLE (J.). — Le malaise paysan. (Spes, 1943.)



- * Conflits de génération (Les). (Collection *Prospective*, P.U.F., 1963.)
- Eau (L'). (Revue *Chambres d'Agriculture*, n° 285, supplément, 1^{er} février 1964.)
- Equilibre et santé de l'homme moderne. (Revue *Vers la Vie Nouvelle*, 2 numéros, 1955-1956.)
- Etats dépressifs (Les). (Revue *Perspectives Psychiatriques*, n° 3, juin 1963.)
- Etudes de sociopsychiatrie. (Monographie n° 7 de l'Institut National d'Hygiène.)

Médecins et monde rural. (*Cahiers de l'Amitié Rurale Chrétienne*, n° 72, janvier-février 1961.)

Médecins vous parlent de la médecine (Les). (*Revue Esprit*, 25^e année, n° 2, février 1957.)

Mortalité urbaine et rurale en France en 1928, 1933, 1947. (Monographie n° 3 de l'Institut National d'Hygiène, 1953.)

Oligo-éléments. (Etude des Laboratoires T.E., Riom, 1961.)

Régime foncier et pastorale. (*Revue L'Union*, n° 3, février 1964.)

Relations malades-médecins (Les). (*Revue Présences*, 1957.)

Révolution agricole en France. (*Revue Vers la Vie Nouvelle*, numéro spécial, 1962.)

Routes de France depuis les origines jusqu'à nos jours (Les). (Association pour la Diffusion de la pensée française, 1959.)

Vieillesse, problème d'aujourd'hui (La). (Collection *Convergences*, Spes, 1961.)

IMPRIMERIE
R. FOULON & Cie
29, Rue Deparcieux, 29
PARIS (XIV^e)
